

Jean-Pierre Onimus

Les histoires d'Ernest et d'Ernestine

Jean-Pierre Onimus
400 Chemin du Tameyé
06560 Valbonne
Tel. 0608906413

Site : <http://pagesperso-orange.fr/jponimus>
Courriel : jphonimus@orange.fr

Valbonne, le 14 mars 2011

Quand le soir venait, les enfants se rassemblaient dans la grande chambre pour écouter grand-maman. Chaque soir une nouvelle histoire venait animer la basse-cour d'une ferme imaginaire. Il y avait beaucoup de personnages dans la basse-cour de cette ferme, mais le personnage principal, celui qui dirigeait tout sans en donner l'impression, était Ernestine, la cane. Même auprès d'Ernest, son canard, elle faisait en sorte qu'il eut toujours l'impression que c'était lui qui prenait les décisions ! Quant à Gros Cochon Pigou, il était suffisamment balourd pour croire tout ce qu'Ernestine pouvait lui raconter.

Table

LE PETIT CANARD QUI NE POUVAIT PLUS VOLER.....	4
COMMENT ERNESTINE APPRIT À VOLER.....	7
LE SAUVETAGE DU LAC DES MILLE COULEURS.....	12
FIN DES VACANCES.....	17
L'ENVOL DES POULES.....	20
LE RETOUR TRIOMPHAL DE JACQUOT.....	27
RÊVES DE VENGEANCE DE SMIRLE.....	30
LE CONCOURS DE BEAUTÉ.....	37
L'ÉVASION DE GROS COCHON PIGOU.....	44
SUSCROFIE.....	49
LE TUNNEL DE SMIRLE.....	57
LES SOTTISES DE MARIE.....	64
LES DÉSESPOIRS DE LA PETITE TROTTEMENUE.....	72
LA GUERRE DES RATS.....	80

LE PETIT CANARD QUI NE POUVAIT PLUS VOLER

Il était une fois un petit canard qui vivait tout seul sur un joli lac perdu dans la forêt. L'eau du lac était transparente, presque cristalline ; à sa surface se reflétaient les grands arbres qui l'entouraient laissant imaginer des profondeurs mystérieuses ; son approvisionnement était assuré par une rivière qui descendait de la montagne en bondissant sur les rochers dans des gerbes d'écume. Après avoir purifié le lac la rivière reprenait son chemin pour un long voyage jusqu'à la mer. Les gens qui habitaient dans le coin appelaient ce petit lac, le lac des Mille Couleurs, sans doute à cause des irisations colorées que provoquaient les rides soufflées par le vent.

Le petit canard n'avait comme compagnon qu'une truite. Il avait fait ami avec cette truite parce qu'il l'avait sauvée un jour où elle allait gober l'hameçon d'une canne à pêche. Il avait plongé dans l'eau et avait gobé l'hameçon à sa place. Evidemment le pêcheur n'avait pas été très content de trouver un canard plutôt qu'une belle truite ! Il avait bien essayé de l'attraper, pensant le faire rôtir pour Noël, mais Ernest avait vite recraché l'hameçon et s'était enfui à la nage. Oui, il s'appelait Ernest ce canard. On ne savait pas bien pourquoi, mais les enfants qui venaient jouer au bord du lac l'appelaient Ernest. Alors tout le monde se mit à l'appeler Ernest, même sa copine la truite.

Ernest aimait bien le lac des Mille Couleurs, il en connaissait le moindre recoin. Quand il avait faim, ce qui était souvent le cas parce qu'il était encore tout jeune, il plongeait dans l'eau jusqu'au fond pour trouver des algues. Parfois il rencontrait la truite, sa copine, et alors c'était des jeux à n'en plus finir. La truite, qui s'appelait Cunégonde, avait même appris à sauter hors de l'eau, elle adorait retomber à côté du canard juste pour l'éclabousser. Parfois elle arrivait même à retomber sur son dos, celui-ci ouvrait alors ses ailes pour l'empêcher de glisser et elle se reposait sur le duvet si doux qu'elle n'avait plus envie de partir. Dans de tels instants, Cunégonde imaginait la vie avec des poumons, elle aurait aimé rester sur ce nid de plume mais vite elle s'asphyxiait et elle était obligée de replonger dans l'eau pour alimenter ses branchies en oxygène. De son côté, Ernest se demandait pourquoi il n'était pas une truite, ce serait tellement bien de pouvoir rester tout le temps sous l'eau, il pourrait jouer à cache-cache dans les rochers avec Cunégonde sans être obligé de remonter à la surface pour respirer.

Heureusement ils avaient tous les deux en commun de savoir très bien nager et souvent ils s'amusaient à faire la course d'un bord du lac à l'autre. Finalement ils n'étaient pas trop jaloux l'un de l'autre. Il faut dire qu'Ernest n'essayait jamais de s'envoler, il s'était tordu une aile un jour en faisant des bêtises, maintenant il ne pouvait plus voler et cela convenait bien à Cunégonde.

Ernest aimait bien le lac des Mille Couleurs, mais il était parfois nostalgique. Cela arrivait quand des oiseaux traversaient le ciel au-dessus de lui en formant un grand V. Ernest les entendaient s'appeler sans cesse l'un l'autre pour se dire que tout allait bien, peut-être aussi pour décider de la prochaine étape dans leur voyage. Ces oiseaux étaient en route pour des pays lointains et l'envie le prenait alors de visiter lui aussi ces pays. Il essayait d'ouvrir ses ailes, mais l'aile abîmée s'ouvrait mal, elle traînait misérablement dans l'eau. Désespéré, il allait se réfugier au milieu des joncs, mettait sa tête sous l'aile valide et essayait d'oublier sa misère. Cunégonde avait bien compris la maladie de son jeune ami et aurait bien voulu le secourir. Mais pour elle, le monde se réduisait au lac des Mille Couleurs et il n'y avait pas d'ailleurs.

Cela changea le jour où un saumon réussit à atteindre le lac. Il venait de très loin, de la mer, avec sa compagne, pour faire des petits. En voyant la truite, il s'inquiéta un peu pour sa future

progéniture, mais finalement ils devinrent amis. En fait le saumon, qui s'appelait Samuel, adorait raconter ses exploits et il trouva dans la truite un bon auditoire. Celle-ci n'arrivait pas à imaginer comment il avait pu remonter la petite rivière depuis la mer, elle savait que c'était très loin, jamais elle ne se serait risquée dans une telle aventure, elle pensait qu'il était un peu fou de risquer comme cela sa vie, finalement elle était assez casanière.

Un jour Samuel lui raconta une aventure qui lui était arrivée quand il avait longé une ferme installée beaucoup plus bas sur le bord de la rivière, là où il n'y avait plus de forêt. Samuel s'était arrêté à cet endroit pour se reposer un peu après avoir réussi à franchir un gros barrage. Tout d'un coup il vit un canard plonger sous l'eau juste sous son nez. Là-haut sur le bord de la rivière un renard crachait de dépit, visiblement ce canard avait encore une fois réussi à lui échapper.

– Bonjour canard, dit poliment le saumon. Je m'appelle Samuel.

– Je suis une cane, répondit furieux le canard, et non pas un de ces canards orgueilleux qui se croient les plus forts et les plus beaux. Et mon nom est Ernestine. Je vais te donner un bon conseil : va-t-en vite. Dans la ferme où je vis, on aime bien le saumon et sûrement ils vont venir te pêcher.

Quand Cunégonde entendit cela, elle sut qu'elle avait trouvé la solution pour Ernest. Il fallait lui faire rencontrer Ernestine. Samuel allait l'aider à descendre la rivière jusqu'à la ferme où habitait cette cane, il découvrirait ainsi ce qu'il y avait au-delà du lac. Ernestine s'occuperait de lui, elle saurait peut-être guérir son aile malade, mais surtout Ernest aurait enfin une compagne. Cunégonde savait qu'elle allait ainsi perdre son compagnon de jeu, celui qui animait la vie dans le lac des Mille Couleurs, celui avec qui elle jouait si bien, mais elle était réaliste, elle savait bien qu'une truite ne pouvait pas être la compagne d'un canard !

Ainsi, un jour, Samuel entraîna le petit canard dans la rivière. Les œufs étaient pondus, sa tâche dans le lac était terminée, il pouvait se distraire un peu avant la fin de sa vie. Les adieux avec Cunégonde furent déchirants, Ernest faillit même renoncer à ce voyage et il fallut un grand coup de queue dans le derrière par Samuel pour le propulser enfin dans le déversoir d'où partait la rivière. Ce fut une descente difficile, Samuel dut faire très attention à cause de l'aile malade d'Ernest. Chaque choc contre un rocher arrachait des cris au pauvre canard, il pleurait à chaudes larmes, disant qu'il voulait remonter à son lac et retrouver Cunégonde. Mais Samuel ne renonça pas malgré toutes ces jérémiades et après plusieurs jours d'efforts ils arrivèrent enfin en vue de la ferme. Là ce fut très facile, la rivière longeait lentement la ferme et il suffisait de sortir de l'eau au bon endroit. Ernest, bien sûr, n'osait pas et Samuel dut encore utiliser sa queue, il lui donna un grand coup qui l'envoya valser sous le nez d'un gros cochon.

– Bon courage, dit-il, en guise d'adieu mais il savait qu'Ernest ne pouvait plus l'entendre maintenant qu'il était hors de l'eau.

– Que viens-tu faire ici, grogna le cochon en fronçant les sourcils, prêt à donner un coup de tête au pauvre canard pour le renvoyer dans l'eau.

– Je viens voir une cane qui s'appelle Ernestine, répondit poliment le petit canard. Je m'appelle Ernest.

– Ici, on n'accueille pas les étrangers, grogna le cochon, nous ne pouvons pas nourrir la terre entière. Je vais te renvoyer là d'où tu viens !

Il faut dire que Gros Cochon Pigou – c'est comme cela qu'il s'appelait – n'aimait pas qu'on vienne lui voler de la nourriture et comme il mangeait n'importe quoi, il se méfiait de tous les animaux autour de lui. Il aurait aimé avoir pour lui seul tout ce que la fermière distribuait pour nourrir les animaux de la ferme, il avait toujours faim, il arrivait même à manger les carottes des lapins, alors il n'avait pas besoin de ce canard qui viendrait lui voler une bonne part de grains.

Heureusement Ernestine arriva juste au moment où Gros Cochon Pigou s'apprêtait à renvoyer Ernest dans la rivière. Celui-ci s'était d'ailleurs déjà fait une raison, après les coups de queue du saumon, ce ne serait qu'un coup de tête en plus !

– Que fais-tu avec ce canard ? demanda Ernestine avec un air sévère.

Il faut dire qu'Ernestine ne se laissait pas faire. Dans la cour de la ferme, c'était elle qui dirigeait tout sans en donner l'impression. Elle se débrouillait pour que chacun croie être l'auteur de la décision alors que c'était elle qui l'avait prise. C'était une cane très fine et intelligente.

– Il vient pour manger notre nourriture, s'exclama Gros Cochon Pigou. C'est un sauvage, il faut le renvoyer chez lui, il n'a sûrement aucune éducation, il n'a pas droit à notre civilisation.

– Tu sais Gros Cochon Pigou, répondit doucement Ernestine, je suis tellement seule parmi vous. Il me manque un compagnon. Il a l'air gentil ce petit canard.

Il n'en fallait pas plus pour attendrir Gros Cochon Pigou. Il aimait faire plaisir à ses amis et surtout à Ernestine, alors il décida de laisser le canard entrer, ce serait son cadeau de Noël. Il y aurait juste à faire attention qu'il ne prenne pas trop de nourriture ! Il tourna la tête et s'en alla en dandinant comme un gros cochon tout fier de son cadeau. C'est sûr, c'était grâce à lui que le petit canard était accueilli dans la basse-cour !

Ainsi Ernest resta avec Ernestine. Ils vécurent très heureux et eurent beaucoup de petits canetons. Seul un regret rongait parfois le cœur d'Ernest, c'était de ne plus jouer avec son amie Cunégonde. Chaque jour il ouvrait son aile, il rêvait de pouvoir s'envoler pour faire juste une petite visite au lac perdu dans la forêt, il savait que Cunégonde serait tellement heureuse de le revoir. Mais l'aile pendait toujours lamentablement. Alors il la refermait dans un soupir.

COMMENT ERNESTINE APPRIT À VOLER

Depuis qu'il vivait à la ferme avec Ernestine, chaque jour était pour Ernest comme un don du ciel. Il était délicieusement heureux et tout cela grâce à Cunégonde, son amie la truite qui vivait dans le lac des Mille couleurs.

Si Cunégonde ne l'avait pas poussé, avec l'aide puissante de la queue de Samuel le saumon, dans le fil la rivière, il serait encore en train de se morfondre à nager de long en large sur le lac dont il connaissait le moindre recoin. Les vols de canards qui passaient au-dessus de lui vers des destinations inconnues continueraient à le faire rêver. Alors il essaierait encore une fois de tenter un vol avec sa pauvre aile blessée, mais comme toujours il retomberait dans l'eau.

Maintenant qu'il avait trouvé Ernestine, il ne s'inquiétait plus de son aile, il vivait un amour tous les jours plus attachant, un amour éternel disait-il à Jacquot le coq qui se moquait un peu de lui. Il faut dire que Jacquot disposait d'un vrai harem, toutes les poules lui étaient soumises et gare au petit « coquillon » qui imaginait pouvoir prendre sa place, il recevait vite sa punition avec un bon coup de bec. Alors quand il voyait Ernest enchanté avec juste une seule compagne, Ernestine, il le plaignait un peu. A sa place, il aurait déjà battu la campagne et ramené une bonne douzaine de canes. Finalement cette faiblesse apparente d'Ernest contribuait à gonfler l'orgueil du coq qui, comme chacun sait, était déjà démesuré !

Ernestine et Ernest s'étaient réservé un petit coin sur le bord de la rivière pour dormir avec toute leur marmaille loin de la foule des poules. Mais Jacquot savait les réveiller aux premières lueurs du jour. Pour rien au monde le coq n'aurait manqué le plaisir de lancer son chant éclatant sur tout le voisinage. Gros Cochon Pigou détestait cela, il avait beau rabattre ses oreilles sur sa tête, le chant du coq le réveillait quand même. Alors on l'entendait courir après Jacquot pour lui donner une bonne raclée, mais celui-ci parvenait toujours à voler jusque sur le toit du poulailler et de là il s'empressait de recommencer son chant.

Le chant du coq ne gênait pas la famille canard. Ernestine adorait se lever tôt. L'aube a des pouvoirs mystérieux, c'est l'heure du possible, l'heure où se préparent en secret les recettes pour vivre une nouvelle journée, l'heure où l'on peut ressentir cette force de création qui soutient la vie. « Oui, chaque aube est comme une création, disait Ernestine à Ernest qui était plutôt du style grasse matinée, ne pas connaître l'aube, c'est rater sa journée et perdre la myriade d'éclats de vie qu'elle peut générer. » Aussi elle s'empressait de réveiller la marmaille et toute la famille partait à la queue leu leu pour le bain matinal, Ernest fermant la marche en grognant un peu. Dans l'eau c'était des jeux à n'en plus finir pour les petits canetons toujours insupportables. Ernestine et Ernest étaient obligés de nager dans tous les sens pour les surveiller et ramener sur la rive les petits inconscients qui s'écartaient trop du groupe. Il faut dire que Smirle, le renard, était souvent à l'affût derrière un bosquet d'arbre et un petit caneton lui aurait fait un bon petit-déjeuner.

Après le bain, toute la famille se dirigeait vers la salle à manger. Le service était assuré par la fermière qui s'appelait Restitue et c'était toujours délicieux. Ernest se disait parfois que jamais il ne pourrait plus vivre seul dans la nature, il perdait l'habitude d'avoir le ventre creux, il oubliait ce temps quand il se demandait sans cesse qu'est-ce qu'il pourrait bien se mettre dans le bec. Décidément la vie dans la ferme offrait le confort absolu. Même la sécurité était assurée par Médor, le chien, qui était un bon ami d'Ernestine. Smirle, le renard, ne se risquait guère aux abords de la ferme et même l'aigle savait qu'il ne fallait pas trop compter attraper un caneton. Bien sûr il y avait quelques inconvénients, ainsi Ernest avait compris que les canetons avaient intérêt à apprendre à voler le plus tôt possible ; il était préférable pour eux de quitter la ferme

avant de trop engraisser, Restitue semblait aimer les canetons autant que Smirle. Malheureusement Ernest était incapable de leur apprendre à voler, cloué au sol comme il l'était avec son aile abîmée, quant à Ernestine, elle n'avait aucune connaissance dans le vol, se servant de ses ailes uniquement pour s'éventer quand le soleil devenait trop chaud. Alors quand un caneton devenu bien gras disparaissait, c'était une petite crise de désespoir pour le couple. « Il a décidé de tenter sa chance dans le grand monde » disait Ernest, bien que personne ne l'ait vu s'envoler. Mais cela faisait partie des règles de la vie et Ernestine lui avait appris à ne pas se poser trop de questions.

On aurait ainsi pu imaginer ce jeune couple continuer à vivre sans souci les joies et les désespoirs de l'amour, soigné comme il l'était dans la ferme de Restitue. Pourtant Ernest avait parfois des accès de nostalgie. Il se rappelait le petit lac sauvage où il avait vécu son enfance, ses jeux avec son amie la truite quand celle-ci lui sautait dessus et qu'il l'enfermait sous son aile valide. Que devenait-elle cette amie qui avait été si désespérée de le voir partir avec Samuel le saumon, alors que c'était elle qui avait organisé son départ. Parfois l'envie de revoir Cunégonde le prenait à la gorge, il quittait alors sa compagne et ses canetons, il plongeait au fond de la mare et y restait jusqu'à ce que vraiment il ne puisse plus tenir, jusqu'à effleurer le mystère de la mort.

Il savait qu'il lui était impossible de remonter le cours de la rivière à la nage. Samuel, le saumon, n'était jamais venu le revoir quand il nageait avec ses canetons dans la rivière ; de toute façon ce pauvre Samuel était déjà vieux quand il l'avait aidé à descendre la rivière et emmené jusqu'à la ferme de Restitue, il devait maintenant être en train de mourir ou même déjà enterré dans le cimetière des saumons, sous une pierre au fond de la rivière.

Bien sur si Ernest avait pu voler, il aurait pu atteindre le lac en quelques coups d'ailes, mais son aile traînait toujours lamentablement dans la boue. Cela ne posait pas de problème à Ernestine qui n'avait jamais essayé de voler, elle trouvait même cela un peu mal poli de vouloir s'envoler sous le nez de Restitue. La ferme les accueillait, les nourrissait, les protégeait du renard et de l'aigle, alors quelle idée de vouloir s'envoler ! Ernestine avait déjà tellement de chose à faire dans la ferme pour diriger la basse-cour sans que personne ne s'en rende compte que voler était le dernier de ses soucis. Si elle ouvrait ses ailes parfois, c'était juste pour s'aérer quand il faisait trop chaud.

Pourtant Ernestine sentait le désarroi de son compagnon et cela la désolait. Elle connaissait l'histoire de Cunégonde qu'Ernest lui avait raconté plusieurs fois, elle aurait bien aimé visiter ce petit lac sauvage et rencontrer la truite. Mais les difficultés lui semblaient insurmontables : d'abord il aurait fallu guérir l'aile d'Ernest, ensuite elle devrait apprendre à voler et elle n'avait jamais essayé.

L'occasion se présenta pourtant un jour. Le vétérinaire était venu pour soigner une vache qui s'apprêtait à vêler. L'opération se présentait mal et le vétérinaire eut fort à faire pour arriver à faire naître le petit veau. Alors quand ce dernier réussit à se mettre sur ses pattes après plusieurs essais malencontreux et qu'il fit les trois pas nécessaires pour aller têter le pis de sa mère, le vétérinaire fut tellement content qu'il prit son temps avec le fermier. On sortit une bonne bouteille – le fermier entretenait quelques vignes pour sa consommation personnelle – et on s'installa à l'ombre du grand tilleul au centre de la cour.

Ce fut Jacquot qui, pour une fois, eut l'idée de génie. Il faut dire que Jacquot se tenait le plus souvent sur le toit du poulailler pour surveiller son harem, de là il pouvait observer beaucoup de choses. Il avait ainsi appris que le vétérinaire aimait les animaux et savait les soigner. Seulement ce vétérinaire était toujours très pressé et il était difficile d'attirer son attention Alors

quand il le vit avec le fermier et sa femme, tranquillement installé sous le tilleul, il comprit que c'était une occasion et il se précipita pour chercher Ernestine. C'était elle qu'il fallait convaincre, sinon jamais Ernest ne voudrait venir.

– Ernestine, vite, il faut emmener Ernest sous le tilleul.

« Ce coq a encore trouvé un moyen de se faire valoir, pensa aussitôt Ernestine, et il veut s'appuyer sur l'infirmité d'Ernest pour cela. Il est insupportable, je vais le corriger. » Elle se précipita sur lui et essaya d'attraper une des grandes plumes qui ornaient sa queue. Arracher une de ces plumes représentait l'injure suprême pour le coq, il entendait déjà les rires et des moqueries à n'en plus finir de la part des poules.

– Mais non, ce n'est pas une plaisanterie, se hâta-t-il de dire, j'ai une idée pour arranger l'aile du pauvre Ernest.

Ernestine avait déjà une grande plume colorée dans le bec, mais la phrase du coq la lui fit lâcher. Jacquot lui expliqua alors son scénario. Il fallait convaincre Ernest de venir voir le vétérinaire. Il suffisait de marcher autour du tilleul et sûrement il se produirait quelque chose. Ernestine hésita un peu, elle savait par expérience qu'il était toujours difficile de prévoir la réaction des humains, mais elle avait trop envie de soigner son Ernest.

Toute la famille se mit alors en route, Ernestine marchait devant suivie d'une ribambelle de petits canetons et Ernest en dernier avec son aile qui traînait dans la boue. Quand le vétérinaire vit cette petite famille arrivait sous le tilleul, il commença à s'extasier et à féliciter la fermière de posséder une si belle famille de canards. Mais quand il vit le pauvre Ernest qui traînait lamentablement son aile, il s'exclama :

– Mais que lui est-il arrivé à celui-là ?

– Ce n'est rien, répondit Restitue, il doit avoir un os déboîté dans l'aile, mais il n'a pas besoin de voler, il a tout ce qu'il lui faut ici. En plus c'est un canard sauvage, alors si on guérit son aile, il s'en ira.

– Pas sûr, répondit le vétérinaire, il aime sa cane et ses canetons, il ne s'en ira pas.

Le vétérinaire faisait plus que soigner les animaux, il essayait de comprendre leur vie. Parfois il se demandait où se situait la frontière de la conscience entre l'homme et les animaux.

– Il suffit de remettre l'os en place, dit-il après avoir palpé l'aile d'Ernest. Ce n'est pas difficile, mais cela va lui faire mal parce que cette aile est abîmée depuis longtemps. Restitue, tenez le bien pendant que j'opère.

Ernest était bien inquiet de se voir ainsi manipulé, mais ce fut bien plus terrible quand le vétérinaire tira de toute sa force sur son aile et força l'os à reprendre sa place. Il eut tellement mal qu'il s'évanouit. Quand Ernestine vit son Ernest sans vie, posé au pied du tilleul par le vétérinaire, elle se précipita sur lui avec tous ses canetons. Ce furent des pleurs et des lamentations à n'en plus finir. Jacquot le coq préféra s'enfuir sur le toit du poulailler, il sentait déjà Ernestine furieuse courant après lui et lui arrachant ses plus belles plumes.

Heureusement Caroline qui était en train de boire à l'abreuvoir comprit le drame qui se jouait à côté. Caroline était une belle vache, bien grassouillette, elle était la première productrice de lait de la ferme et elle en était très fière. Restitue la soignait particulièrement, ce qui rendait les autres vaches extrêmement jalouses et souvent Médor, le chien de la ferme, était obligé d'intervenir pour les empêcher de se battre à coups de corne. Donc quand Caroline vit l'état du pauvre Ernest, elle aspira une bonne gorgée d'eau dans le bassin et vint recracher sur lui toute cette eau. Il n'en fallait pas plus pour le réveiller.

Encore inconscient, Ernest crut sentir le coup de queue de Samuel, le saumon, quand ce dernier l'avait envoyé dans la cascade qui servait de déversoir au lac. Il fut bien surpris quand il ouvrit les yeux, ses canetons étaient autour de lui avec Ernestine et tout ce monde le regardait

avec des yeux inquiets. Il se leva en vacillant, regarda autour de lui se demandant ce qu'il avait bien pu lui arriver quand tout d'un coup il se souvint. Il ouvrit alors les ailes et miracle, l'aile malade s'ouvrait comme l'autre. Il se mit à courir alors en battant des ailes, il y avait longtemps qu'il n'avait pas volé mais il se rappela bien et bientôt il fut dans l'air.

– Je savais bien, s'écria Restitue furieuse, maintenant il ne reviendra plus et nous n'aurons pas d'autres canetons. Ils sont pourtant bien beaux et gras !

– Ne vous inquiétez pas, lui répondit le vétérinaire, il reviendra.

Effectivement Ernest ne tarda pas à revenir se poser à côté de sa famille. Les canetons l'applaudirent en battant de leurs petites ailes et en se disant que plus tard « moi aussi je volerai, c'est trop bien ! »

Plus rien maintenant n'empêchait Ernest de rejoindre Cunégonde dans le lac de montagne sauf qu'il ne voulait pas y aller seul. Ernestine devait venir avec lui. Malheureusement cette dernière n'avait jamais volé de sa vie et elle n'avait aucune idée de la façon dont il fallait procéder pour s'élever dans l'air.

Commença alors une période d'apprentissage au vol. Ernestine était bien décidée à accompagner Ernest à son lac dès que les canetons seraient assez grands pour se débrouiller tout seuls. Bien sûr elle pressentait la tristesse de Restitue et sa colère envers le vétérinaire qui avait permis cette escapade. Ce dernier avait affirmé qu'Ernest n'abandonnerait pas sa compagne et resterait ainsi à la ferme bien qu'il ait désormais la capacité de s'envoler, jamais il n'aurait imaginé qu'Ernestine elle-même pourrait un jour voler !

Pourtant ce fut bien ce qui arriva. Il fallut plusieurs jours avant que la jeune cane réussisse à décoller. Elle avait choisi un terrain plat derrière la ferme sur lequel elle pouvait courir en battant des ailes. Toute la basse-cour se rassemblait au moment des essais. Gros Cochon Pigou l'encourageait du mieux qu'il pouvait, Jacquot le coq lançait des chants ébouriffants tellement il était fier d'avoir contribué à guérir Ernest, les vaches qui passaient par là hochaient la tête sans bien comprendre cette envie de s'élever dans les airs. Seules les poules s'étaient liguées contre cette entreprise. Elles sentaient que cette idée de vol portait atteinte à leur honneur. Si Ernestine réussissait, tout le monde allait se moquer de ces poules qui avaient des ailes mais ne savaient pas s'en servir ! Elles s'installaient en ligne le long de la piste de décollage et commençaient par encourager Ernestine en battant des ailes, mais chaque essai se terminait invariablement par une culbute et la jeune cane se retrouvait les pattes en l'air. C'était alors un grand éclat de rire.

– Tu n'y arriveras pas, caquetaient-elles en s'étranglant de rire, tu n'es pas faite pour voler, tu es comme nous ! D'ailleurs quelle idée de vouloir quitter la ferme, on a tout ici, le manger, le dortoir, l'abri contre les renards, etc. Que veux-tu donc de plus ?

Mais quand Ernestine avait décidé quelque chose, on pouvait être sûr que cela se ferait. Ernest lui avait dit qu'elle devait maigrir, perdre du poids. Alors elle se mit à jeûner pour le plus grand plaisir de Gros Cochon Pigou qui en profitait pour terminer ses repas. Et petit à petit les essais journaliers d'envol commencèrent à produire leurs effets, ses muscles durcirent, son ventre qui souvent traînait par terre disparut. Ernest la trouvait chaque jour un peu plus adorable, ce qui n'était absolument pas l'avis de Restitue. La fermière s'inquiétait de ce changement dans sa cane favorite, peut-être une maladie couvait qui la faisait maigrir. Pourtant chaque jour elle essayait de nouveaux menus, lui réservant les meilleurs morceaux. Cela avait l'air tellement bon que souvent la pauvre Ernestine ne pouvait pas résister à tout manger. Heureusement elle fit alors appel à Gros Cochon Pigou pour l'aider ! Ce dernier ne se fit pas prier et il se débrouilla bientôt pour manger presque tout le plat à la place d'Ernestine.

Finalement, après de multiples tentatives, le grand jour arriva où elle réussit à décoller. Après avoir réalisé un grand virage au-dessus de la ferme, elle choisit d'amerrir sur la mare. Ernest lui avait dit que ce serait plus facile et on la vit arriver les pattes en avant dans une gerbe d'écume. Vexées, les poules allèrent se réfugier dans leur logis et seul Gros Cochon Pigou vint pour la féliciter de cet exploit.

Maintenant qu'elle avait réussi son premier vol, Ernestine savait qu'il ne fallait pas trop attendre pour partir. Sûrement Restitue l'avait vue en train de survoler la ferme et elle n'allait pas tarder à l'attraper pour lui couper les longues plumes de ses ailes et l'empêcher ainsi de recommencer. Les canetons étaient maintenant suffisamment grands pour se débrouiller sans leurs parents, ils avaient même suivi les cours de vol avec leur maman et certains envisageaient déjà de partir à l'aventure tous seuls.

– C'est le grand départ pour les grandes vacances, dit-elle à Gros Cochon Pigou. Nous reviendrons pour la rentrée.

Avec Ernest, elle s'aligna sur la rivière. Tous les deux se mirent à nager à toute vitesse en battant des ailes et vite ils furent dans l'air. Après un dernier vol au-dessus de la ferme pour dire au revoir, ils prirent la direction du lac. C'était facile, il suffisait de remonter le cours de la rivière.

Restitue les regarda partir avec beaucoup de tristesse et aussi finalement un frisson d'envie. Elle ne pensait jamais les revoir, ils allaient découvrir la vie sauvage, elle imaginait une vie pleine d'aventures, une vie de liberté. Partir comme cela vers l'inconnu, c'était pour elle quelque chose d'inaccessible, un rêve que l'on caresse parfois lorsque la journée s'éternise avec les mêmes tâches à répéter sans fin.

LE SAUVETAGE DU LAC DES MILLE COULEURS

Pour Ernest et Ernestine, c'était les vacances. Le plaisir de voler ensemble au-dessus des fermes, des champs, des bois, enfin de tout ce qui faisait la campagne, dépassait tout ce qu'avait pu imaginer Ernestine. Vraiment elle ne regrettait pas cette décision d'apprendre à voler pour accompagner Ernest dans son pèlerinage au lac des Mille Couleurs, jamais elle n'aurait imaginé l'ivresse que procure le vol. Elle découvrait un monde nouveau où le possible dépasse le rêve, une troisième dimension aurait dit la petite fille de la ferme qui rêvait souvent d'avoir des ailes.

Bien sûr Ernestine avait eu un pincement du cœur en survolant une dernière fois la ferme de Restitue. Elle avait pu voir Gros Cochon Pigou qui lui souhaitait un bon voyage, Jacquot le coq qui faisait le beau sur le toit du poulailler, les poules jalouses qui couraient dans la cour en battant des ailes croyant ainsi pouvoir la rejoindre et Restitue affolée qui s'inquiétait de sa basse-cour. Elle avait bien dit à tout le monde que c'était des vacances qu'elle s'offrait avec Ernest et qu'elle reviendrait, mais personne n'y avait cru.

Les deux canards naviguaient de concert dans le ciel bleu. Le monde semblait tout d'un coup immense pour Ernestine et la basse-cour de Restitue si petite. Quelle ouverture, quel changement extraordinaire ! Et tout cela grâce à ces ailes dont elle avait ignoré jusqu'à aujourd'hui le pouvoir. Un sentiment de gratitude la porta vers Ernest et en plein vol, elle vint lui caresser le cou, gardant le battement de ses ailes synchronisé avec les siennes. Oui, ils s'aimaient, ils ne se quitteraient jamais plus.

Ce bonheur elle le devait aussi à Cunégonde, la truite et c'était bien la raison qui lui avait fait accepter ce voyage. C'était Cunégonde qui avait poussé Ernest dans la rivière avec l'aide de Samuel le saumon et qui lui avait ainsi permis d'arriver à la ferme de Restitue. Alors elle se devait de rencontrer cette truite pour la remercier d'avoir fait son bonheur.

Ernest conduisit directement Ernestine au lac perdu dans la grande forêt. Il se rappelait bien du chemin : il suffisait de suivre la rivière. En amerrissant sur le lac, Ernestine fit encore une belle culbute. Elle avait oublié de mettre ses pattes en avant pour glisser comme sur des skis nautiques et elle roula sur l'eau en plusieurs roulés-boulés.

Elle fit la grimace en se redressant enfin :

– L'eau sent mauvais ici, ce n'est pas l'eau si pure et transparente que tu m'avais décrite. Il n'y a sûrement rien à manger dans ce lac et je me demande comment ton amie Cunégonde peut y vivre.

C'était vrai, l'eau sentait mauvais, une puanteur qui trahissait une asphyxie en profondeur. Il n'y avait plus assez d'oxygène, des mauvaises algues avaient commencé à envahir les bords du lac. Finies les irisations colorées qui avaient donné son nom au lac, l'eau renvoyait des reflets jaunâtres et ternes qui le rendaient triste. La forêt autour semblait pleurer, certains grands arbres au bord de l'eau étaient déjà bien malades, on n'entendait aucun chant d'oiseau, seul un grand silence.

– Cela sent la mort, dit encore Ernestine, il ne faut pas rester là.

La douleur d'Ernest faisait peine à voir, lui qui avait tant rêvé de cette arrivée, de la surprise qu'il voulait faire à sa compagne quand elle découvrirait ce lac merveilleux. Il la regardait maintenant et son regard était comme dans un appel au secours, comme si elle seule pouvait le sauver.

– Mais que puis-je faire ? dit-elle encore devant l'air désespéré d'Ernest. Nos vacances sont fichues, il faut rentrer à la maison.

Ernest ne l'écoula pas, il se mit à chercher une trace de Cunégonde. La truite n'était peut-être pas morte. Il savait qu'elle n'aurait quitté le lac sous aucun prétexte, c'était là qu'elle était née et l'inconnu lui faisait trop peur. Samuel le saumon se moquait assez d'elle à ce sujet, lui qui entreprenait des longues migrations qui l'amenaient même dans la mer !

A force de plonger dans l'eau sale et de nager partout où il savait que Cunégonde aimait séjourner, il finit par la trouver. Elle était cachée au fond du lac, dans un coin où une petite source envoyait encore un peu d'eau fraîche. Elle survivait là, osant à peine bouger. Elle avait tant maigri qu'on pouvait compter les arêtes sur son corps, sa peau s'était complètement décolorée, elle qui était tellement fière de sa robe couleur arc-en-ciel.

– Ma pauvre Cunégonde, comme te voilà mise. Mais qu'est-il arrivé au lac ? demanda Ernest après les premières embrassades

– Le lac est en train de mourir et je crois que j'en suis la dernière habitante, murmura Cunégonde entre deux sanglots. C'est la fin de ma vie, je ne suis même plus capable de faire des rejets, aucun mâle truite n'ose plus s'aventurer jusqu'ici. Et puis les petits ne pourraient pas vivre dans une telle pollution.

– Mais d'où vient cette pollution ? intervint Ernestine qui avait suivi Ernest. Il doit bien y avoir une origine.

– Il faut aller à la source du lac, là où arrive la rivière. Autrefois l'eau de cette rivière était si pure que je me risquais à la remonter un peu pour rencontrer mon ami truite avec qui j'ai l'habitude de faire les petits. Je ne sais pas ce qu'il est devenu celui-là depuis que cette rivière est devenue un égout à ciel ouvert.

– Bon, nous allons repérer l'origine de cette pollution, affirma Ernestine qui n'était pas du genre à s'avouer battue et on verra ce qu'on peut faire.

Elle entraîna Ernest vers cette rivière qui déversait son eau puante dans le lac. Ils durent se boucher le nez et même finir par prendre leur vol pour échapper à la pollution. Cela se passait loin en amont du lac et ce qu'ils virent les laissa complètement désemparés. Une énorme usine fumait à l'excès. De l'usine sortait un gros canal qui allait directement dans la rivière. Toujours en volant autour de l'usine, Ernestine repéra un petit village, sans doute pour les ouvriers de l'usine et un peu plus loin, à l'abri de la pollution, une belle maison agrémentée d'un jardin magnifique et même d'une piscine.

– Ce doit être la maison du directeur, déclara Ernestine. Je sais ce que nous allons faire, nous allons dévier le canal pour qu'il coule vers cette maison. Comme cela les gens qui habitent là comprendront ce que c'est que de vivre dans un milieu pollué !

– Mais tu es folle, s'exclama Ernest, comment veux-tu réussir à dévier ce canal.

Mais Ernestine avait son idée. Elle commença par survoler la forêt cherchant partout des traces de terre remuée. Elle finit par repérer un sanglier et se posa juste devant lui. C'était un énorme sanglier tout crotté de terre et de boue. Il regarda Ernestine avec des petits yeux méchants qui laissait pressentir une charge qui la réduirait en bouillie.

Ernest eut tellement peur qu'il ferma les yeux, rata son atterrissage et vint se cogner contre le groin du sanglier. Celui-ci secoua la tête furieux et Ernest, affolé, s'empressa de reculer pour se cacher derrière sa compagne.

– Que viens-tu faire ici, grogna-t-il devant Ernestine. Je suis le chef des sangliers, je m'appelle Suscrofa et cette terre m'appartient. Tu n'as pas le droit d'y mettre ton nez.

– Ecoute, répondit rapidement Ernestine aussi affolée qu'Ernest, si tu ne m'aides pas, la forêt va mourir. As-tu vu la pollution du lac, cette pollution va gagner la forêt et tu n'auras plus rien à manger, les racines seront toutes pourries et la terre aura un goût de vase !

En fait, elle ne croyait pas du tout à ce qu'elle racontait, mais il fallait convaincre le sanglier. Et effectivement celui-ci prit peur. Il avait déjà repéré des arbres en train de mourir au bord du lac et, en se risquant sur le bord pour boire, il avait failli vomir tellement la puanteur qui en sortait était forte.

– Mais que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il en grognant très fort. Cela a commencé depuis que l'usine s'est installée là.

Ernestine avait son idée et elle vint la murmurer dans l'oreille du sanglier. Elle savait y faire avec les cochons, étant habituée à faire croire à Gros Cochon Pigou tout ce qu'elle voulait. Celui-ci lui ressemblait bien !

Suscrofa fit un signe tête montrant qu'il avait compris et il s'en alla. Bientôt on vit tous les sangliers de la forêt de rassembler là où le canal déversait son eau noirâtre dans la rivière. Les sangliers adorent fouiller le sol à la recherche de racines ou de tubercules divers, leurs canines recourbées vers le haut leur facilitent cette tâche. Sous la direction de Suscrofa, ils se mirent tous à creuser un nouveau canal. Quand Ernest osa enfin revenir pour voir ce que devenait sa cane trop aventureuse, il fut tout surpris de voir un nouveau canal dont l'eau sale commençait à couler vers le beau jardin du directeur.

– Tu sais, lui souffla dans l'oreille Ernestine, ces sangliers ont le même caractère que notre brave Gros Cochon Pigou et je n'ai pas eu de difficulté à les convaincre de creuser ce canal !

Quelques jours plus tard les canards prirent leur envol pour revenir voir ce qui se passait chez le directeur. Ils arrivèrent juste à temps pour voir les enfants sortir de la maison pour aller se baigner dans la piscine. Les exclamations retentirent dans toute la forêt alentour :

– Mais c'est dégoûtant, regarde la piscine est devenue toute noire, on ne peut pas se baigner. En plus ça sent mauvais partout.

Ils criaient tellement que les sangliers qui creusaient encore le canal prirent peur et s'enfuirent au grand galop dans la forêt.

– Cela ne fait rien, dit Ernestine, nous n'avons plus besoin d'eux.

– Mais les hommes vont recréer le canal pour le faire couler de nouveau dans la rivière ?

– Ne t'inquiète pas, j'ai mon idée, répondit Ernestine.

Ernest avait appris à respecter les idées d'Ernestine et surtout à ne pas poser trop de questions. Aussi il ferma son bec et s'envola vers le lac. Ernestine le suivit. La suite des opérations sur le canal n'avait pas besoin de sa présence, la seule chose importante qu'elle était venue vérifier était la présence des enfants. Sans eux, tout aurait été perdu.

Là bas le retour des enfants à la maison fut mouvementé. Leur mère ressortit avec eux et ce qu'elle vit l'épouvanta. Tout son beau jardin auquel elle avait consacré tant de temps était pratiquement noyé sous une eau nauséabonde, ses plantes exotiques commençaient déjà changer de couleurs, dans le bassin les poissons rouges avaient le ventre en l'air, ce qui n'est jamais bon signe pour leur santé. Elle se récria et se précipita pour appeler son mari, le directeur.

Quand celui-ci arriva, il devint rouge de rage.

– Ce sont encore les sangliers qui ont labouré mon canal. Nous allons organiser une battue, il faut s'en débarrasser.

– Et l'eau sale, demanda Violaine, l'aînée, une belle jeune fille encore toute adolescente. On ne peut pas laisser cette eau couler dans notre jardin.

– Non bien sûr, confirma le père, nous allons reconstruire le canal pour que tout se déverse dans la rivière comme avant.

C'était une gaffe, une grosse gaffe qu'il venait de faire ! Un grand silence suivit cette déclaration, puis les enfants se récrièrent tous en même temps :

– Quoi ? Tu veux envoyer cet égout dans la rivière, mais c'est affreux, c'est détruire la nature, il n'en est pas question !

Le directeur comprit alors qu'il ne pouvait plus faire l'économie de cette fameuse station d'épuration. Il avait longtemps essayé de repousser l'échéance, mais devant la colère de ses enfants il ne pouvait plus retarder.

– Bon, vous avez peut-être raison, il faudrait faire une station d'épuration. Mais cela va coûter très cher. On ne pourra plus partir en vacances à la mer et Noël sera sans cadeaux.

Les enfants n'hésitèrent pas. Après un court conciliabule, Violaine déclara au nom de tous :

– D'accord. Nous irons en vacances au bord du lac où se jette la rivière et l'eau redevenue pure sera notre cadeau de Noël !

Ainsi le directeur se trouva pris à son propre jeu. Il ne pouvait pas laisser ses enfants aller se baigner dans ce lac pollué, en conséquence il devait s'occuper des rejets polluants en toute urgence. Les travaux commencèrent tout de suite. En attendant, il fut décidé de stocker l'eau polluée dans un grand réservoir. Ainsi la rivière redeviendrait vite pure et cristalline comme elle l'était avant l'installation de l'usine.

Dans le lac, Cunégonde sentit vite le changement. Elle quitta le petit coin où une source faisait couler encore un peu d'eau fraîche et se dirigea vers la rivière là où elle se jetait dans le lac. L'eau était pure comme dans les beaux jours !

Petit à petit la vie revint dans le lac. On vit des grenouilles arriver d'on ne sait où et les larves de moustiques surent que la belle époque de la vie tranquille était passée et qu'elles redevenaient les proies favorites de ces monstres. Dans l'eau cristalline, on pouvait maintenant voir le fond du lac et nos deux canards en profitèrent pour passer leur temps à plonger, jouant à cache-cache entre les algues et les rochers. Cunégonde n'était pas en reste pour participer aux jeux et elle n'hésitait pas à sauter hors de l'eau pour retomber sur le dos d'un canard dans une gerbe d'écume. Tout cela créait une agitation qui fut bientôt remarquée par les enfants qui bivouaquaient sur une petite plage bien ensoleillée. Après plusieurs essais malheureux, ceux-ci réussirent à se faire accepter par nos amis dans leurs jeux qui se déroulaient sur l'eau ou sous l'eau. Cunégonde, ravie, se laissait caresser et même prendre dans les mains avant de glisser d'un geste vif et plonger dans jaillissement de gouttelettes d'eau. Ernestine se lança dans des démonstrations de surf, arrivant en vol plané, les pattes en avant et soulevant une gerbe d'écume à travers tout le lac. Cela donna des idées aux enfants qui demandèrent à leur père d'installer une sorte de téléski qui tournait autour du lac. Il suffisait alors d'attraper la corde et, la planche de surf aux pieds, le jeu commençait. C'était à celui qui faisait la meilleure trace d'écume dans l'eau. On organisa des concours d'élégance dans lesquels on jugeait la délicatesse avec laquelle l'auteur effleurait l'eau, la forme de la gerbe et les légers virages qu'on pouvait imprimer sur le sillage laissé à la surface.

L'été passa ainsi comme un enchantement. En revenant à la maison, les enfants annoncèrent qu'ils n'avaient jamais connu des vacances aussi merveilleuses. Ils avaient promis aux deux canards et à la truite Cunégonde qu'ils reviendraient l'année prochaine.

A l'usine, les travaux de la station d'épuration étaient terminés, le directeur envisageait même d'organiser des parties de pêche dans la rivière redevenue poissonneuse.

Seule Ernestine avait parfois la nostalgie de la ferme de Restitue. Que devenait Gros Cochon Pigou ? Qu'avait encore pu inventer Jacquot le coq pour maîtriser son harem de poules ? Y avait-il eu une nouvelle attaque du renard ? Trop de questions qui l'empêchaient parfois de

dormir. Ernest le sentait bien, mais il ne pouvait se résoudre à abandonner le lac des Mille Couleurs et son amie Cunégonde.

FIN DES VACANCES

Après le départ des enfants, le lac des Mille Couleurs retrouva son calme habituel. Par moments Ernest regrettait cette période où l'imagination débridée des enfants avait permis les jeux les plus fous. Heureusement Ernestine savait l'occuper. D'ailleurs comment aurait-il pu s'ennuyer au lac des Mille Couleurs ? Chaque jour, la truite Cunégonde venait surprendre les deux canards à l'aube en sautant brusquement hors de l'eau juste entre eux deux dans un jaillissement d'écume. C'était sa façon de dire bonjour. Ensuite commençait le déjeuner. Cunégonde se chargeait de conduire ses deux amis au meilleur endroit du jour, celui où elle savait qu'ils trouveraient les algues qu'ils aimaient. Il faut dire que Cunégonde connaissait son lac dans le moindre détail et savait chaque matin là où l'algue la plus fraîche venait de germer. Les jours passaient ainsi sans penser à rien, c'était l'automne, le temps commençait à changer mais le lac, installé dans un creux de la montagne, offrait un abri idéal bien protégé du vent et toujours ensoleillé dès que les nuages le permettaient. Les deux canards n'avaient pas depuis longtemps ouvert leurs ailes pour un vol, ils n'en éprouvaient pas le besoin et préféraient vivre sous l'eau avec Cunégonde dans des parties de cache-cache qui ne finissaient jamais.

Avec l'automne on voyait souvent passer très haut dans le ciel des bandes d'oiseaux. Ces oiseaux volaient en formant de grands V et criaient sans cesse, s'appelant l'un l'autre, peut-être pour ne pas se perdre ou plutôt pour se donner du courage jusqu'à la prochaine étape. A chaque passage, Ernestine levait la tête et regardait longuement. Ernest le voyait bien, il savait qu'elle pensait à Gros Cochon Pigou, Jacquot le coq et son harem de poules peut-être même à Smirle le renard qu'elle avait appris à apprécier dans sa filouterie, enfin à tous les habitants de la ferme de Restitue. Lui-même avait souvent rêvé de voyages en voyant les migrateurs qui passaient au-dessus de lui alors qu'il était immobilisé avec son aile abîmée, mais il n'était pas prêt à quitter une fois de plus le lac de son enfance et à abandonner Cunégonde. Le souvenir de la ferme de Restitue s'estompait dans sa mémoire et l'attrait de l'aventure n'était plus aussi fort. En fait son rêve maintenant était d'élever toute une portée de canetons ici, au lac des Mille Couleurs. Il imaginait déjà les jeux des petits enchantés de la sauvagerie du lieu, il anticipait le plaisir des enfants si ceux-ci revenaient le prochain été et surtout il se voyait en train de présenter ses rejetons à la reine des truites, Cunégonde. Parce que celle-ci était devenue reine, élue par toutes les truites qui avaient réintégré le lac depuis sa dépollution.

Cunégonde savait que tout cela avait été possible grâce à Ernestine. Le renouveau du lac, l'arrivée des truites, son élection comme reine, cette joie de vivre qui se renouvelait chaque matin, tout cela n'existerait pas si Ernestine n'avait pas accompagné Ernest et réussi à rendre à la rivière qui alimentait le lac sa pureté originelle. Sa reconnaissance était sans bornes, aussi elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour lui rendre la vie chaque jour plus agréable. Ses consignes à la population truitière avait été nettes : satisfaire le moindre désir exprimé par un des deux canards, mais surtout par la cane. Ainsi la nourriture était pratiquement apportée dans le bec d'Ernestine sans que celle-ci ait besoin de plonger sous l'eau et chercher longuement dans la vase.

– Nous sommes comme des « coqs en pâte », disait souvent Ernest oubliant que Jacquot, le coq de la ferme, pourrait ne pas apprécier la remarque.

– Oui, nous faisons du lard comme Gros Cochon Pigou, répondait alors Ernestine avec une larme au coin de l'œil.

Ce fut Cunégonde qui finalement les poussa à repartir. Elle avait bien compris la nostalgie d'Ernestine malgré tous les soins qu'elle essayait de lui apporter. Alors, tout comme elle avait

poussé Ernest à l'abandonner une première fois pour découvrir le monde, elle finit par accepter de les voir tous les deux repartir. Cela lui déchirait le cœur, elle n'aurait plus le plaisir aigu, le matin, de jaillir entre les deux canards dans un flot d'écume pour retomber sur l'un d'eux, elle regretterait les parties de cache-cache sous l'eau entre les rochers et les algues, oui le lac serait triste et esseulé. Heureusement un événement heureux et proche lui ferait oublier sa tristesse : elle préparait sa descendance. Les œufs grossissaient dans son ventre et bientôt elle viendrait les pondre dans un nid qu'elle avait repéré à côté de la petite source d'eau fraîche qui lui avait permis de survivre pendant la pollution. Il y avait même plusieurs prétendants pour les fertiliser, mais elle avait déjà fait son choix du prince consort, une belle truite mâle dont les couleurs bleutées en forme d'arc-en-ciel le distinguaient des autres.

Alors un jour Cunégonde se jeta à l'eau, si l'on peut dire, et dit sans réfléchir :

– Mes amis, les vacances se terminent pour vous, il est tant de repartir !

C'était justement ce qu'il fallait dire. Ainsi une image de vacances se trouvait associée à la visite au lac des Mille Couleurs et, implicitement, on pouvait imaginer un retour lors des prochaines vacances. Même Ernest en convint et on commença à faire les préparatifs du départ. Ce n'était pas simple, Ernestine avait oublié la technique du vol et elle avait besoin d'une petite requalification. Les exercices sur le lac attirèrent beaucoup de spectateurs, toutes les truites bien sûr pour qui voler faisait partie d'un rêve, mais aussi les sangliers avec lesquels Ernestine avait maintenu une relation amicale, le coq de bruyère local dont le vol n'allait pas beaucoup plus loin que la branche sur laquelle il aimait se percher pour surveiller sa compagne et finalement tout ce qui était vivant autour du lac. Il faut dire que les débuts furent difficiles pour Ernestine, on la vit culbuter dans l'eau comme aux meilleurs moments de ses premiers essais à la ferme de Restitue quand elle faisait rire les poules trop jalouses.

Enfin Ernest la déclara apte pour le vol et le grand départ fut programmé pour le lendemain à l'aube. Cunégonde fit aligner toutes les truites du lac, la tête en l'air, pour marquer la piste de décollage. Ernest se mit à courir sur l'eau en battant des ailes, suivi par Ernestine et ils furent bientôt tous les deux en l'air. Les truites firent un dernier saut toutes ensemble pour marquer leur adieu, provoquant une succession de gerbes d'écume et un pêcheur qui passait par là crut qu'un monstre sous-marin habitait au fond du lac.

Le voyage de retour se passa sans encombre et à la fin de la journée les deux canards survolèrent la ferme de Restitue. Avant d'amerrir dans la grande mare de la ferme, ils firent de grands virages au-dessus de la cour pour signaler leur arrivée. Jacquot le coq, qui surveillait toujours le ciel par crainte atavique de l'aigle, les vit en premier. Il se dépêcha d'annoncer la nouvelle à toute la basse-cour et les deux canards purent voir tout le monde se rassembler, le nez en l'air. Les poules se mirent à caqueter de fureur en voyant Ernestine amerrir, ainsi cette cane avait pu se payer des vacances alors qu'elles-mêmes étaient restées bêtement dans la cour. Cela faisait rejaillir ce complexe vexant d'avoir des ailes dont elles ignoraient le fonctionnement. Gros Cochon Pigou courrait partout en poussant des petits cris de joie. Ernestine lui avait bien dit qu'elle reviendrait, mais il n'y croyait pas trop. Même Smirle, le renard, qui surveillait toujours la basse-cour comme si c'était son garde-manger, repéra les deux canards en vol et se caressa le ventre en pensant aux futurs canetons.

Mais la personne la plus surprise, quand les deux canards amerrirent sur la mare, les deux pattes bien en avant dans une gerbe d'écume, fut Restitue, la fermière.

– Je vous l'avais bien dit qu'ils reviendraient ! s'exclama le vétérinaire qui sirotait un verre de gnole avec le fermier après le vêlement réussi d'une vache. Ils étaient simplement partis en vacances et ils reviennent à la maison maintenant ! Il n'y a rien de plus casanier qu'un canard.

– Et moi qui pensais ne jamais les revoir, c'est merveilleux ! murmura Restitue en pleurant de joie. Oui ! Vraiment on a besoin d'Ernestine ici pour animer la basse-cour. Depuis son absence, les poules sont insupportables, le coq ne chante plus, le cochon passe son temps à rêvasser et les lapins gardent leurs oreilles couchées !

– Eh bien on va trinquer à leur retour, intervint le fermier en servant une nouvelle rasade de sa gnole. Je suis content parce que Restitue va enfin cesser de parler de cette Ernestine disparue ! Cela devenait une obsession !

Ainsi tout rentra dans l'ordre. Ernestine alla voir chacun pour raconter ses vacances. Elle réussit même à se raccommoder avec les poules, elle leur promit de leur apprendre à voler, sans réfléchir que cela risquait de semer la zizanie dans le harem. En effet, en s'envolant, les poules pourraient faire la nique à Jacquot, le coq, toujours ombrageux dès que l'une d'entre elle prenait un peu d'indépendance.

L'ENVOL DES POULES

Ce fut Paulette, la poule préférée de Jacquot, qui rappela sa promesse à Ernestine. Il faut dire que le coq était de plus en plus insupportable avec son harem et un vent de révolte couvait parmi les poules. Paulette en était l'animatrice et souvent on voyait un groupe de poules se former dans un coin avec Paulette au centre. Le caquetage allait alors bon train, c'était à celle qui en dirait le plus, mais toutes parlaient en même temps malgré tous les efforts de Paulette pour contrôler la discussion et on n'aboutissait jamais à rien. Jacquot surveillait ces réunions du poulailler sur le toit duquel il aimait se percher et elles ne lui inspiraient pas trop d'inquiétude. Parfois il s'amusait à plonger au milieu de la réunion et, à grands renforts de coups de bec, il faisait s'égailler les poules dans tous les sens. C'était une façon de les ridiculiser, de leur faire comprendre que leur caquetage révolutionnaire n'avait aucun sens !

. Que pouvaient-elles faire ? Il était le plus fort, il avait une magnifique queue dont il était très fier, une belle crête d'un rouge flamboyant dont elles étaient éperdument amoureuses et en plus il se débrouillait pour arriver à voler jusque sur le toit du poulailler et cela suffisait pour les impressionner. Alors elles courbaient le cou en guise de soumission. La seule vengeance qu'elles avaient inventée consistait à l'attirer en donnant l'impression qu'elles avaient trouvé quelque chose de bon à manger, par exemple une petite pierre qui traînait là ou une pelure d'orange dont elles connaissaient le goût amer. Aussitôt le coq qui les surveillait sans cesse se précipitait à grand renfort de coups d'aile et d'éclats de voix, cherchant à les éloigner pour récupérer le bon morceau. Les poules lui laissaient la place bien volontiers tout en s'étranglant de rire devant sa déconvenue. Le coq, furieux de s'être dérangé pour rien, se vengeait en donnant quelques coups de bec de-ci delà, mais les poules avaient appris à éviter ces coups de bec et les rires continuaient de plus belle ! Paulette regardait tout cela avec un sentiment de révolte. Elle aurait aimé organiser cette ligue pour la libération des poules dont elle rêvait depuis longtemps, mais il lui manquait une stratégie.

Ce fut l'envol des canards qui lui fit concevoir la stratégie qui lui manquait. L'apprentissage au vol d'Ernestine ne lui avait pas échappé et depuis que les deux canards étaient partis en vacances après avoir décollé en courant sur l'eau de la mare, l'envie d'essayer elle-même l'obsédait. Mais elle ne pouvait pas se lancer toute seule, il fallait que ce soit une décision prise en commun au sein du harem. Alors elle lança une campagne pour décider les autres poules. Son argument était que le vol pourrait représenter l'outil idéal dans leur lutte pour s'émanciper du pouvoir mâle qui les dominait. Elle imagina même de donner un nom à cette campagne, un nom qui devait montrer que la poule ne baissait plus le bec, qu'elle voulait affirmer devant tout le monde : « Je suis une poule qui vole ! » Ainsi naquit la « ligue des poules volantes » dont le nom fut vite abrégé en « LPV ». LPV devint ainsi l'emblème de la ligue de libération des poules.

Quand les deux canards revinrent de vacances, Paulette se précipita pour soumettre son idée à Ernestine.

– Ernestine, nous avons créé une ligue anti-coq que nous appelons « la ligue des poules volantes » ou LPV. Nous voulons lever le bec face à ce coq orgueilleux et trop imbu de lui-même, auquel nous sommes désespérément soumises. Notre arme sera nos ailes. C'est en apprenant à voler que nous gagnerons notre libération. Alors nous comptons sur Ernest pour nous apprendre à utiliser nos ailes.

Ernestine, qui avait toujours eu un certain mépris pour ces poules qui baissaient le bec devant leur coq, manifesta tout de suite un enthousiasme sans réserve pour cette idée. Elle s'en alla trouver Ernest et lui soumit la demande de Paulette. Mais ce dernier fut beaucoup plus

réservé. Apprendre à voler à des poules lui semblait aussi difficile que d'apprendre à Cunégonde à marcher !

– Pourtant elles ont des ailes, lui rétorqua Ernestine. Il suffit qu'elles apprennent à s'en servir comme tu me l'as appris !

– Oui, mais tu es Ernestine et une poule ne sera toujours qu'une poule, répondit avec mépris Ernest tout en venant doucement caresser le cou de celle qu'il aimait, juste là où il savait qu'elle appréciait particulièrement.

– Bon, ce n'est pas le moment des amours, s'exclama Ernestine. Allons viens, nous allons essayer. Cette petite poule a l'air de vouloir vraiment apprendre. Il faut l'aider. Et puis cela rabattra son caquet à Jacquot qui nous réveille tous les matins à point d'heure !

Quand Jacquot vit une partie son harem se rassembler sous la conduite d'Ernestine sur le terrain d'aviation déjà utilisé lors de l'apprentissage de la cane, il commença à s'inquiéter. Il n'aimait pas trop cet esprit d'indépendance. Il essayait toujours de garder les poules autour de lui ou du moins à portée d'un coup d'aile, alors les voir s'éloigner sous la conduite d'Ernestine lui parut tout à fait inquiétant. Il avait vaguement entendu parler d'une vague ligue que les poules appelaient la ligue des poules volantes, mais il n'y avait rien compris et n'y avait pas attaché beaucoup d'importance. Ce fut quand il vit Paulette se mettre à courir de toutes ses forces en battant des ailes sur la piste de décollage, qu'il comprit que quelque chose de sérieux se préparait. Cette Paulette, il ne l'avait pas assez corrigée, elle n'en faisait vraiment qu'à sa tête. Il se promit d'y mettre bon ordre.

Mais sur la piste de décollage, les choses avançaient vite. Les poules étaient prêtes, Ernestine leur avait fait suivre des stages intensifs de culture physique. Cela consistait essentiellement à leur apprendre à battre des ailes. Il faut dire que ce n'est pas un geste fréquent chez la poule et Ernestine dut imposer une discipline stricte. Cela commença par cinq minutes de battement toutes les heures, puis dix minutes, enfin ½ heure. Le soir les poules n'en pouvaient plus. Pleines de courbatures, elles n'arrivaient même plus à sauter sur le perchoir qui leur servait pour dormir. D'ailleurs Smirle, le renard, avait repéré que certaines poules restaient à dormir par terre et semblaient tellement faciles à attraper que la salive lui coulait sur le menton. Il attendait la première occasion, mais Médor, le chien de garde, avait été averti par Ernestine et se mettait à aboyer à la moindre approche.

Ce fut Paulette qui, la première, réussit enfin à décoller et à voler jusqu'en haut du grand tilleul. De là haut elle aperçut Jacquot sur le toit du poulailler, il semblait si petit, réduit à la taille d'un poussin, qu'elle comprit qu'elle avait gagné. Elle reprit son vol et vint se poser juste à côté de lui sur son toit. Jacquot fut si surpris qu'une poule ose venir le déranger pendant sa sieste qu'il fit un faux mouvement et glissa sur le toit en pente. Malgré ses efforts pour se rattraper, il se retrouva dans la bauge de Gros Cochon Pigou. Celui-ci furieux l'attrapa par les plumes de sa queue. Dans la bataille qui s'en suivit, Jacquot perdit les deux plus belles plumes de sa queue. Décidé à infliger une correction exemplaire à cette insupportable poule, il remonta sur le toit du poulailler par le chemin qui lui était réservé. Paulette l'attendait en souriant. En deux coups d'aile elle fut hors de sa portée. Jacquot lui cracha toute sa fureur, jurant de ne plus laisser une seule poule tranquille. Il déclara qu'il allait les affamer en courant sans cesse après elles, les empêchant ainsi de manger.

Mais la découverte que leurs ailes pouvaient les emmener dans un autre monde avait transformé les poules. Maintenant qu'elles avaient toutes été lâchées en vol par leur moniteur, elles découvraient le plaisir inouï de visiter des endroits où elles n'auraient jamais imaginé se poser sauf en rêve. C'était des jeux sans fin à la découverte de cette nouvelle dimension que leur apportait l'usage de leurs ailes, on les voyait dans le tilleul, sur le toit de la ferme, sur le poteau

du téléphone. Elles découvrirent ainsi des endroits qui grouillaient de vers dont elles se régalaient, elles purent même accéder au grenier où l'on stockait le grain de blé et elles s'en gorgèrent à satiété. Mais ce qui leur plut le plus, ce fut les nouveaux coins secrets qu'elles dénichèrent pour pondre leurs œufs et les couvrir tranquillement.

Tout cela finit par inquiéter Restitue, la fermière. Ces poules qui avaient appris à voler pouvaient désormais s'enfuir quand elles voulaient, en plus il n'était plus possible de récupérer les œufs qu'elles allaient cacher dans des endroits inaccessibles. Restitue avait observé l'entraînement intensif que leur avait fait subir Ernest et s'en était amusée au début. Voir des poules apprendre à voler lui paraissait tellement incongru, comme une chose pratiquement impossible, qu'elle en riait chaque fois qu'elle pouvait observer les essais malencontreux de décollage. Mais, à sa grande surprise, elles y étaient arrivées ! Maintenant on les voyait voler dans tous les coins de la basse-cour, allant se percher dans le tilleul, sur les murs, le moindre poteau et même accéder aux réserves protégées du grenier dont la fenêtre était pourtant située très haut.

Restitue avait un peu pitié du pauvre Jacquot, le maître du harem, qui n'avait pas participé à l'entraînement au vol et qui restait tout bête sur le toit de son poulailler. Son harem était tout éparpillé, visiblement il en avait perdu tout contrôle. Les poules s'amusaient d'ailleurs à le rendre fou en voletant autour de lui. C'était des caquetages à n'en plus finir que Restitue traduisait par des rires à en avoir mal au ventre ! Non ! Décidément ce poulailler n'était plus comme avant !

Jacquot entra alors dans une névrose sévère. Il abandonna son poste favori sur le toit du poulailler trouvant peut-être que l'effort pour y grimper ne valait plus le coup, il ne mangeait presque plus et surtout il perdit le goût de chanter. Du coup on entendait plus le cocorico habituel au premier rayon de soleil et Restitue en oubliait de se lever. Les vaches furieuses du retard dans la traite se mettaient alors à meugler à qui mieux mieux !

Même Ernestine finit à comprendre que cette histoire d'apprendre à voler aux poules apportait plus de dérangement que de bienfait. C'est sûr, Jacquot en avait pris pour son grade, on ne le voyait plus lancer des coups de bec à la première poule qui se mettait sur son chemin, il n'était plus le maître du harem, celui qui réveille et qui chaque matin choisit la poule qui sera son esclave pour la journée. Mais cette absence perturbait toute la vie de la basse-cour et Ernestine savait que Restitue n'allait pas tarder à faire passer Jacquot dans la casserole avec l'espoir de le remplacer par un coq plus dynamique.

Il fallait faire quelque chose, Ernestine ne pouvait pas laisser Jacquot finir dans la casserole, même si c'était le sort inéluctable de tout habitant de la basse-cour. Elle s'en alla parler avec Gros Cochon Pigou. Elle aimait bien ce gros cochon un peu balourd. Il avait toujours des idées aussi balourdées que lui, mais parfois Ernestine trouvait dans ces idées plus loufoques les unes que les autres la solution qui allait résoudre le problème.

Cette fois-ci, Gros Cochon Pigou était motivé. Il n'avait pas oublié la glissade du coq dans sa bauge, des hauts de cœur le prenaient encore parfois quand il se remémorait la vision de ce volatile emplumé pataugeant dans sa nourriture !

– Ce coq manque à tous ses devoirs, répondit-il à la question d'Ernestine, il ne sait même plus chanter le réveil le matin ce qui fait que je dors jusqu'à midi ! Tu te rends compte : j'en oublie de manger ! Si ça continue, je vais maigrir, le comble pour un cochon ! Il faut le corriger.

– Oui, mais comment ? s'enquit Ernestine.

– C'est un paresseux ! S'il avait participé à l'apprentissage du vol avec les poules, il n'en serait pas là ! Il faut le secouer un peu.

– C'est vrai mais ce n'est pas parce qu'il est paresseux. C'est plutôt qu'il possède un orgueil incommensurable qui le rend trop imbu de lui-même pour participer aux jeux des poules. En apprenant à voler aux poules nous l'avons atteint dans cet orgueil ; en faisant s'éparpiller son harem, nous avons détruit sa raison de vivre.

– Il est compliqué ce Jacquot ! s'écria Gros Cochon Pigou. Moi je ne me pose pas ce genre de problème ? Ma seule préoccupation est que mon écuelle soit pleine le matin !

– Je sais ce qu'on va faire, reprit Ernestine, on va lui proposer des leçons particulières, à l'abri du regard des poules. Comme cela elle ne pourront pas se moquer de lui lors des premiers vols.

– Il faut lui demander, déclara Gros Cochon Pigou qui aimait que les choses soient clairement dites.

Ils trouvèrent Jacquot dans un coin, sous un arbre, l'air plus abattu que jamais. Aucun membre de son harem n'était visible, clairement les poules se désintéressaient complètement de lui.

– Je ne suis plus rien, leur dit-il après les salutations d'usage, j'ai tout perdu. Comment vivre sans ce harem qui faisait ma fierté et que je menais à la trique ? Maintenant qu'elles savent voler, elles m'échappent sans cesse. J'en oublie de me réveiller le matin, mon honneur est perdu, je ne suis plus bon que pour la casserole !

– Nous avons une proposition à te faire, dit Ernestine. On va te cacher et t'apprendre à voler. Personne ne sera là pour te regarder, personne pour se moquer de toi.

– Mais... et mon harem ? s'inquiéta Jacquot qui imaginait déjà un nouveau coq prendre sa place.

– On s'en occupera, répondit-elle sans préciser s'il s'agissait du harem des poules volantes ou du nouveau coq.

– Mais... comment vivre sans au moins une poule à ma disposition ? insista Jacquot.

– Ecoute, il faudrait que tu finisses par prendre conscience que tu n'es pas le maître des poules. Celles-ci ont droit, autant que toi, à leur liberté et elles ne sont pas obligées d'être toujours à ton service pour le moindre de tes besoins, même le plus naturel !

Ils firent comme ils avaient dit. Ils emmenèrent Jacquot dans un vieux cabanon souvent utilisé par Caroline quand elle était aux champs. C'était un joli cabanon construit en pierres sèches et bien abrité sous un grand tilleul. Une source venait couler en chantant dans un grand bassin qui servait d'abreuvoir. L'endroit donnait à rêver et notre couple de canards, quand ils n'avaient pas de marmaille à s'occuper, aimait à se retirer à l'ombre du tilleul ou dans le bassin rempli d'eau pure. C'était leur petit paradis où, loin de la ferme et des caquetages des poules, ils pouvaient s'aimer sans contrainte.

Le cabanon était actuellement occupé par des génisses que Restitue avait installées là en toute liberté. Les génisses, encore trop jeunes pour vèler, avaient besoin de grandir et le cabanon avec sa source et le grand champ autour constituait l'endroit parfait. Caroline, dont une des génisses était sa fille, les avait prévenues : « plus tard vous apprendrez à vivre dans la ferme, il faudra vous conformer à ses règles, en attendant, c'est la liberté absolue ! » Alors l'arrivée de Jacquot accompagné d'Ernestine et de Gros Cochon Pigou fut relativement appréciée. Heureusement Caroline avait accompagné la délégation et elle se chargea de leur faire comprendre qu'il s'agissait de remettre en forme ce pauvre coq.

Jacquot élut domicile sur le toit du cabanon et il ne tarda pas à trouver l'endroit tout à fait paradisiaque, rejoignant en cela l'avis des génisses, lesquelles s'habituaient de bon cœur au chant matinal. Ernest fut bien sûr chargé d'assurer l'apprentissage du vol. Même Médor fut mis à contribution pour surveiller les environs. Il ne s'agissait pas de laisser les poules toujours

curieuses venir voir ce qui se passait là bas dans ce champ éloigné. Et puis Smirle, le renard, aurait pu profiter de cette solitude.

Ainsi Jacquot fut soigné comme un coq en pâte. Même Gros Cochon Pigou décida de sacrifier une partie de sa pitance pour la lui apporter. Il faut dire que c'était une bonne pitance, soigneusement préparée par Restitue qui adorait les cochons bien gras et roses. Comme il n'y avait pas de poules pour le distraire, Jacquot ne laissait jamais rien au grand désespoir de Gros Cochon Pigou qui espérait toujours récupérer quelques morceaux. Et pourtant Jacquot n'engraissait pas, bien au contraire, les exercices qu'on lui imposait faisaient fondre son lard et durcir les muscles des ailes. « Il devient trop dur pour la casserole ! » disait malicieusement Ernestine.

Ernestine espérait que tous ces efforts consentis par chacun pour soigner le coq et lui apprendre à voler seraient vite couronnés de succès et pourtant ce dernier ne progressait pas beaucoup. Ses talents pour voler restaient vraiment balbutiants et souvent on le retrouvait plein de poussière après un atterrissage manqué. Mais Ernestine avait donné comme consigne de ne jamais se moquer de lui. Au contraire, il fallait le flatter de la plus belle manière possible !

Malgré ces échecs dans l'apprentissage du vol, la cure fit beaucoup de bien à Jacquot. Il retrouva vite sa prestance et sa conviction d'être le meilleur. C'était inhérent à sa nature : un coq qui ne serait pas infiniment orgueilleux et imbu de lui-même ne pourrait pas être coq !

Pendant qu'Ernestine s'occupait de la névrose du pauvre Jacquot, un drame se préparait à la ferme. Smirle, le renard, avait consciencieusement observé toutes les péripéties qui avaient suivi l'envol des poules, cherchant comme toujours l'idée géniale qui lui permettrait enfin cette razzia du poulailler dont il rêvait depuis si longtemps.

Dans la forêt, on le désignait sous le nom de « *féroce renard des neiges* » parce qu'en hiver il aimait arpenter les vallons enneigés profitant des traces que laissaient les lapins pour les débusquer à l'improviste. Marie, la petite fille de la ferme, lui avait trouvé un nom plus aimable, elle l'appelait Smirle. Cette petite fille avait une relation particulière avec le renard, elle l'avait un jour délivré du piège posé par le fermier et depuis il ne manquait pas de venir la saluer chaque fois qu'elle s'aventurait dans la forêt. Smirle était un magnifique renard. Son pelage roux brillait aux reflets du soleil et son cou était blanc comme neige. Mais c'était surtout sa queue qui était extraordinaire. Cette queue fauve était si touffue et douce que parfois la petite fille rêvait que c'était son doudou. Bien sûr le matin, elle retrouvait à la place de la belle fourrure de son rêve une peluche représentant un petit ours déjà très élimé par l'usage. Alors pour retrouver son rêve, Marie partait dans la forêt avec l'espoir de rencontrer le renard et sa belle queue. Et curieusement ce dernier venait généralement la lui offrir jusqu'à lui permettre de se rouler dedans ! En fait Smirle était extrêmement fier de se montrer dans toute sa splendeur. Il avait même adopté une démarche balancée qui, pensait-il, mettait encore mieux en valeur cette splendeur. C'était peut-être cette démarche qui le faisait craindre de tous ses congénères. Personne n'aurait osé envahir son territoire. Smirle en avait d'ailleurs bien délimité les bornes, c'était un territoire immense qui dépassait la forêt et montait dans les alpages de la montagne jusqu'au col qui fermait la vallée.

Ce fut pendant la cure de remise en forme suivie par Jacquot que Smirle monta son plan d'attaque. Il surveillait la ferme de Restitue depuis longtemps et n'avait pas encore trouvé moyen de s'introduire dans le poulailler. Il faut dire que le chien Médor avait l'ouïe fine et l'odorat sensible, aussi la moindre tentative se terminait systématiquement par une fuite au galop avec parfois quelques morsures douloureuses. Pourtant il y avait dans cette ferme une ribambelle de poussins qui faisaient désespérément saliver de notre renard quand il cherchait

son petit-déjeuner. Mais le coq n'était jamais loin pour pousser un chant d'alarme qui faisait toujours arriver le chien au galop. Tout comme pour les petits canetons qui suivaient sagement en file indienne leur mère cane. Derrière le canard surveillait, prêt également à appeler Médor à la moindre apparition d'une belle queue fauve.

Smirle avait ainsi depuis longtemps compris que l'accès à la ferme de Restitue était quasi impossible pour un renard, jusqu'à cette fois où il vit la cane et le cochon conduire le coq dans un endroit retiré, à l'abri de tous les regards. Caroline, la vache, les accompagnait pour leur montrer le chemin. L'endroit où ils emmenèrent le coq était vraiment tranquille et Smirle se demanda si ce n'était pas l'occasion pour goûter du coq ! Mais il savait les coqs assez irascibles et il redoutait un coup de bec mal placé. D'ailleurs l'arrivée du chien calma vite ses ambitions. Clairement la cane avait tout prévu pour la sécurité et le bien-être de ce coq de malheur, même la nourriture que le cochon lui apportait régulièrement.

– Ce n'est pas juste, s'écria alors Smirle. Moi, je crève de faim et il faut que je me démène comme un fou au risque de ma vie pour obtenir quelques bouchées de sang frais et ceux-là, ils n'ont juste qu'à s'empiffrer !

Mais c'est le sort du renard qui n'a jamais voulu se laisser apprivoiser, préférant rester libre, hors des règles imposées par la société des hommes. Assurément cette lutte sans fin pour la vie aiguisa l'intelligence et notre renard ne tarda pas à comprendre que Médor ne pouvait pas être à deux endroits différents au même moment. Son plan d'attaque fut alors vite établi : il fallait attaquer là où Médor n'était pas et le meilleur endroit pour se régaler était sans conteste le poulailler lui-même. Là il trouverait des bonnes poules bien grasses, des poussins qu'on pouvait manger en apéritif d'une seule délicieuse bouchée, peut-être aussi des canetons et même cette cane qu'ils appelaient Ernestine et dont il avait repéré la tendance à être un peu grassouillette.

L'attaque se produisit à la tombée du jour quand les ombres se mélangent avec les choses. Smirle se faufila dans la cour de la ferme sans que personne ne signale sa présence. Le chien était sorti pour surveiller le coin où Jacquot menait retraite, les poules dormaient déjà, perchées sur les barreaux du poulailler, personne ne semblait en mesure de l'arrêter dans sa razzia. Seule Caroline, la vache, qui ruminait encore les restes de son repas, poussa un petit meuglement d'inquiétude mais Smirle s'empressa de disparaître derrière le tas de bois. Il ne lui restait plus qu'à entrer dans le poulailler dont la porte avait été soigneusement fermée par Restitue. Mais Smirle avait depuis longtemps repéré un trou creusé sans doute par un lapin échappé du clapier et en quête d'aventure.

Une fois dans le poulailler, il n'aurait plus qu'à choisir la plus belle poule et lui sauter dessus ! Il sentait déjà le sang frais couler dans sa gorge, son excitation était à son comble, c'était la fête assurée ! Aussi sa surprise fut totale quand, au lieu de s'enfoncer dans la chair tendre et faire craquer les os fragiles, ses dents claquèrent dans le vide. La poule s'était envolée !

Paulette ne dormait que d'un œil. Elle avait bien caché sa tête sous son aile mais une vague inquiétude l'empêchait de dormir vraiment et quand elle entendit le meuglement de Caroline, elle sut que l'attaque se préparait. Elle savait que le renard s'attaquerait d'abord à elle, elle était la plus jolie, encore jeune et un peu grassouillette, jusque ce qu'il fallait pour un renard. En plus elle se tenait sur un barreau à l'entrée du poulailler, le renard ne pouvait pas la manquer. Quand elle l'entendit pénétrer par le trou du lapin, elle se prépara. Elle sut anticiper le bond du renard et sa gueule ouverte en sautant en l'air comme le lui avait appris Ernestine. Ses ailes claquèrent violemment et elle s'éleva laissant la gueule claquer dans le vide. Le bruit réveilla les autres poules qui s'empressèrent d'en faire autant.

Mais le plus surpris fut encore Smirle. Jamais il n'aurait imaginé voir une poule s'envoler sous son nez. Depuis quand les poules volaient ? Il n'avait jamais vu de poule volante, c'était

une première ! Sa fureur ne connut alors plus de borne et il se précipita sur la première poule venue. Mais celle-ci était déjà en l'air et bientôt ce fut toute la basse-cour qui voletait autour du renard en le narguant. Cela devint même un jeu, chaque poule volant juste au-dessus du renard pour le tenter, l'obligeant ainsi à faire un bond énorme pour tenter de l'attraper. Mais chaque fois la poule se débrouillait pour échapper aux dents cruelles par quelques vigoureux coups d'ailes. A la fin Smirle fut tellement épuisé qu'il n'arrivait plus à sauter, il tirait une langue si longue qu'elle traînait presque par terre

Alors les poules se mirent à tourner autour de lui, prenant leur vol dès qu'il faisait mine d'ouvrir la gueule. Elles se rapprochaient tellement de lui qu'il se voyait déjà planter ses dents dans l'une d'entre elles, qu'il sentait le sang chaud couler dans sa gorge, le plaisir le plus savoureux pour un renard, mais la poule l'évitait d'un coup d'aile.

Smirle n'en pouvait plus, une crampe d'estomac de plus en plus féroce lui mordait le ventre, la ronde des poules lui donnait le tournis, il était pris de vertige et perdait un peu la tête. Heureusement Médor n'était toujours pas arrivé sinon il aurait sûrement perdu sa belle queue dans la bataille. A la fin, désespéré, il abandonna la chasse et pour la première fois de sa carrière de chasseur, il quitta un poulailler le ventre vide !

L'histoire fit le tour de tout ce qui vivait dans la région. Les oiseaux migrateurs la colportèrent partout où ils s'arrêtèrent au cours de leurs longs voyages et bientôt dans le monde entier on entendit parler de ce renard qui se faisait appeler le « *féroce renard des neiges* », mais qui n'était même pas capable d'attraper une poule dans un poulailler !

LE RETOUR TRIOMPHAL DE JACQUOT

Il y avait bientôt un mois que Jacquot avait disparu de la basse-cour et son absence commençait à peser sur la vie de tous les jours. Ce qui manquait le plus à Restitue, c'était le chant matinal, dès les premiers rayons de l'aube, quand le coq se dresse sur le toit du poulailler fier d'annoncer la venue d'un jour nouveau. Ce Jacquot avait une voix et une prestance qu'elle regrettait. Chaque jour elle espérait le voir revenir mais c'était toujours le même silence, alors petit à petit elle commença à se faire à l'idée de trouver un autre coq pour animer la basse-cour.

De leur côté les poules se désolaient d'avoir perdu leur Jacquot. Elles se rendaient compte finalement qu'il était un coq magnifique malgré son mauvais caractère et son orgueil démesuré. Elles regrettaient de ne plus voir les grandes plumes recourbées de sa queue qui lui donnait un air si conquérant, tout comme sa crête rouge vif signe d'une ferveur sexuelle capable de faire trembler n'importe quelle poule un peu amoureuse.

Paulette, désignée comme déléguée pour représenter le harem, s'en vint raconter à Ernestine ce mal-être que les poules ressentaient depuis l'absence du coq.

– Qu'est-il donc devenu notre Jacquot ? Les journées sont devenues ternes depuis qu'on n'entend plus son chant à l'aube. La joie de vivre a disparu, nous n'avons même plus envie de pondre ni d'élever des poussins et si Restitue ne trouve plus d'œufs elle va nous faire bouillir dans le pot ! Oui, finalement savoir voler nous a peut-être sauvées du renard, mais les ennuis que cela nous apporte sont encore plus gênants que de se faire croquer. Nous préférons oublier que nous savons voler plutôt que de perdre Jacquot !

– Ah ! Ah ! s'exclama Ernestine. Ce n'est pas tant pour vous protéger du renard que vous avez voulu apprendre à voler, mais bien pour donner une leçon à votre maître et maintenant qu'il a disparu vous regrettez la servitude qu'il vous imposait ! Il faut savoir ce qu'on veut !

– Oui, répondit Paulette en rougissant (chez les poules, c'est la crête qui rougit !), oui, nous avons besoin de lui. Il est horripilant à force d'être orgueilleux, mais les plumes de sa queue sont si magnifiques et le rouge de sa crête si vif que je ne puis m'en défaire.

– C'est donc toi qui veux qu'il revienne ? demanda Ernestine qui aimait que les choses soient claires.

– Pas seulement moi, tout le harem.

– Ces poules ne changeront pas, murmura en aparté Ernestine à Ernest qui l'accompagnait. Je n'arrive pas à comprendre cette manie du harem ! Heureusement que nous sommes des canards et que les canards détestent la polygamie.

Et elle vint amoureusement caresser le cou de son fidèle compagnon avec son bec. Une caresse terriblement agréable qui fit se redresser Ernest et aviva les couleurs déjà resplendissantes de son plumage.

– J'ai bien entendu ce que vous marmonnez entre vous ! s'écria Paulette. Mais le harem, c'est bien mieux que le couple ! Au moins il n'y a pas de jalousie entre nous. Nous avons sélectionné le meilleur coq et tout le monde en profite. Sinon il faudrait plusieurs coqs et chaque poule serait jalouse du coq de sa voisine !

– C'est le propre du mâle d'être le plus beau, se permit d'insinuer Ernest. Mon Ernestine est un peu terne comme vous les poules, mais c'est comme cela que je l'aime et je n'en veux pas d'autres.

Cette remarque fouetta l'amour propre d'Ernestine. Voilà que ce canard se prenait maintenant pour un coq ! Elle le remit vite à sa place.

– Bon ! C'est vrai que tu as des ailes magnifiques avec des couleurs chatoyantes, mais ce n'est pas une raison pour faire ainsi le beau ! C'est vrai quoi ! Les mâles, imbibés de leur orgueil, croient que c'est eux qui choisissent, mais en fait c'est bien nous, les femelles, qui décidons. Tout ce qu'ils savent faire, c'est leur cour en paradant comme dans un défilé de mode.

– Oui, appuya Paulette qui ne voulait pas rester en reste. D'ailleurs on va établir des règles dans notre harem. Notre Jacquot ne pourra plus agir en autocrate. Chaque poule aura un droit de visite qu'il devra respecter.

– C'est une bonne idée ! s'exclama Ernestine enchantée de voir les poules prendre enfin une décision pour contrôler les activités du coq. Mais il faudra arriver à lui faire croire que c'est lui qui décide même si ce n'est pas vrai !

– Mais pourquoi faut-il toujours lui faire croire que c'est lui qui décide ?

– A cause de son orgueil. On n'y peut rien, l'orgueil du mâle est inhérent à sa nature et si on met à mal cet orgueil, alors le pauvre se retrouve tout nu et cela peut générer des crises graves. C'est ce qui est arrivé à notre Jacquot. Vous l'avez si bien ridiculisé avec vos compétences dans le vol qu'il en est tombé malade. Jamais il n'aurait imaginé voir son harem voler dans tous les sens. C'était la vexation suprême !

– C'était bien l'objectif de la Ligue des Poules Volantes et on a sans doute trop bien réussi. Comme résultat nous avons obtenu que Jacquot disparaisse, sans doute furieux contre son harem. Et le harem complètement déboussolé ne sait plus à quel saint se vouer. Toutes les poules sont contre la ligue, elles me pourchassent sans cesse en m'accusant d'avoir fait fuir le coq !

– Ecoute, répondit Ernestine, nous avons fait subir une cure à Jacquot et je crois que la cure lui a bien réussi, il est plus beau que jamais. Quand il est parti, il ne voulait plus entendre parler de son harem mais maintenant il en est nostalgique, il rêve d'entendre de nouveau votre caquetage incessant ! On va le faire revenir demain, mais il faudra faire attention de ne pas renouveler avec lui l'expérience du vol. Ernest a bien essayé de lui apprendre pour le mettre à votre niveau, mais ce n'est visiblement pas son truc. Simplement cela ne l'intéresse pas.

– Mais comment peut-on ne pas se passionner pour le vol, s'étonna Paulette. C'est tellement merveilleux la possibilité de vivre dans trois dimensions plutôt que de rester lamentablement collé au sol !

Ernestine ne répondit pas à cette remarque. L'apprentissage du vol lui avait permis des vacances au lac des Mille Couleurs et elle ne regrettait pas cette aventure, mais, à part les vacances, elle n'utilisait pas souvent ses ailes préférant nager dans la mare et parfois plonger dans l'eau claire de la rivière proche. Ernest était arrivé par-là, alors cette rivière avait acquis un poids symbolique important pour notre cane.

Le retour du coq fut splendide. Il arriva le lendemain par le petit chemin qui menait au champ, suivi par les deux canards et Gros Cochon Pigou qui se balançait d'aise, réconforté à l'idée que c'en était fini avec l'obligation de partager sa pitance !

Jacquot était vraiment magnifique. Les quatre grandes plumes de sa queue brillaient au soleil en mélangeant plusieurs couleurs, ses ailes entrouvertes le faisaient apparaître plus imposant, plus fort que nature et sa crête rouge vif témoignait de son contentement de retrouver son harem. Il marchait lentement comme un roi qui reconquiert son royaume, sûr de lui, sûr de son pouvoir.

– Cette fois-ci, son orgueil dépasse tout ce que je pouvais imaginer, murmura Paulette un peu effrayée mais aussi éperdument amoureuse !

Restitue assista à cette reconquête flamboyante du harem. Elle avait déjà sélectionné un autre coq dans une ferme voisine, mais elle décida vite de tout annuler. Jacquot était bien trop fastueux pour seulement imaginer de le remplacer.

Le lendemain matin, au premier rayon de soleil, le chant du coq s'éleva plus fort que jamais et réveilla toute la ferme.

– Enfin ! s'écria Caroline que le chant du coq avait réveillée dans son étable. La vie reprend son cours normal. Restitue va venir pour me traire sans me faire désespérément languir.

Et petit à petit les poules oublièrent l'usage de leurs ailes.

– Ce n'était qu'un jeu pour rire, répondait souvent Paulette quand Jacquot la taquinait un peu. A quoi cela sert-il de voler en haut du tilleul lorsqu'on a tout ce qu'on veut ici, en bas !

Mais Paulette disait cela pour éviter de rappeler au coq l'insulte du harem volant. Alors que les autres poules se désintéressaient du vol, elle-même s'entraînait toujours en cachette. Elle aimait trop le vol et parfois Marie la voyait perchée tout en haut du toit de la grange.

– Regarde maman, s'écriait-elle, Paulette s'est encore envolée ! Un jour elle quittera la ferme !

– Je ne crois pas, intervint le vétérinaire. Du moins pas tant que votre coq gardera cette prestance orgueilleuse et cet habillement fastueux. Comment quitter un tel coq ?!

RÊVES DE VENGEANCE DE SMIRLE

Smirle n'avait pas oublié le grand rire qui avait suivi sa déconvenue dans le poulailler de Restitue. La vexation subie le taraudait tous les jours, la seule vue d'une poule le mettait dans une fureur folle et lui faisait prendre des risques inconsidérés. La nuit il rêvait d'un poulailler qu'il mettait en pièce, il imaginait un carnage comme on n'en a jamais vu, des plumes partout, du sang qui gicle, des ailes, des pattes éparpillées aux quatre coins du poulailler, bref une horreur comme seul un renard devenu fou peut en rêver !

Il lui fallait un espion pour comprendre ce qui se passait dans cette ferme détestée et son choix se porta sur Corvusse. C'était un vieux corbeau qu'il sut amadouer en le louant pour la beauté de son plumage qu'il disait noir comme du jais, ce qui n'était pas vrai. En fait le plumage de ce corbeau ressemblait plutôt à un épouvantail avec des plumes dépareillées, grises et sales et une queue rabougrie à l'état de moignon, mais ce corbeau avait tellement envie d'être beau qu'il était prêt à gober n'importe quelle flatterie ! Il accepta donc de jouer le rôle d'espion dans la ferme de Restitue pour le compte de Smirle. Il faut dire que Corvusse était connu dans la ferme. Il venait souvent quémander un peu de nourriture et Ernestine, qui avait pitié de ce vieux corbeau presque incapable de se nourrir, l'approvisionnait au grand dam de Gros Cochon Pigou. Ce dernier considérait que tout don de nourriture à un étranger à la ferme était une privation dont le seul résultat était d'augmenter sa faim !

Le vieux corbeau avait suivi toute l'histoire de l'envol des poules et les déboires qui en résultèrent pour Jacquot. Avec la vieillesse il avait acquis un savoir et une sagesse qu'appréciait Ernestine bien qu'il ait conservé ce défaut, plutôt amusant pensait-elle, de toujours s'admirer. Comme il n'avait pas de miroir, il était obligé de faire confiance aux autres pour avoir un reflet de son image et la plupart du temps on essayait de lui faire plaisir en chatouillant son amour propre. Et il faut dire que Smirle était le meilleur acteur de tous sur ce sujet. Ses flatteries mettaient le vieux corbeau aux anges, il s'imaginait le plus beau corbeau de la terre, il se rengorgeait comme un jeunot qui sort de l'œuf et, prince des corbeaux, il méprisait tout ce qui avait des ailes dans la basse-cour de Restitue. Les poules qui sentaient ce mépris le détestaient et sa simple apparition provoquait des caquetages si assourdissants que Jacquot se croyait obligé d'intervenir à coup de bec pour les calmer un peu.

Aussi quand Smirle lui demanda de lui raconter ce qui se passait dans la ferme, Corvusse commença par parler de ces poules trop bavardes qui ne pensaient qu'à se moquer de lui. Des poules stupides, disait-il, qui avaient pris l'idée d'apprendre à voler alors qu'elles n'en avaient absolument pas l'utilité puisque tout leur venait dans le bec sans effort. Cela Smirle l'avait compris à ses dépens.

– Mais comment ont-elles appris à voler ? demanda-t-il alors.

– Ce sont les canards, répondit Corvusse. Ce canard sauvage, venu d'en ne sait où, a appris à voler à la pauvre Ernestine et ensuite les poules s'y sont mises. Cela a créé des bouleversements dans la ferme. Même le coq n'a pas supporté et je le comprends ! Il est parti le temps qu'il a fallu pour que les poules se sentent en manque et le supplient de revenir.

– Corvusse, ton plumage resplendit au soleil et renvoie des éclats métalliques bleutés, les plumes de ta queue sont des lys noirs qui rappellent la forêt profonde source de vie, ton bec long et puissant reflète ta puissance. Je devine en toi une profonde intelligence. Peut-être serais-tu capable d'organiser une rencontre avec cette Ernestine ? J'aimerais bien avoir une discussion avec elle sur ce sujet de l'envol des poules.

– Suis-je vraiment le plus beau corbeau de la forêt ? demanda-t-il en se rengorgeant tout en dressant sa tête pelée et son moignon de queue.

Quel imbécile ! pensa encore une fois Smirle. Mais je dois arriver à ce que cet imbécile m'amène Ernestine sur un plateau. La suite, j'en fait mon affaire !

– Certainement ! Je sais ce qu'on va faire : on va organiser un concours de beauté. Tu battras le rappel pour tous les corbeaux de la forêt. Chacun défilera devant un jury chargé de désigner le plus beau. Ce sera d'abord un défilé sur pattes, la tête bien levée et les ailes entrouvertes comme tu sais si bien le faire. Ensuite ce sera un peu de voltige et je sais que dans le domaine du vol personne ne peut t'égaliser. Ainsi tu seras reconnu par le jury comme le plus élégant, le plus hardi, le plus magnifique corbeau de la forêt !

– Mais comment sera constitué ce jury ? demanda Corvusse un peu inquiet. Ce ne peut pas être d'autres corbeaux, je les connais trop pour croire en leur impartialité. Ce ne peut pas être toi avec tes confrères, vous êtes beaucoup trop malins et je n'ai aucune confiance. Ce ne peut quand même être Ysengrin, le loup ! Je suis sans doute trop sec et rassis pour lui mais avec les loups, tout peut arriver !

– Ce n'est rien de tout cela, répondit Smirle. Ce sera la basse-cour de Restitue. Là, il n'y a aucun danger. Avec les poules, il suffit d'en convaincre une pour que toutes les autres votent pareil. Et comme il y en a une vingtaine, elles représenteront la majorité, seul leur jugement comptera. Ta beauté sera enfin reconnue de tous !

– Alors il suffit de faire venir les poules...

– Non, coupa Smirle, non ! Nous avons aussi besoin des canards.

– Mais pourquoi ? s'inquiéta Corvusse. Je ne suis pas sûr d'être en très bonne relation avec Ernestine. Nous avons eu quelques conflits. De sa faute d'ailleurs, elle ne sait pas cacher ses œufs !

– Comment peut-on refuser un œuf à un personnage comme toi ? Cette Ernestine ne sait pas distinguer le prince de la valetaille ! Elle est vraiment trop vulgaire pour quelqu'un de ta prestance ! Mais malheureusement nous en avons besoin pour rassembler le jury de poules. Sans elle, on ne peut rien faire dans cette ferme !

– Il y a d'autres fermes plus loin...

– Non, coupa encore une fois Smirle, non ! C'est Ernestine que je veux !

Ses yeux lançaient des éclairs de fureur, son poil hérissé et sa queue gonflée exprimaient une telle rage que Corvusse prit peur.

– Ce n'est peut-être pas une bonne idée ce concours de beauté, dit-il alors.

– Mais si, mais si, se reprit le renard. Tout se passera bien. La ferme de Restitue te fera une publicité qu'aucune autre ferme ne pourrait faire. Je la connais bien, c'est la plus grosse ferme de la région et grâce aux relations d'Ernestine, toute la forêt connaîtra vite le résultat du concours. Tu seras élu prince des corbeaux, je m'y engage ! Il faut seulement que tu trouves un moyen pour convaincre Ernestine de bien vouloir éloigner Médor. Avec ce chien on ne peut rien faire. Une fois Médor éloigné, on pourra rassembler tout le monde et organiser le défilé. Ce sera splendide. Le coq ouvrira la marche suivi de son harem, ensuite les canards avec leurs canetons (il y en a en ce moment, je le sais, j'en ai goûté un !), puis les corbeaux de la forêt. Après les chanceux qui ont des ailes, ce sera le défilé des quatre pattes avec Caroline la vache, Hector le cheval et ce cochon à qui j'aime voler un peu de nourriture et qui s'appelle Gros Cochon Pigou. Peut-être invitera-t-on quelques biches et un cerf de la forêt pour assurer le contre-poids avec la ferme. J'arriverai en dernier avec ma renarde. Personne ne s'en offusquera puisque les animaux de la forêt défileront avec ceux de la ferme. Je veux que chacun voie

Smirle, le *féroce renard des neiges*, défilait dans toute sa splendeur. La désignation du vainqueur sera soumise au vote, mais je me charge de dépouiller les bulletins. Il n'y aura qu'un vainqueur !

– Ce sera moi donc, compléta Corvusse sans se rendre compte que l'objectif de Smirle avait dévié.

Il ne s'agissait plus de rassembler les corbeaux seuls, mais toute la ferme plus ceux de la forêt.

– Ce sera donc moi, reprit Corvusse, puisque je suis le plus beau !

– Tu as tout compris mon vieux Corvusse. Maintenant il faut se mettre au travail. Tu dois arriver à faire venir Ernestine dans la forêt pour qu'on puisse tout organiser. Je ne peux pas la rencontrer dans la ferme, Médor me l'interdit.

– Seul je ne peux pas, étant un peu en froid avec elle comme je le disais. Mais je connais quelqu'un qui pourrait peut-être m'aider, avança alors Corvusse.

– Vas-y alors, vas-y vite. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ! s'écria Smirle. Je t'attends ici, dans cette petite clairière. Fais venir aussi quelques poules, elles agrémenteront la réunion !

L'enthousiasme et l'impatience du renard inquiéta encore une fois Corvusse, mais l'idée du concours de beauté lui plaisait trop pour abandonner. Il se voyait déjà défilait devant une rangée d'admirateurs, la tête haute, les ailes un peu ouvertes pour donner du volume. Il envisageait déjà des séances de répétition. Smirle l'aiderait par ses conseils. Finalement ce renard était plutôt agréable avec ses idées originales.

L'ami auquel pensait Corvusse pour réussir la démarche auprès d'Ernestine était Hamilcar, le gros chat de la ferme. Hamilcar adorait les œufs des poules dont il connaissait tous les nids, mais il ne savait pas les casser. Pour cela il faisait appel à Corvusse en échange d'une petite part de l'œuf. Cette coopération les satisfaisait tous les deux, ils avaient ainsi à leur actif un certain nombre de razzias que ni les poules, ni Restitue ne soupçonnaient, encore bien que cette dernière s'inquiétait parfois du faible rendement en œufs de ses poules. Les deux chenapans avaient ainsi appris à se respecter. Pourtant la proposition que fit cette fois-ci Corvusse à Hamilcar laissa ce dernier circonspect. Il faut dire que la méfiance du chat était proverbiale, il ne s'avance dans toute nouvelle entreprise qu'avec des pattes de velours et prenait bien soin de ne jamais se trouver en première ligne. C'était le caractère opposé à celui de Médor qui, lui, avait un enthousiasme à toute épreuve et n'hésitait pas à se lancer les yeux fermés dans des actions complètement désordonnées. Le vétérinaire qui aimait les sentences disait souvent à Marie quand il voyait le chat faire tranquillement sa sieste à l'ombre du tilleul alors que le chien recevait une correction parce qu'il avait agressé un passant sur le chemin qui longeait la ferme : à trop peser le pour et le contre conduit au sommeil et à l'ennui, mais oublier de réfléchir avant d'agir vous engage souvent dans des situations catastrophiques !

Ce que proposa Corvusse à Hamilcar avait certainement de quoi l'inquiéter. Il lui proposa tout simplement de capturer un petit caneton dont la couvée venait tout juste de naître. Mais surtout il ne fallait pas le manger, ce qui paraissait au chat tout à fait naturel ! Il s'agissait de l'utiliser comme otage auprès d'Ernestine pour l'amener à rencontrer le renard. Smirle avait promis que s'il pouvait discuter avec Ernestine, il se faisait fort de la convaincre d'organiser le concours de beauté qui assurerait définitivement la préséance de Corvusse sur toute la gent corbeau.

Hamilcar commença par faire semblant d'accepter la tâche qui lui était confiée, mais dès que le corbeau se fut éloigné, il s'en alla consulter Jacquot. Corvusse lui avait expliqué le rôle des poules dans le défilé de mode et, après tout, le coq avait sûrement son avis à donner.

En entendant Hamilcar lui raconter le projet de Smirle, Jacquot crut mourir de rire. Pour se remettre, il dut ouvrir ses ailes et faire un petit vol qui l'emmena sur sa place favorite sur le toit de poulailler.

– Mais qu'y a-t-il donc de si drôle dans cette histoire ? demanda Hamilcar un peu vexé.

– Comment diable ce vieux corbeau tout déplumé peut-il espérer gagner un concours de beauté ? répondit Jacquot. On dirait qu'il n'a jamais vu son reflet dans la mare ! De toute façon je participerai aussi à ce concours et c'est donc moi qui l'emporterai !

Assurément l'ego du coq n'avait rien à envier avec celui du corbeau. En tout cas c'est ce que pensa Hamilcar qui était un sage et qui savait pondérer ses sentiments.

– Pas sûr, dit-il. On fera participer Marie, la petite fille de la ferme. Je ferai la chattemite, mon ronron sera du plus bel effet. Elle aura envie de me caresser, elle votera pour moi et je gagnerai ! Toi, tu n'as aucune chance. C'est ta faute d'ailleurs, tu n'arrêtes pas de la poursuivre en lui donnant des coups de bec dans les jambes. Alors elle te déteste !

– Cette petite fille est insupportable, elle court sans cesse après mes poules et s'amuse à les endormir ! Je lui donnerai une bonne leçon et on n'en parlera plus !

Hamilcar pensa que le sujet était trop délicat pour le creuser plus avant. Ce n'était pas son humeur de trop discuter parce que cela crée des liens et les liens font perdre un peu d'indépendance. Or l'indépendance pour ce gros matou était sa règle de vie ! D'ailleurs l'orgueil de Jacquot était comme une montagne dont on ne voyait pas le sommet et toute discussion pouvait se terminer par un mauvais coup de bec. Hamilcar murmura dans sa moustache quelques mots sans suite qu'il garda soigneusement pour lui : « Cette histoire de concours de beauté est une bonne idée : ce coq trop imbu de lui-même et qui croit avoir déjà gagné en prendra pour son grade. C'est l'occasion rêvée pour raboter un peu cette montagne d'orgueil ! »

– Mais comment, reprit Jacquot qui n'avait pas entendu et qui était désormais accroché à l'idée du concours, comment donc vas-tu réussir à convaincre Ernestine ?

– J'ai une idée, murmura Hamilcar. J'ai une idée mais j'ai besoin de ton aide.

Le gros matou était bien décidé à déléguer à Jacquot toute sa responsabilité dans l'affaire. C'était dans sa nature de ne jamais se mettre en avant, en première ligne, là où il y a toujours des coups à prendre. Philosophe et réfléchi, le matou préférait observer, les yeux entrouverts, les oreilles mobiles, attentif aux bêtises des uns ou aux actions d'éclat des autres.

– Je vais subtiliser un caneton à Ernestine, dit-il. Tu seras chargé des négociations. Moi je ne sais pas bien parler, encore moins négocier.

Ce qui n'était bien sûr pas vrai : pour la négociation et quand cela le concernait directement, le chat était expert. Il possédait un art pour construire son image à coups de mensonges, la petite fille était la première à se faire prendre par ses chattemites.

Les canetons ne tenaient pas en place, la cane avait beau leur dire de la suivre en file indienne, il fallait toujours qu'il y en ait un qui parte tout seul dans une autre direction. Hamilcar n'eut aucune difficulté à s'emparer de l'un d'eux, un caneton un peu trop audacieux. Par contre il eut beaucoup de difficultés à s'empêcher de le croquer. Mais deux choses le retint : d'abord il savait que s'il croquait un caneton, la vengeance d'Ernestine serait terrible. Elle était même capable de le faire chasser de la ferme, ce qui représentait pour ce gros chat habitué à son confort douillet un cauchemar. Ensuite cela n'allait pas du tout avec le plan élaboré par Corvusse.

Donc après avoir gardé un temps le petit caneton sous sa griffe, il réussit à maîtriser son estomac, il le saisit délicatement entre ses dents comme s'il était un chaton pour aller le cacher

dans un trou de souris sur lequel il s'assit. Comme entendu, ce fut Jacquot qui se chargea de contacter Ernestine pour l'avertir de la menace qui pesait sur son caneton.

Ernestine commença à pousser des cris de désespoir, tout en rassemblant les canetons restant. Il en manquait bien un.

– Je vais avertir Médor, s'écria Ernest plus affecté par le désespoir visible d'Ernestine que par la perte probable d'un caneton.

– Non ! Surtout pas, le retint Ernestine. Nous devons négocier. C'est sûrement Smirle qui est derrière cet enlèvement. Il a pris le caneton en otage.

– Mais que veut-il donc ? s'étonna Ernest. Une poule en échange d'un caneton ? Pourquoi pas après tout : j'ai toujours trouvé qu'il y avait trop de poules dans cette basse-cour !

– Quoi ! s'écria Jacquot soudain dressé sur ses ergots. Tu veux prendre une poule ? Mais tu rêves ! Ces poules sont ma propriété ! J'ai besoin de chacune pour satisfaire mon ego.

– Allons, allons, intervint Ernestine. Nous n'en sommes pas encore là. As-tu une idée de ce que veut le renard comme rançon ?

– D'après Hamilcar, répondit le coq en prenant bien soin d'impliquer le chat dans cette affaire, d'après Hamilcar donc Smirle désire organiser un concours de beauté entre les habitants de la ferme et ceux de la forêt.

– Ah ! Hamilcar est dans le coup ! Cela m'étonne connaissant la méfiance innée de ce chat. Il imagine peut-être gagner ce concours par une chatte !

– Qu'est-ce que Smirle cherche à manigancer dans cette histoire de concours ? reprit Ernest inquiet. Cela me paraît complètement loufoque. Et bien sûr dans ce concours, il n'y aura que des poules et des canards ! Un vrai festin pour lui !

– En fait, reprit Jacquot, d'après Corvusse...

– Ah ! Ce vieux corbeau fait aussi partie du coup ! s'exclama Ernestine. Cette affaire me semble de plus en plus louche ! Qu'est-ce qui peut bien les motiver ainsi ?

– Corvusse donc demande à ce que tu rencontres Smirle. Tu devras venir accompagnée de quelques poules dans la petite clairière de la forêt.

– Bon, ça a au moins l'avantage d'être clair. Va dire à Hamilcar de dire à Corvusse de répondre à Smirle que nous viendrons le voir avec quelques poules. Nous n'avons pas peur de lui !

Jacquot faillit répondre qu'au sujet des poules c'était à lui de décider mais il se retint. Ernestine avait un don pour le tourner en ridicule quand il parlait de ses poules ! « Au pire, pensa-t-il, ce sera deux ou trois poules en moins. Il ne faut pas en faire un drame ! » Il préféra s'esquiver pour rapporter à Hamilcar le résultat de sa mission.

Restés seuls, les deux canards tombèrent dans les ailes l'un de l'autre. Des larmes coulaient des yeux d'Ernest.

– Tu ne vas pas aller risquer ta vie pour un caneton ? hasarda-t-il tout en anticipant la réprimande.

– Je sauverai ce caneton. D'abord je suis sûre qu'il n'est pas dans les pattes de Smirle. D'ailleurs si c'était le cas, il serait déjà dans son estomac et Jacquot ne serait pas venu faire son chantage ! Je m'en vais trouver Hamilcar et on va régler le problème. Mais j'irai quand même visiter le renard dans sa clairière. L'idée du concours de beauté me plaît. C'est l'occasion de réunir des animaux de la forêt avec ceux de la ferme. On fera même venir la petite fille Marie pour représenter l'espèce humaine. Elle sera sûrement de bon conseil pour désigner le meilleur.

Ernestine avait raison. Hamilcar ne fit aucune difficulté à rendre le caneton sain et sauf. Il n'était pas du genre à trop se mêler des affaires des autres, de plus cette histoire de caneton pris en otage l'empêchait de faire sa sieste et pour un chat, ne pas pouvoir faire sa sieste est

impensable ! Le caneton s'empressa de rejoindre la ribambelle qui l'attendait sur la mare et ce fut la fête chez les canetons. Jamais on ne vit dans la ferme une telle fête, la mare bouillonnait et des gouttelettes d'eau arrivèrent même jusqu'à Hamilcar et dérangèrent sa sieste. « J'aurais dû croquer ce caneton ! » grogna-t-il dans sa moustache tout en cherchant un endroit mieux abrité.

La rencontre avec Smirle eut bien lieu mais pas dans les conditions imaginées par ce dernier. Il ne vit pas arriver dans la clairière sauvage de la forêt Ernestine et les trois poules qui devaient faire partie de la délégation. Il avait déjà promis les poules à sa renarde et sa ribambelle de petits renardeaux toujours affamés, mais il ne lui avait pas parlé de la cane, se la réservant pour sa consommation personnelle. Il s'imaginait déjà satisfaisant sa faim sur cette Ernestine grasse à souhait et par la même occasion réalisant sa vengeance pour l'image ridicule dont elle l'avait affublé. Sa réputation serait enfin rétablie comme « *féroce renard des neiges* », tout le monde s'extasierait sur son intelligence, sa queue devenue énorme à force de brossage sèmerait l'envie et la peur !

A la place des poules et d'Ernestine, il vit simplement arriver Suscrofa, le patriarche des sangliers de la forêt. Suscrofa régnait sur une bonne cinquantaine de sangliers et presque autant de marcassins. Quand la harde partait au galop dans la forêt, il ne fallait pas rester sur son chemin au risque de se faire écraser sans même que les sangliers s'en rendent compte. Heureusement le galop de ces lourds animaux s'entendait au loin par les vibrations transmises dans le sol, on voyait alors les lapins, fouines, belettes et tout autre animal s'égailler dans tous les sens sans plus tenir compte de celui qui pouvait manger l'autre, seul comptait à ce moment là la survie immédiate !

Suscrofa était connu comme le sanglier le plus farouche de la forêt. Il était énorme, une masse que rien ne semblait pouvoir arrêter quand il était lancé au galop. Son pelage était sombre, sa tête ou hure était agrémentée de deux cornes recourbées et tranchantes comme des rasoirs et ses petits yeux méchants inspiraient une peur qui vous prenait au ventre. Sa puissance l'avait fait reconnaître comme chef de la harde sans qu'aucun autre mâle ose lui tenir tête.

Smirle, méfiant par nature, était le premier à s'en écarter. S'il appréciait parfois un petit marcassin encore nourri au lait maternel, il ne restait jamais trop longtemps sur le lieu de son forfait, imaginant déjà Suscrofa et sa troupe dévalant au galop et criant vengeance ! Alors quand il vit arriver cet énorme sanglier dans la clairière du rendez-vous à la place des trois poules prévues avec Ernestine, il crut sa dernière heure arrivée.

– N'aie pas peur mon pauvre renard ! rigola Suscrofa en le voyant trembler et prêt à la fuite. Pour une fois, on ne t'en veut pas : le compte des marcassins est bon. Fais quand même attention, la prochaine fois nous ne te laisserons pas t'enfuir.

– C'est que vos petits sont trop bien nourris, murmura Smirle en gardant sa queue entre les jambes pour bien exprimer sa soumission. C'est difficile de résister devant un joli marcassin bien dodu et gras ! L'eau m'en vient à la bouche rien que d'y penser.

A ces mots, Suscrofa poussa un grognement terrible et faillit se lancer une charge d'enfer. Mais il se rappela à temps le message dont Ernestine l'avait chargé.

– La prochaine fois nous t'écrabouillerons, nous te transformerons en bouillie, tu seras réduit en miettes ! Mais aujourd'hui tu as de la chance, je porte un message de paix. Ernestine de la ferme de Restitue me fait dire qu'elle accepte ta proposition d'un concours de beauté entre ceux de la ferme et ceux de forêt.

– Elle devait venir elle-même avec trois poules, grogna Smirle mécontent. Je n'avais pas demandé que ce soit toi qui la remplace.

– On dit que tu es très malin mais finalement j'en doute ! rétorqua Suscrofa en riant.

Et il s'en alla suivi par sa laie et une ribambelle d'adorables petits marcassins. La faim qui tenaillait notre renard faillit lui faire commettre l'erreur d'attraper un de ces petits marcassins, mais il se retint à temps, se rappelant la menace de Suscrofa. Il reporta ses espoirs pour assouvir cette faim toujours lancinante sur le concours de beauté. « Toutes les poules seront là avec leurs poussins, je n'aurai qu'à me servir ! » marmona-t-il.

LE CONCOURS DE BEAUTÉ

Curieusement le sanglier Suscrofa se passionna pour le concours de beauté suggéré par Smirle et qui rassemblerait le peuple de la forêt et celui de la ferme. On a vu que Corvusse, le vieux corbeau, se voyait déjà le grand gagnant du concours malgré son air décrépi, son plumage grisâtre et sa queue rabougrie. Jacquot le coq était quant à lui tout à fait sûr de gagner en sa qualité de chef de harem malgré les gloussements des poules qui se gaussaient de son orgueil démesuré. Même Gros Cochon Pigou avait des ambitions et passait désormais ses journées à nettoyer sa peau pour la rendre encore plus rose ! Quant à Suscrofa, on peut se demander qu'est-ce qu'il pouvait se passer dans son cerveau pour imaginer un instant monter sur le podium. Il était vraiment affreux avec ses poils hirsutes, son groin toujours sale de la terre qu'il n'arrêtait pas de fouiller et ses petits yeux qui lui donnaient un air à la fois stupide et méchant. « Mais il ne faut jamais se fier aux apparences » disait la sage Ernestine. « La beauté s'exprime de différentes façons, ce qui compte c'est son expression, son pouvoir de suggestion. »

Donc, après de longues négociations menées par Suscrofa pour les animaux de la forêt et par Ernestine pour ceux de la ferme, un arrangement fut trouvé. On hésita à faire participer la fermière elle-même, après tout elle était un animal comme les autres et faisait partie de la classe des mammifères, celle que Smirle considérait comme la plus évoluée de toutes les classes de la branche des vertébrés. Le renard avait, comme chacun sait, le plus profond mépris pour la classe des oiseaux qu'il considérait comme un simple garde-manger !

Enfin il fut décidé que Marie, la gentille petite fille de Restitue, suffirait bien pour représenter l'espèce humaine. Ernestine avait depuis longtemps compris que la communication avec cette petite fille était bien plus facile et infiniment plus riche qu'avec les humains adultes. Ces derniers ne comprenaient rien à ce qui faisait la vie, de plus elle avait un doute sur leur capacité à appréhender la beauté des choses. Étaient-ils seulement capables de trouver une forme de beauté à la laideur de Suscrofa ? Non ! Ils se contenteraient d'être horrifiés à sa seule apparition.

Il fut convenu que le défilé aurait lieu dans la clairière qui faisait la frontière entre le dernier champ de la ferme et la forêt sombre où habitait Suscrofa, Smirle et Corvusse. Une assemblée constituée de tous les participants attribuerait les notes aux concurrents, poules coqs, canards, renards, corbeaux, sangliers et tout autre volontaire. Toute chasse serait bien sûr suspendue le temps du défilé ; ainsi jusqu'à la programmation des résultats, la clairière deviendrait en quelque sorte un espace protégé, dédié à la recherche exclusive de la beauté.

Sur ce dernier point Ernestine avait cependant quelques doutes. Comment être sûr de l'engagement de certains chasseurs, et en particulier du renard ? Comment ce dernier résisterait-il devant toutes les poules réunies pour défiler dans la clairière loin de la protection du poulailler ? Et avait-il vraiment oublié son désir de vengeance quand il la verrait défiler avec sa ribambelle de canetons ? Bien sûr Médor, le chien de la ferme, participerait à la fête malgré les réticences de Smirle, mais était-ce suffisant pour contenir la rage de ce dernier ? Aussi elle décida de prendre certaines précautions.

Les oiseaux se chargèrent d'annoncer à la ronde la tenue prochaine du concours de beauté. Philomèle, le rossignol, conçut un chant dédié pour cette fête qui bientôt revint sur tous les becs comme un refrain. C'était sans doute un chant miraculeux parce que même les oiseaux qui ne chantaient pas bien réussirent à se l'approprier faisant ainsi parvenir le chant jusque dans les terriers les plus profonds, comme celui de Jeannot, le chef des lapins. Il parvint même aux oreilles de Marie.

Il faut dire que cette petite fille savait écouter la nature, la moindre vie lui parlait, elle possédait un sens particulier lui permettant d'entendre ce qui se disait, les joies comme les souffrances. Le vétérinaire avait compris ce don de Marie d'entendre ces choses qui ne sont pas dites, souvent ensemble ils parlaient de ce monde que l'homme ne sait pas appréhender par qu'il se situe au-delà de la capacité de ses sens. C'est d'ailleurs à cause de cette compréhension mutuelle des choses de la nature qu'il partageait avec la petite Marie que le vétérinaire venait souvent à la ferme de Restitue. L'excuse était qu'il venait prendre des nouvelles d'une vache qu'il avait aidée à vêler, il en profitait alors pour soigner une autre bête de la ferme, mais surtout il prenait le temps de discuter avec Marie. Visiter la ferme de Restitue était ainsi devenu un tel plaisir qu'il oubliait en général de faire payer ses actes.

Marie s'intéressait aussi bien à tout ce qui se passait dans la forêt que dans la ferme. Ainsi elle apprit facilement les notes du chant de Philomène et se mit à le fredonner sans cesse. Restitue, sa maman, commença à s'en inquiéter.

– Mais que chantes-tu donc là ? J'entends un air doux, pur, un air qui suscite des rêves de beauté ! Où donc l'as-tu trouvé.

– C'est Philomène, le rossignol, qui me l'a appris, répondit Marie. Ce n'est pas grand chose, mais je l'aime bien. Il annonce une fête prochaine dans la forêt.

– Comment peux-tu donc savoir cela ? Tu ne comprends pas le langage des oiseaux ?

– Si je le comprends. Je ne sais pas pourquoi mais je le comprends, affirma la petite fille. Et j'irai à cette fête.

– Marie, tu n'as pas le droit d'aller dans la forêt, cela fait combien de fois que je te le dis !

Mais la petite fille n'en faisait toujours qu'à sa tête. Les interdictions des grandes personnes n'avaient qu'un résultat : donner envie de faire quand même ! Et la forêt ne lui faisait pas peur, au contraire. Une fois la lisière passée, le premier rideau d'arbre, un grand silence tombait, la forêt immobile semblait écouter cette intrusion. Alors Marie s'asseyait au pied d'un arbre, au bord d'une clairière, toujours la même et attendait que la forêt s'habitue à sa présence, elle guettait les premiers signes de vie, qui, savait-elle, n'allaient pas tarder à se manifester. La forêt semblait alors s'ébrouer, des petits bruits jaillissaient deçà delà, des choses se manifestaient qu'elle ne voyait ni entendait jusqu'alors, des pépiements d'oiseaux dans un arbre, des coquilles vides témoignage d'une éclosion récente, des bruits étranges au fond d'un fourré, un serpent ondulant dans l'herbe. C'était toute la vie de la forêt qu'elle sentait vibrer dans le moindre recoin et cela la passionnait.

Et puis il y avait les amis. Elle n'avait pas besoin d'attendre longtemps, ils ne tardaient pas à se manifester. Les premiers à venir étaient les lapins, toujours curieux. Jeannot, le plus gros, sans doute le chef, avait droit de s'allonger sur ses genoux. Les autres s'assemblaient en rond autour d'elle et écoutait l'histoire du jour. Elle adorait raconter des histoires, cela venait tout naturellement à ses lèvres, les mots coulaient sans effort, il suffisait de les dire et de les perdre pour que tout se répète.

Après les lapins, c'était le tour du renard. Il arrivait comme un prince, marchant droit sur ses pattes, habillé dans sa belle fourrure lustrée et agitant doucement une queue rousse toute gonflée. Elle imaginait alors qu'elle était une princesse et que le renard venait lui faire la cour. Malheureusement les lapins s'égaillaient dans tous les sens et toute son audience disparaissait ! Bien sûr elle avait compris qu'ils se méfiaient un peu de Smirle, pourtant elle ne pensait pas que celui-ci venait pour les manger, c'était elle-même qu'il venait voir. Mais pour un lapin, un renard est un renard même s'il n'a aucune intention de le croquer ! Marie se levait alors pour attraper la longue queue rousse et magnifiquement touffue. Souvent elle se disait que Smirle la peignait avec beaucoup de soin juste avant de venir la rencontrer ! Le nom de Smirle lui était venu tout

seul une nuit après un rêve étrange dans lequel elle se perdait dans la forêt et arrivait dans un château. Smirle avait alors baissé le pont-levis pour elle et l'avait ainsi protégée d'une meute de loups affamés. Pourquoi Smirle ? Elle n'en savait rien, peut-être que le nom faisait un peu aristocratique et que cela lui semblait convenir pour ce renard au pelage flamboyant et une queue particulièrement luxuriante. Il faut dire que Marie avait un don pour nommer les animaux et toujours chaque nom prenait son origine dans un rêve. A force de nommer de nouveaux animaux, sa cour était devenue importante mais le nom qu'elle préférait, bien sûr, était celui d'Ernestine, sans doute parce qu'elle admirait beaucoup la sagesse de la cane et la façon dont elle savait débrouiller les situations difficiles ou confuses.

Quand le fameux jour arriva, ce fut un branle-bas général. Marie s'était débrouillée pour être seule à la ferme ce jour là. On l'avait chargée de veiller à ce que tout se passe bien. C'était le jour idéal ! Personne ne serait là pour se mêler de ce qui ne le regarde point.

Ernestine s'était chargée d'avertir tout le monde et il régnait sur la ferme un grand silence, un silence qui traduisait l'attente d'un événement inhabituel. Tout était calme, Jacquot oubliait de chanter, les poules avaient toutes arrêté de faire des œufs. Même Caroline ne ruminait plus, elle tournait la tête vers la porte de l'étable, semblant attendre quelque chose.

Finalement ce fut Ernestine qui donna le signal en arrivant au milieu de la cour avec sa ribambelle de canetons et son Ernest qui suivait toujours fidèlement. Marie n'attendait que ce signal. Elle se précipita pour ouvrir le poulailler, les casiers des lapins et commença à se battre avec la porte de l'étable, beaucoup trop grande et lourde pour une petite fille. Gros Cochon Pigou arriva sur ces entrefaites et l'aida à pousser la porte. Bientôt on vit toute la ferme défiler sur la route. Marie menait la marche en faisant bien attention de maintenir un rythme convenable pour tout le monde. Il faut dire que les petits poussins qui piaillaient à qui mieux mieux autour des poules n'allaient pas bien vite ! La petite fille avait mis sa robe du dimanche, elle était délicieusement jolie et elle resplendissait dans le soleil matinal. Elle chantait en marchant, elle chantait le chant de la fête, celui que Philomène avait inventé, et ceux qui avaient quelques capacités dans le chant s'essayaient à l'accompagner. Même Jacquot tentait tant bien que mal de maîtriser son cocorico habituel pour l'adapter au chant du rossignol. Bien sûr Gros Cochon Pigou préférait s'abstenir tout comme Caroline qui ne voulait pas déformer le chant avec un meuglement mal venu, suivant en cela les conseils de la sage Ernestine !

Quand la petite troupe arriva dans la clairière, la plupart des invités de la forêt étaient déjà là avec en tête Suscrofa toujours grognant et crachant, mais Ernestine savait que c'était sa façon d'exprimer son plaisir. Et derrière Suscrofa, Marie put voir tout ce que la forêt hébergeait comme êtres vivants, depuis la minuscule souris des champs jusqu'au magnifique cerf dont les bois portaient dix andouillers, accompagné par quelques douces biches et leurs faons. Il manquait encore Smirle, ce qui inquiéta Ernestine. Peut-être ce dernier n'avait-il pas voulu souscrire au pacte établi par Suscrofa qui instaurait une journée de paix avec interdiction de toute chasse ; peut-être attendait-il caché dans un fourré la première occasion pour croquer une poule ; peut-être ruminait-il encore cette vengeance terrible qui effacerait l'affront que les poules volantes lui avaient fait subir ?

Les animaux de la forêt formaient une multitude qui étonna grandement Marie. Jamais la petite fille aurait imaginé que la forêt pouvait cacher tant d'animaux différents. Cette variété de formes, de poils, de couleurs, témoignait d'une exubérance de vie qui lui donna le vertige. Qu'elle était son rôle à elle, un enfant d'homme, dans ce monde foisonnant. Elle sentit alors au fond d'elle-même une force, une puissance qui montait de la terre et à laquelle rien ne pouvait résister. Tout semblait possible, c'était un plongeon au cœur même de la vie. Un enthousiasme

fou s'empara d'elle, elle aurait voulu embrasser la terre, caresser les animaux un à un, tous les rassembler autour d'elle. N'était-elle pas en fin de compte l'animal le plus sophistiqué, le plus conscient d'être au milieu de cette assemblée ?

A la place de Smirle, ce fut le loup qui signala son arrivée par un long hurlement. Un grand silence suivit, chacun cherchant peut-être un moyen de s'enfuir discrètement. Mais Suscrofa s'empressa de ramener la confiance en allant saluer le loup. La force brutale du sanglier calma les peurs instinctives que la présence du grand loup gris avait fait naître et le plaisir de sentir la vie de la forêt mélangée à celle de la ferme se fit encore plus fort. Philomène entama alors l'hymne de la fête que chacun reprit dans la mesure de ses moyens. Même Suscrofa s'y essaya en cherchant à moduler ses grognements sauvages avec les notes du rossignol. Mais cette cacophonie s'arrêta petit à petit laissant la voix de Marie s'élever seule dans la forêt. La petite fille chantait bien, on ne lui avait jamais appris mais son chant était si juste, si clair, si pur que même Jacquot renonça à essayer un cocorico flamboyant qui, espérait-il, l'aurait fait reconnaître comme le plus beau. Parce que c'était quand même l'objectif de la réunion : se faire élire comme l'animal le plus beau et, pour Jacquot, être beau signifiait surtout savoir chanter le plus beau des cocoricos !

Avec le loup on vit aussi arriver de la montagne un chamois et un bouquetin. Tous les trois avait l'air de bien s'entendre, sans doute l'effet du pacte chanté par Marie. La journée était une journée de paix, le chant de Marie assoupissait l'instinct de chasse, chacun pouvait se côtoyer, la peur de l'autre n'existait plus.

Ce fut aussi le chant de Marie qui décida finalement Smirle à apparaître. C'est lui en fait qui avait eu l'idée de faire venir le loup. Il était allé le chercher lui-même dans la montagne. Il lui avait seulement dit qu'un grand festin se préparait dans la clairière, qu'il n'aurait qu'à se servir, toutes les viandes seraient disponibles et il pourrait s'empiffrer sans réserve ! Dans la pagaille générée par l'arrivée du loup, Smirle se voyait déjà croquant quelques canetons en hors d'œuvre avant de s'attaquer au plat de résistance que constituait Ernestine, grasse à souhait. Peut-être même pourrait-il s'offrir un des petits cochons de lait qui accompagnait Gros Cochon Pigou. Avec les poules, il pensait à une razzia, il les égorgerait toutes et les mettrait en réserve dans sa cave. Mais ce beau plan tomba à l'eau lorsque Marie entama son chant. Comment aurait-il pu imaginer que ce chant aurait un tel pouvoir de paix et qu'il agirait même sur l'animal le plus féroce de la forêt ?

Alors Smirle ne pensa plus qu'à se faire beau pour le concours. Il prit grand soin de sa queue qu'il savait irrésistible auprès de Marie et il se présenta à tout le monde oubliant toute envie de croquer le moindre poussin. C'était un magnifique renard resplendissant dans sa belle fourrure rousse, sa queue dressée comme un emblème de victoire. Dès qu'elle l'aperçut, Marie s'empressa de l'appeler auprès d'elle.

Avec l'arrivée de Smirle, tout le monde était là et le défilé pouvait commencer. On commença par les tout petits. La première à défiler fut Trottemenu, la souris que Hamilcar avait aidée à venir de la ferme en la prenant délicatement entre ses dents. On vit ensuite la fouine avec sa copine la martre s'avancer ensemble. Ces deux là vivaient dans la forêt mais connaissait bien la ferme où elles se risquaient parfois pour voler quelques œufs de poules. Toutes deux auraient pu ne faire qu'une bouchée de la petite souris qui les précédait, mais Marie avait repris le chant de Philomène faisant ainsi évanouir toute envie de chasser. Même le loup qui défila derrière un petit agneau adorable gambadant autour de sa mère n'eut aucun geste agressif.

Jacquot tint à défiler avec tout son harem. Ses nombreuses poules représentaient pour lui un élément essentiel pour gagner le concours. Sans harem, un coq n'est rien ! Les poules à son

service n'avaient qu'un but : assurer sa gloire. Il n'imaginait même pas que l'une d'entre elles puisse être sélectionnée dans le concours ! Elles n'étaient là que pour lui permettre d'accéder au podium mais sûrement pas pour concourir elles-mêmes. Dominé par un orgueil fou, il termina son passage par un cocorico retentissant dont l'effet fut de perturber le chant de Marie et de réveiller l'instinct de Smirle qui faillit avaler un poussin qui jouait entre ses pattes. Heureusement Ernestine le surveillait et un bon coup de bec elle le ramena à la réalité du moment.

Jacquot ne s'aperçut pas de l'effet désastreux de son cocorico flamboyant, il ne pensait qu'à la gloire qui l'attendait ! « Les poules n'auront qu'à bien se tenir, se disait-il. Ah oui ! Du haut du podium, je leur ferais bien sentir qui est le maître ! » Aussi sa surprise fut-elle grande quand il se rendit compte que c'était Paulette, sa poule favorite, qui avait reçu tous les suffrages à sa place. Elle avait su effectuer un petit vol qui avait surpris tout le monde et des applaudissements avaient fusé !

Gros Cochon Pigou insista pour défiler côte à côte avec Suscrofa, peut-être pour mieux mettre en valeur sa peau toute rose qu'il soignait depuis si longtemps. Le contraste entre lui et le sanglier aux poils noirs et laineux était saisissant, mais cela n'eut pas l'effet escompté et Gros Cochon Pigou sentit qu'il avait perdu la partie. L'assistance fit clairement comprendre qu'elle préférerait la sauvagerie inquiétante du sanglier à l'innocence un peu stupide exprimée par la peau rose et lisse du cochon !

Le défilé continua ainsi sans incident notable. Ernestine, qui dirigeait le mouvement avec Suscrofa, faisait bien attention à ce que tout le monde, du plus petit jusqu'au plus grand, puisse avoir sa chance. On aurait pu penser que l'ennui guettait dans un aussi long défile mais en fait on allait de surprise en surprise, chacun prenant la position qu'il imaginait la meilleure pour se mettre en valeur. La dernière à défiler fut Caroline, la queue en l'air, sûre de sa beauté et surtout trop fière de présenter son énorme pis plein de lait entre ses pattes. Le taureau ombrageux qui l'avait précédée n'avait certainement pas un pis pareil et Caroline estimait qu'il n'avait évidemment aucune chance. C'est que notre vache était la meilleure laitière de la ferme et elle savait bien que son lait était savoureux. D'ailleurs il lui suffisait de regarder Hamilcar pour s'en convaincre. Ce dernier la suivait à chacun de ses pas, se tenant juste en dessous du pis pour récupérer des gouttes qui pouvaient s'en échapper !

Et dans tout cela que devenait Marie ?

Il y avait un bon moment qu'on ne l'entendait plus chanter, elle semblait avoir disparu, emportée dans la mêlée générale vaguement coordonnée par Suscrofa. Cette absence commença à inquiéter Ernestine pour qui la présence de Marie était un gage de paix, en particulier vis à vis du renard. On a vu combien les notes de Philomène qu'elle chantait si bien avaient le pouvoir de calmer tout instinct violent.

En fait celle-ci s'était mise en retrait sur un gros rocher d'où elle pouvait observer ce foisonnement de vies de toutes sortes, une diversité qui la laissait confuse. Pourquoi une telle profusion de vies, était-ce juste pour elle ? Que représentait-elle dans ce monde ? Quelle force avait fait que tout cela puisse exister ?

Assise sur son rocher, elle observait, tout l'intéressait dans cette animation, pourtant elle s'en était écartée sans rien dire. Mais pour quelle raison ? N'était-elle pas un animal comme les autres après tout ? En y réfléchissant, il y avait peut-être deux raisons qui l'avaient poussée à s'écarter : d'abord le loup qui l'intimidait un peu, on lui avait raconté des histoires invraisemblables avec les loups et le pauvre loup hantait un peu ses cauchemars. Mais la raison la plus vraisemblable était qu'elle s'estimait être trop avantagée par la nature et que par

conséquent sa présence pouvait biaiser le concours. Dans sa belle robe, si jolie, n'est-elle pas finalement la réussite ultime de la création !

« Le pacte va-t-il tenir ? » se demanda Ernestine, inquiète de l'absence de Marie. Cette inquiétude la poussa à rassembler sa ribambelle de canetons autour d'elle. Elle essaya d'appeler Médor à la rescousse pour parer à toute éventualité mais celui-ci était bien trop préoccupé à se nettoyer pour faire attention à ce qu'elle disait. « Smirle ne passera pas devant moi dans cette compétition ! » jura-t-il en se secouant dans tous les sens pour faire gonfler sa fourrure.

Un grand charivari régnait. On se marchait dessus, on criait à non plus finir. Finalement les plus petits commencèrent à quitter la clairière, craignant qu'on ne fasse plus attention à eux.

Smirle de son côté se léchait les babines en imaginant le carnage qu'il allait faire ! Toutes les poules étaient là avec Ernest, Ernestine, et tous les autres. Tout devenait possible, il y avait plein de poussins et de canetons, des petits marcassins délicieusement grassouillets... Tout cela lui donnait le tournis, l'abondance le rendait fou, il ne savait pas par où commencer. Au fur et à mesure que le défilé avançait, il salivait de plus en plus. Poules, canards, petits cochons de lait, tout était appétissant, tout était possible, pourquoi pas celui-ci comme hors d'œuvre ou plutôt celui-là... Partout où son regard portait, c'était du sang chaud qui s'offrait à lui, il ne savait plus où donner de la tête !

A la fin, pris de vertige, emporté par l'ambiance de fête, Smirle se mit à tourner en rond à la poursuite de sa queue.

– Regarde le renard, s'exclama Ernestine. Il est devenu fou ! Il court après sa queue.

– On devrait regagner la ferme, ce serait raisonnable, répondit Ernest toujours pragmatique.

Mais il n'en eut pas le temps. Un coup de fusil éclata, tout proche et ce fut l'affolement général. Tous les habitants de la forêt disparurent sans demander leur reste. Même Suscrofa suivit le mouvement non sans avoir hésité à charger furieusement ce fusil qui venait ainsi de rompre la suspension de la chasse.

– L'homme ne comprend jamais rien à la nature, cria-t-il à Ernestine avant de disparaître.

Et effectivement on vit arriver dans la clairière Restitue, la fermière, équipée d'un grand fusil qu'elle agitait dans tous les sens.

– Marie, Marie ! Où donc es-tu cachée ? appela-t-elle.

Et quand elle vit sa petite fille perchée sur son rocher, elle se précipita pour la prendre dans ses bras.

– Je t'avais bien interdit de venir dans la forêt ! Voilà ce qui arrive quand on refuse d'obéir. Tu as failli te faire manger par le loup !

– Ne me gronde pas, réussit à répondre la petite fille, j'ai simplement accompagné Caroline pour le concours de beauté. Ernestine, Gros Cochon Pigou et Jacquot avec son harem de poules se sont joints à moi. Il n'y avait aucun risque, Suscrofa avait déclaré la chasse suspendue pour la journée !

– Qu'est-ce c'est que cette histoire ! s'exclama Restitue. Et qui est ce Suscrofa ?! Je t'avais simplement demandé de sortir la vache dans les champs, mais pas d'emmener toute la ferme avec toi ! Tu te rends compte, le renard aurait pu dévorer les poules ou même Ernestine !

– Mais il y avait Médor aussi...

– Bah ! Ce n'est pas ce chien qui aurait défendu le harem de Jacquot. Regarde, il ne pense qu'à se faire beau ! Comme toi d'ailleurs, pourquoi cette jolie robe pour emmener la vache dans les champs ?

– Mais justement, c'était un concours de beauté... essaya de reprendre Marie.

– Et ce Suscrofa ? Où est-il que je lui explique ce que je pense de toute cette histoire ?

– Il est parti, tu lui as fait peur. C'est un sanglier, le vieux sanglier de la forêt.

– Quoi ! Un sanglier ! Mais tu es décidément folle ! C'est dangereux les sangliers. Il pourrait t'écraser en te renversant par terre, il pourrait enfoncer ses défenses dans ton corps.

C'était inutile d'insister, Marie le comprit bien.

– Bon, reprit sa maman, tu seras privée de dessert pendant trois jours. Cela t'apprendra à faire attention à ce que je dis. Maintenant tu ramènes Caroline dans son étable.

Marie baissa la tête. Sa maman avait raison, la fête était finie et il était temps de faire rentrer tous les animaux de la ferme. Médor la suivit, la queue entre les jambes, ce qui était un signe évident de mécontentement. Ernestine fermait la marche de la basse-cour avec Jacquot. Elle s'était entendue avec lui pour surveiller les lapins. Il ne fallait pas que l'un d'eux, attiré par la forêt, profite de l'occasion pour partir à l'aventure, sinon ce serait encore Marie qui serait grondée. Gros Cochon Pigou fut le dernier à quitter la clairière malgré les appels pressants de la fermière. Visiblement quelque chose le retenait et cela énerva beaucoup Restitue.

– Ton cochon aime trop la forêt, dit-elle à Marie. J'espère qu'il ne va pas s'enfuir, il n'a rien à faire dans la forêt, il ne saurait même pas se nourrir.

– Regarde maman, il y a un sanglier caché dans le fourré.

– Oui, je le vois et c'est une laie, ce qui explique tout ! Cette laie est fascinée par mon beau cochon sans poil, tout nu et tout rose ! Et ce dernier, conscient du regard de la laie sur lui, refuse d'avancer. Il ne va quand même pas tomber amoureux d'une laie de sanglier, ce serait le comble !

Restitue s'empara d'un bâton pour taper sur son cochon et le faire avancer. « Je ne veux pas le perdre, il est si beau, si rose, si gras, murmura-t-elle. Marie a peut-être raison avec son histoire de fête, je ne l'ai jamais vu si propre ! Certainement j'aurais voté pour lui si on m'avait invitée à participer ! »

Ainsi tout le monde se retrouva à la ferme. Les lapins réintégrèrent leurs clapiers respectifs sous la surveillance de Médor, les canards se précipitèrent dans la mare pour se rafraîchir, Caroline rejoignit son étable pour donner son lait à Restitue. Jacquot sauta sur le toit de son poulailler et lança un cocorico de satisfaction, il retrouvait son logement, son harem caquetait à ses pieds et il restait sur la certitude d'avoir gagné le concours !

La seule un peu triste était Marie. Elle essayait désespérément de se rappeler le chant de la fête sans succès. C'était comme si tout ce qui s'était passé n'avait jamais existé ! « J'ai manqué quelque chose ! » murmurait-elle sans cesse.

Le soir, renvoyée dans sa chambre avec un pain sec, elle supplia comme d'habitude son papa et celui-ci lui apportera un morceau de gâteau en cachette. Elle était une petite fille qui n'en faisait qu'à sa tête.

Un peu plus tard, dans le silence revenu, on vit Smirle se faufiler entre les hautes herbes. Corvusse l'attendait sur la branche d'un grand tilleul. Ce qu'ils se dirent alors ne fut jamais connu. Mais le bruit courut dans la forêt que Corvusse s'était déclaré prince des corbeaux et que Smirle s'était trouvé réduit à manger des escargots, n'osant plus affronter les rires et les moqueries des poules.

L'ÉVASION DE GROS COCHON PIGOU

– Eh bien ! Il est juste à point, s'écria le vétérinaire venu pour s'occuper d'une vache qui n'arrivait pas à vêler.

– Qu'est-ce qui est juste à point ? interrogea Marie qui aimait suivre le vétérinaire dans toutes ses occupations quand il venait à la ferme.

– Mais le cochon qui vient de traverser la cour ! Je n'ai jamais vu un aussi beau cochon ! Il a atteint les proportions parfaites pour fabriquer ce à quoi il est destiné, c'est à dire des saucisses, saucissons, jambons et autres cochonnailles.

Marie préféra sagement ne pas continuer la discussion. Bien sûr elle était maintenant assez grande pour connaître la destinée des animaux qui vivaient dans la ferme et elle avait compris depuis longtemps qu'il était inutile d'en discuter.

Elle avait déjà remarqué la splendeur de Gros Cochon Pigou. Depuis la fête, celui-ci soignait avec soin sa peau lisse et rose, ce qui mettait en valeur le gras qui l'enveloppait. Sa petite queue reflétait ce bien être par les signes qu'elle faisait dans ses mouvements en tire-bouchon. Ses grandes oreilles se dressaient sur sa tête comme une preuve de bonne santé et les soies qui parsemaient son corps formaient de longs poils transparents, si beaux que Restitue envisageait d'en récupérer pour se fabriquer des pinceaux. Il faut dire que la mère de Marie aimait peindre à l'occasion, ses tableaux tapissaient les différentes pièces de la maison apportant à la ferme une touche de poésie et contribuant à l'éveil de la jeune conscience de sa fille.

Oui, je l'ai dit : Gros Cochon Pigou apparaissait trop beau, gras et rose à souhait. Pourtant Marie avait discerné une tristesse qui parfois venait brouiller ses yeux. Dans ces moments là, il rabattait ses oreilles sur sa tête et allait s'enfermer dans sa soue.

– Il a deviné le sort qui lui est réservé, osa dire un jour Marie à sa maman. C'est pour cela qu'il est triste parfois, il voit la fin de sa vie approcher.

– Mais non, un animal ne peut pas savoir ce qu'il va lui arriver, répondit Restitue. Seul l'homme a cette capacité de voir le futur, c'est le propre de la conscience.

– Mais alors quoi ? s'énerma alors la petite fille. Il est tout beau, bien gras et rose, que veut-il de plus ? Il n'est pas enfermé, il peut sortir quand il veut de sa soue, alors pourquoi cette tristesse que je sens perler dans ses yeux ? Peut-être est-ce une histoire d'amour...

– Pour qu'il y ait une histoire d'amour comme tu dis, il faudrait une truie. Or il n'y a aucune truie qu'il puisse connaître dans les environs et ce n'est pas maintenant que nous allons lui en offrir une. Ta réflexion est stupide ! Allons, tu sais bien que ce cochon doit terminer sa vie en saucisses. N'en parlons plus. Va plutôt donner à manger aux canards. Regarde, Ernestine attend. Elle a besoin de manger pour entretenir sa marmaille !

Mais ce n'était pas la faim qui avait amené Ernestine à se rapprocher de la conversation entre la mère et la fille, c'était plutôt la curiosité. Elle avait pris pour habitude de suivre Marie quand celle-ci discutait avec sa maman. En général elle apprenait beaucoup de choses simplement en regardant les gestes que faisaient les humains et en entendant le timbre de leurs voix. Ernestine était une cane très subtile et sensible. Elle avait un don pour deviner ce qui préoccupait la petite fille.

Jusqu'à maintenant Ernestine n'avait pas trop cru à la mélancolie supposée de Gros Cochon Pigou mais si Marie se mettait à en parler à sa mère, c'est que c'était sans doute sérieux. Marie avait un don pour pressentir les choses qu'on ne voit pas. Ernestine hésita à en parler directement avec l'intéressé mais elle se retint. Elle savait pertinemment qu'elle se ferait

renvoyer avec un coup de groin, surtout s'il s'agissait d'un problème d'amour. Il fallait pourtant trouver le moyen d'aider ce pauvre cochon dont le principal bonheur jusqu'à aujourd'hui avait été de savourer les restes des repas de la ferme. Ce n'était pas Ernest qui pouvait l'aider, il ne comprenait rien, le pauvre, aux histoires de cochon ! Alors elle s'en alla trouver Caroline, la vache. Celle-ci était justement sortie de l'étable pour aller boire dans le bassin.

– Bonjour, Caroline, commença Ernestine. Je viens te voir au sujet de Gros Cochon Pigou. Comme il a les sabots fendus exactement comme toi, tu devrais être de bon conseil...

– Je te l'ai déjà dit plusieurs fois, l'interrompit Caroline avec humeur, ce cochon a peut-être les sabots fendus comme moi mais il ne sait pas ruminer ! Il ne connaît pas ces moments délicieux que je passe à remâcher la nourriture ! On est tellement bien alors, couchée dans un champ, à regarder passer les trains ! Cette faculté de rumination me distingue définitivement de ce porceau qui passe son temps à manger. Moi, je sais partager mon temps entre manger et ruminer. C'est pour cela que j'ai acquis cette placidité qui fait ma force.

– Bof ! s'exclama Hamilcar qui passait par là et avait tout entendu. Moi, je n'ai même pas besoin de ruminer pour faire la sieste ! Je me couche sur le bord de la fenêtre, bien au soleil, je fais la chattemite, la petite fille vient me caresser et mon ronron envahit toute la pièce...

– Arrêter ! Je ne viens pas voir Caroline pour parler de sieste, interrompit Ernestine furieuse. Gros Cochon Pigou va mal. Nous devons l'aider pour lui faire retrouver sa joie de vivre.

– Comment cela ? demanda Hamilcar déjà inquiet à la possibilité qu'on puisse lui demander quelque chose.

– C'est arrivé depuis la fête dans la forêt. Quelque chose le ronge comme un regret. Il ne parle plus et reste enfermé dans sa soue

– Eh bien ! répondit Hamilcar qui subodorait quelque chose, il faut lui faire rejoindre la forêt. Là il trouvera son bonheur.

– Ah ! Cela m'étonnerait, dit Caroline la placide. Ce cochon a toujours vécu ici, il est nourri, logé sans qu'il soit obligé de faire le moindre effort. En fait, il ne sait rien faire sauf manger ce qu'on lui donne. Il ne peut pas vivre tout seul dans la forêt.

C'est alors que Pica, la pie, arriva. En général on la voyait arriver dès le moindre rassemblement dans la cour. Elle était curieuse de tout ce qui se passait dans la ferme et prête à colporter toute information qu'elle pourrait glaner. Il n'y avait pas plus bavarde que cette pie !

– Je sais, je sais ! jacassa-t-elle. Gros Cochon Pigou a une amoureuse dans la forêt ! Une amoureuse dans la forêt ! Une amoureuse dans la forêt !...

– Toi, on ne t'a pas conviée, l'arrêta Ernestine. Nous n'avons pas besoin de ton bavardage, laisse-nous tranquilles !

Il faut dire qu'on se méfiait beaucoup de la pie trop curieuse et prête à rapporter le moindre commérage. Il n'était pas question de continuer à discuter en sa compagnie. Aussi Hamilcar s'éloigna raide comme un piquet avec la queue droite comme un I. De son côté Caroline poussa un long meuglement pour appeler la fermière.

– C'est l'heure de la traite, s'excusa-t-elle en se dirigeant vers l'étable. Mon pis est plein de lait et devient douloureux.

Ernestine se retrouva seule avec le problème posé par Gros Cochon Pigou. Désespérée, elle s'en alla vers la soue pour prendre de ses nouvelles et là, surprise ! La porte était ouverte et le cochon avait disparu !

Elle eut beau l'appeler, courir partout dans la cour, derrière la mare, jusqu'au bord de la rivière, Gros Cochon Pigou avait bel et bien disparu ! Affolée, elle demanda à Ernest de faire un vol de reconnaissance mais sans résultat. Seule Pica, la pie, continuait à jacasser sa rengaine :

« Gros Cochon Pigou a une amoureuse, Gros Cochon Pigou a une amoureuse, Gros Cochon Pigou a une amoureuse... ! »

– Ainsi donc, cette pie aurait raison, murmura Ernestine. Gros Cochon Pigou se serait enfui dans la forêt pour retrouver son amoureuse. Mais il va mourir de faim là-bas, il n'a jamais cherché sa nourriture, il ne connaît rien à la forêt. Il faut faire quelque chose pour le secourir.

Pour la fermière, c'était une grande perte et ses lamentations firent le tour des fermes de la région. Jamais un cochon ne s'était enfui comme cela, ils aimaient bien trop le confort de la ferme, leur soue et la nourriture assurée sans rien faire ! Pourquoi celui-là avait-il pris la poudre d'escampette ? Pour quelle raison ? En plus il était le plus beau, le plus gras de tous ceux que Restitue avait eus !

Seule Marie trouvait du bonheur dans cette fuite, Gros Cochon Pigou ne finirait pas en saucisses ! Elle fit néanmoins bien attention de ne pas montrer sa joie à sa pauvre maman ! Pourtant elle était bien curieuse et un peu inquiète de savoir comment vivait Gros Cochon Pigou tout seul. « Dès que je serai seule, j'irai le voir dans la forêt, se promit-elle. » Elle n'avait pas compris le jacassement de Pica, elle imaginait qu'il s'était enfui pour ne pas être transformé en saucisses et elle l'admirait pour cela. « Il a une conscience finalement, disait-elle en réponse aux lamentations de sa maman, il a pris sa décision en toute connaissance de cause ! »

Restitue organisa des battues dans la forêt pour le retrouver et Marie obtint de participer à chacune d'elle. C'était trop amusant de pénétrer ainsi dans ce monde étrange où rien n'est comme à la ferme, où tout semble possible et où la peur vous prend au ventre au moindre bruit suspect. Mais malgré tous les efforts consentis, on ne trouva pas Gros Cochon Pigou. On entrevit bien quelques sangliers qui s'enfuirent mais aucun ne ressemblait à ce beau cochon tout rose et bien gras.

– Il n'y a qu'un seul moyen de le retrouver, déclara alors Ernestine à Ernest, c'est de s'adresser à un habitant de la forêt, un habitant qui en connaisse le moindre recoin.

Elle tenta d'interroger Corvusse, le vieux corbeau devenu prince depuis la grande fête, mais sans grand résultat. Corvusse était trop occupé à soigner sa grandeur, il ne s'intéressait pas qu'à ce qui pouvait contribuer à faire de lui un personnage important. En fait la disparition de Gros Cochon Pigou restait pour lui anecdotique.

Peut-être Smirle aurait pu renseigner Ernestine. En effet le renard connaissait la forêt dans ses moindres recoins. Il aimait se faufiler dans les chemins tracés par les sangliers au hasard de leurs pérégrinations quand ils cherchent les champignons dont ils raffolent. De temps en temps il trouvait au détour d'un chemin un petit marcassin à l'écart de sa famille, dont il ne faisait qu'une bouchée malgré la menace souvent réitérée de Suscrofa, le chef des sangliers. Par ses pérégrinations Smirle savait tout ce qui se passait dans la forêt.

– Mais comment puis-je interroger Smirle ? se demanda Ernestine. C'est mon pire ennemi et il ne rêve que de me croquer !

Elle pensa envoyer Médor en éclaireur, mais elle avait peur que le chien ne puisse pas résister à l'envie de chasser le renard. Dans la poursuite qui s'ensuivrait, ce dernier pourrait alors faire en sorte de le perdre dans la forêt après lui avoir fait parcourir les innombrables chemins de sangliers qu'il connaissait si bien.

A la place de Smirle il y avait bien Pica, la pie. C'était du renard que cette dernière obtenait la plupart des commérages qu'elle adorait jacasser dans la cour de la ferme où elle passait le plus clair de son temps. En fait Pica avait adopté la ferme qu'elle considérait comme son domaine. Elle vivait en couple tout en haut du grand peuplier qui bordait le jardin et cela convenait bien. Il y avait toujours de la nourriture à voler en dépit des grognements furieux de Gros Cochon Pigou qui chaque fois disait qu'on lui arrachait un morceau de chair ! Et puis en saison, elle

raffolait des cerises qu'elle volait à la barbe des humains qui essayaient de la chasser à grand renfort d'éclats de voie ! Tout cela était des habitudes de pie et il n'y avait rien d'extraordinaire ; mais Pica se distinguait par sa tendance à se pavaner devant la petite Marie. Elle avait deviné combien la petite fille était fascinée par sa longue queue de plumes noires aux reflets lumineux et son vol chatoyant de blanc et de noir.

Mais comment interroger une pie trop bavarde, se demandait Ernestine ? Cette Pica était bien trop sotte pour qu'on puisse faire confiance à son jacassement. D'ailleurs elle ne savait répéter sans cesse : « Gros Cochon Pigou a une amoureuse, Gros Cochon Pigou a une amoureuse... »

– Oui, oui, oui ! J'ai compris, cria un jour Ernestine furieuse. Ce que je voudrais savoir, c'est comment le trouver. Tu ne sais que répéter ton refrain favori : Gros Cochon Pigou a une amoureuse !

Elle ne reçut aucune réponse autre que le refrain habituel.

Finalement Ernestine prit la décision de rencontrer Suscrofa, le chef des sangliers. Lui savait certainement ce qu'il était advenu à Gros Cochon Pigou. Elle le connaissait depuis l'histoire du lac des Mille Couleurs où habitait Cunégonde, la truite amie d'Ernest. Le sanglier et sa troupe avaient alors permis de rétablir la pureté virginale des eaux du lac en déviant un canal pour le plus grand plaisir de Cunégonde.

Mais trouver un sanglier dans la forêt n'est pas aussi facile que cela. D'abord il a la couleur de la végétation, il se cache dans les sous-bois et enfin il cherche autant que possible la solitude. Ernestine envoya Ernest survoler la forêt en reconnaissance. Lui était encore capable de voler malgré la vie facile qu'il menait à la ferme. Il revint de ces longs vols sur la forêt les yeux brillants d'excitation, tout heureux de retrouver le plaisir du vol, mais jamais il n'aperçut un sanglier et encore moins Gros Cochon Pigou. Pendant ce temps, Ernestine suivait un régime sévère pour diminuer son poids et retrouver la capacité de voler.

– Bien sûr, lui dit un jour Ernest un peu ironiquement, la vie à la ferme ne contribue pas à l'effort physique. Tout est simple, ta nourriture arrive toute seule, aucun souci ne te perturbe.

Si finalement ni Ernest, ni Ernestine ne purent trouver Suscrofa dans la forêt, ces efforts produisirent néanmoins un résultat tangible : un couple de canards rajeunis. On ne reconnaissait plus Ernestine devenue toute fine et légère et qui voletait sans cesse autour de la ferme. Quant à Ernest, il faisait plaisir à voir tant il avait l'air heureux de raconter ses longs vols au-dessus de la forêt. Par contre on n'avait toujours aucune nouvelle de Gros Cochon Pigou à part les jacassements de la pie qui continuait à parler de l'amoureuse qu'il aurait rejointe.

– Il va falloir acheter un nouveau cochon, dit un jour Restitue à son mari. Je ne crois pas que Gros Cochon Pigou revienne maintenant.

Elle l'appelait Gros Cochon Pigou comme tout le monde. C'était Marie qui donnait les noms à chacun des animaux et sa maman les adoptait aussitôt. Il n'y avait que pour les poules que Marie avait renoncé à donner des noms : elle se contentait de Jacquot pour le coq et de Paulette pour sa poule favorite qui était aussi la préférée du coq. Les autres faisaient simplement partie du harem ! En fait, personne ne s'en rendait compte, mais c'était la petite fille qui régnait sur la basse-cour !

– Attendons encore un peu, supplia alors Marie. J'aime trop Gros Cochon Pigou, je suis sûre qu'il se rappelle de moi et qu'il me regrette !

– Je te l'ai déjà dit, rétorqua sa mère, les animaux n'ont pas de conscience et sont donc incapables de concevoir le futur tout comme le passé, ils vivent dans l'instant présent. Le temps pour eux n'a aucun sens. Ce cochon t'a causé du chagrin en disparaissant, mais lui ne sait pas ce

que c'est. Maintenant, il vit probablement avec une bande de sangliers et a totalement oublié sa vie antérieure dans notre ferme ! Il ne reviendra jamais. Seul un chasseur pourrait l'abattre lors d'une battue, c'est lui alors qui profitera des saucisses !

Marie ne répondit pas. Elle avait trop souvent débattu ce sujet avec sa mère. Elle ne pouvait pas admettre que l'homme s'accapare la propriété de la conscience. Sa mère soutenait que seule l'espèce humaine avait cette chance d'avoir réussi au cours de l'évolution à développer une capacité de conscience fantastique, c'est ce qui la différenciait des animaux. Mais Marie pensait au fond d'elle-même que chaque animal avait également participé à ce développement et possédait une parcelle plus ou moins importante de cette conscience.

L'achat du nouveau cochon était prévu lors de la prochaine foire agricole. Marie sentait cette échéance inéluctable approcher et toujours pas de Gros Cochon Pigou. Parfois elle s'en allait à la lisière de la forêt malgré l'interdiction de sa maman et essayait de l'appeler, mais jamais il ne venait.

Même Ernestine avait commencé à se faire à l'idée qu'on ne le reverrait plus. Malgré tous ses efforts, on n'avait jamais obtenu un signe de vie, il semblait s'être dissous dans la grande forêt. Même Corvusse, le vieux corbeau, ne semblait pas savoir. « A moins qu'il n'ait reçu comme consigne de se taire » pensait parfois Ernestine. Seule Pica, la pie, continuait son jacassement au sujet de l'amoureuse de Gros Cochon Pigou et c'était le seul signe de vie qu'on avait.

Ce fut Jacquot qui, le premier, annonça la nouvelle du retour de Gros Cochon Pigou. Bien involontairement d'ailleurs, il était juste en train de chanter son cocorico matinal quand il le vit arriver tranquillement par le grand portail que Restitue venait juste d'ouvrir pour laisser le passage au tracteur.

A cette vision, Jacquot s'étrangla presque et son chant se termina sur un hoquet, ce qui fit lever la tête à toute la basse-cour. Paulette, sa préférée, se précipita craignant une crise cardiaque, Ernest battit des ailes et prit son vol pour avoir une meilleure vision, Caroline dans son étable tira si fort sur sa longe qu'elle réussit à la casser, ce qui lui permit de sortir au galop et d'assister au fameux retour.

Il faut dire que le spectacle en valait la peine. Gros Cochon Pigou arrivait en se dandinant, tout fier de lui, toujours bien gras et rose bien que tout sale et couvert de boue. Derrière lui suivaient une dizaine de petits cochons adorables et, fermant la marche, une énorme laie. « Voilà l'amoureuse de Gros Cochon Pigou, c'est un sanglier ! » jacassa la pie qui assistait elle aussi au spectacle.

La plus surprise fut Marie. Jamais elle n'aurait imaginé son cochon préféré revenir de la forêt avec une ribambelle de petits rejetons.

– On les appellera des porcassins, s'écria-t-elle aussitôt, puisque chacun est à la fois marcassin et porcelet !

– Et la laie ? Qu'en penses-tu ? demanda Restitue avec inquiétude. Je me demande ce qu'on va en faire.

– Je l'apprivoiserai, répondit Marie après un instant de réflexion. Et elle s'appellera Suscrofie parce que c'est la fille de Suscrofa, le vieux sanglier de la forêt !

Restitue la regarda perplexe. « Pouvait-on garder un sanglier dans une basse-cour, même s'il était une laie ? Quant aux petits porcassins, cela pourrait être d'un bon rapport. Il faudra que j'en parle au vétérinaire » murmura-t-elle.

SUSCROFIE

Marie avait appelé l'amoureuse de Gros Cochon Pigou, Suscrofie. Restitue n'y avait pas mis d'objection, ayant appris à ne pas discuter les choix de sa fille. Elle aimait bien d'ailleurs que chacun ait un nom, cela animait la basse-cour et amusait beaucoup le vétérinaire. Tout le monde donc avait adopté le nom de Suscrofie pour la laie sanglier que Gros Cochon Pigou avait ramenée à la ferme avec une ribambelle de petits porcassins. « Porcassin, parce que c'est un mélange de marcassin et de porcelet » avait encore décidé Marie.

Marie s'était aussi engagée à apprivoiser cette laie sauvage et elle y réussit parfaitement au grand étonnement du vétérinaire qui n'imaginait pas un sanglier vivre dans une ferme. D'ailleurs ce dernier avait d'abord pensé tuer ce sanglier, les bêtes sauvages pouvant être porteuse de maladies les rendant impropre à la consommation humaine. En plus il n'aimait pas ce genre d'hybridation entre le cochon et le sanglier qui, disait-il, pollue la race. Mais devant l'insistance de Marie, il avait fait analyser l'état de santé de Suscrofie ainsi que des petits porcassins et les avait finalement déclarés sains et aptes à vivre dans la ferme.

Tout ce petit monde avait emménagé dans la soue de Gros Cochon Pigou et s'y trouvait bien. Suscrofie, pourtant habituée aux sous-bois de la forêt dans lesquelles elle avait sa souille pour se rouler dans la boue et se nettoyer de tous les parasites qui infestaient son pelage, avait adopté la mare des canards pour prendre son bain. Ernest avait vu cette irruption dans son domaine favori avec humeur mais Ernestine lui avait fait comprendre qu'il fallait être compréhensif. Après tout lui-même n'avait-il pas débarqué dans la ferme en étranger, conduit dans la rivière par un saumon après avoir quitté le lac où vivait sa copine Cunégonde, la truite.

La présence de la laie avait donné à la ferme de Restitue une réputation. On venait de loin pour visiter cette ferme où un cochon avait adopté une laie sanglier comme compagne. Ce qui étonnait le plus les visiteurs, c'était de voir qu'un sanglier sauvage pouvait vivre en bonne entente avec les autres hôtes. Seul le vétérinaire aurait pu expliquer, lui qui avait compris le rôle de la petite fille dans cette cohabitation heureuse. C'est d'ailleurs à cause de cela qu'il venait encore plus souvent à la ferme bien qu'aucune vache ne soit en train de vèler. Il disait venir simplement pour vérifier que tout se passait bien avec Suscrofie, alors qu'en réalité il adorait parler avec Marie. Il avait découvert en elle ce pouvoir de communiquer avec les animaux et il ne se lassait pas de le voir en action. Peut-être avait-il connu ce pouvoir étant petit et cherchait-il à le retrouver.

Gros Cochon Pigou ne quittait pas sa laie d'une semelle de sabot. Il l'emmenait souvent parader dans la cour, ils marchaient alors ensemble, l'un tout rose, presque nu sous une fine couche de soies transparentes, à côté de l'autre couverte d'un pelage du plus beau roux. Le contraste en faisait la risée de toute la basse-cour mais Gros Cochon Pigou ne s'en offusquait pas, il était bien trop heureux pour penser qu'on pouvait se moquer de lui ! Seule Suscrofie montrait parfois un certain énervement, d'un petit coup de tête par-ci par-là elle envoyait alors valdinguer un poussin ou un caneton ; il faut dire que ces garnements étaient les premiers à rire et se moquer de ce couple invraisemblable.

Il n'y avait que Restitue qui restait dubitative. D'abord cela faisait un cochon de plus à nourrir. Ensuite elle ne pouvait plus envisager de vendre Gros Cochon Pigou pour en faire des saucisses, elle avait bien trop peur de la réaction de Suscrofie. C'était quand même une énorme bête capable de faire du dégât si elle devenait furieuse. De plus la laie restait un peu sauvage et difficile à approcher, ses coups de groin contre les poussins en avaient déjà tué quelques-uns. Seule Marie avait le droit de la toucher et de lui parler. Bien sûr Restitue aurait pu faire appel à

un chasseur de sanglier, mais cela elle s'était juré de ne jamais le faire. En attendant de trouver une solution, elle subtilisa au couple de suidés quelques porcassins déjà bien gras qu'elle vendit sur le marché. Elle obtint même un bon succès avec ces porcassins dont la peau blanche du porcelet et les longues rayures brunes du marcassin attirait le regard.

De son côté Suscrofie semblait apprécier le confort que lui apportait la vie à la ferme. C'était sans doute un paradis par-rapport à la vie sauvage dans la forêt quand la nourriture se fait rare et que la faim vous noue le ventre. La peur aussi qui bridait sa vie dans la forêt s'était évanouie comme une maladie dont on guérit, cette peur qui la maintenait dans une vigilance permanente quand tout peut arriver, des chiens qui vous débusquent, les loups parfois qui en hiver se regroupent en meute, enfin le chasseur avec son fusil qu'elle avait appris à connaître dans son enfance quand sa mère avait été tuée. A la ferme, il n'y avait rien de tout cela, on pouvait manger et dormir comme bon vous semblez et Suscrofie faisait concurrence avec Gros Cochon Pigou pour celui qui serait le plus gras !

Pourtant la nostalgie lui serrait le cœur parfois de cette vie sauvage dans la forêt. Suscrofie se revoyait dans le sous-bois, humant la terre et tout d'un coup découvrant ce champignon qu'elle adore tant et que les hommes gardent jalousement pour eux ! Elle regrettait presque la faim qui la poussait à parcourir de grandes distances dans l'espoir de découvrir les racines et autres oignons qui la rassasieraient. La vie à la ferme lui paraissait presque trop confortable, sans souci, sans inquiétude du lendemain. Curieusement elle avait trouvé un confident à qui elle aimait se confier : c'était Ernest. Lui aussi venait de la forêt, lui aussi avait connu la vie sauvage et la liberté qu'elle implique. Alors quand ils se retrouvaient dans la mare, ils se racontaient des épisodes de leur vie antérieure, celle d'avant la ferme.

Cette nostalgie aurait été supportable sans les commentaires ironiques de Smirle. Ce sont ces commentaires qui petit à petit rendirent folle la pauvre Suscrofie à un point tel que toute la ferme se ligua pour s'en débarrasser.

Le renard aimait se faufiler par un tunnel qu'il avait creusé sous le mur qui protégeait la ferme, disons plutôt il s'était contenté de prolonger le terrier d'un lapin dont il avait auparavant fait son déjeuner. Ce tunnel l'amenait sous un fourré au bord de la mare des canards. De là, caché sous le fourré, il pouvait surveiller l'activité de la basse-cour et occasionnellement déguster un poussin un peu trop aventureux. L'arrivée de Suscrofie avait commencé par l'inquiéter, ce sanglier n'allait-il pas déranger ses habitudes en fouillant partout et en particulier sous le fourré qui lui servait de cachette ? Mais Suscrofie avait vite appris qu'il n'était pas bienséant et surtout inutile de fouiller la terre en creusant de longues tranchées comme elle en avait l'habitude dans la forêt pour dénicher les racines ou champignons qu'elle aimait. A la ferme, il était recommandé de ne faire aucun effort, Restitue se chargeait de la nourriture, parfois c'était Marie elle-même et dans ce dernier cas, la laie se faisait toute gentille pour recevoir la caresse que la petite fille savait si bien donner.

Cependant ce sanglier gênait considérablement les activités du renard. Smirle avait déjà eu affaire avec le père, Suscrofa, et il savait combien un sanglier en colère peut être dangereux. Aussi il n'eut de cesse que d'arriver à lui faire quitter la ferme. Il estimait que la basse-cour de la ferme lui appartenait en propre, aucun animal sauvage de la forêt n'y avait droit à part lui ! C'était même une question de survie, il y avait là son garde-manger et il avait appris à se servir raisonnablement sans que cela ne déclenche des réactions disproportionnées ! « Ce sanglier doit disparaître, se jura-t-il un jour. » Et Smirle était patient et malin. Après avoir longuement observé le comportement de Gros Cochon Pigou et de son amoureux, il comprit la nostalgie de la pauvre Suscrofie et il n'eut de cesse de se moquer d'elle afin d'activer, d'exaspérer cette nostalgie. « A-t-on jamais vu une laie sauvage vivant dans une ferme et amourachée d'un

cochon ! » lui disait-il en se gaussant. « Et puis, continuait-il, comment peux-tu supporter ce cochon qui ne te lâche pas d'une semelle de sabot, qui te suit dans tes moindres mouvements comme un petit mouton et même insiste pour participer à l'éducation des porcassins ! »

Furieuse de ces railleries, Suscrofie chargea plusieurs fois le renard caché dans son fourré, mais celui-ci se retirait vite dans son terrier de lapin, la laissant empêtrée dans un amas de branchage.

– Pourtant Smirle a raison, marmonna-elle un jour. Dans la forêt les mâles ne s'occupent pas des petits, la laie se débrouille tout seul. Ici mon cochon me suit sans cesse comme si je pouvais soudainement disparaître. Cela commence à m'énerver un peu.

A force de rabâcher des moqueries, Smirle obtint ce qu'il voulait. : Suscrofie décida d'éloigner Gros Cochon Pigou et de se réserver la soue pour elle seule avec ses porcassins. Le pauvre Gros Cochon Pigou fut obligé de dormir dehors, ce qu'il détestait au plus haut point ! Dans la basse-cour, tout le monde a son logement, le coq et ses poules dans le poulailler, les lapins dans leurs casiers, la vache dans l'étable, le cheval dans l'écurie. Seul notre couple de canards ne profitait pas de ces arrangements, préférant construire son nid dans les hautes herbes et roseaux qui poussaient sur les bords de la mare. En fait ce reste de sauvagerie était à l'initiative d'Ernest qui, malgré les remontrances de sa compagne, conservait jalousement une certaine indépendance et avait toujours refusé les multiples nichoirs amoureusement proposés par Marie !

Voyant l'expropriation de son domicile de Gros Cochon Pigou, Restitue fit construire une soue provisoire pour l'abriter. Mais cela ne contribua pas à l'acceptation de Suscrofie dans l'environnement de la ferme !

– Bien sûr, argumenta le vétérinaire quand on lui présenta les faits. Les sangliers ne vivent jamais en couple quand il y a des marcassins. Normalement les mâles sont rejetés et se retirent dans la forêt en solitaires. Le comportement de Suscrofie reflète cette tradition de la gent sanglier, elle repousse son cochon d'amoureux qui lui ne comprend rien !

Après cette mise à la porte de Gros Cochon Pigou du domicile conjugal, les railleries de Smirle ne connurent plus de bornes. Il n'en pouvait plus de rire en voyant ce gros cochon errer dans la cour comme une âme en peine. « Voilà ce que c'est que de vouloir mélanger le sauvage brut de la forêt avec la domesticité trop sophistiquée de la ferme ! » susurrerait-il sans cesse. « Je te l'avais dit, cette laie sanglier n'est pas pour toi ! Tu ferais mieux de la renvoyer dans la forêt, là où elle doit habiter. Ici, elle ne crée que des ennuis. »

Et le pire c'est qu'Ernestine était plutôt d'accord avec le renard. Un tel mélange de genres pouvait convenir dans le cas d'un canard parce que, pensait-elle, il n'y a pas beaucoup de différence entre un canard sauvage originaire du lac de Mille Couleurs et un canard domestique, mais dans le cas d'un sanglier, n'était-ce pas une autre affaire ! C'était en tout cas ce qu'elle disait à son compagnon en laissant ainsi entendre combien lui-même avait réussi à bien s'intégrer.

– Malgré toute la bonne volonté de Suscrofie l'adaptation est trop dure pour s'habituer aux règles complexes qui régissent la vie de la ferme ! On a déjà la petite fille, Marie, qui n'en fait qu'à sa tête dans la cour et qui n'a conscience d'aucune de ces règles de vie, alors si on ajoute un sanglier sauvage, cela dépasse les bornes !

Ernest préférait ne pas répondre, il reconnaissait dans le mal de vivre de Suscrofie cette nostalgie qui le prenait parfois quand il se remémorait la vie au lac des Mille Couleurs.

Quant à Marie, c'était vrai qu'elle n'en faisait qu'à sa tête. Elle s'était prise d'amitié pour Suscrofie et passait son temps avec elle, malgré les remontrances de sa mère. Souvent on la voyait chevauchant la laie lancée au galop dans la cour. De telle chevauchée créait un

affolement général dans la basse-cour, Paulette rassemblait ses poussins de peur qu'ils ne se fassent écraser, Ernestine s'empressait de rejoindre le milieu de la mare avec ses canetons, les poules se mettaient à battre des ailes et à voleter dans tous les sens, les lapins se terraient au fond de leur clapier. Même Médor se mettait à aboyer comme un fou, dérangeant Caroline qui, énervée, lançait des meuglements énormes. Il fallait alors toute la force de persuasion de Restitue pour arriver à calmer cette agitation.

Cette agitation irraisonnée finit par vider la cour de la ferme de ses habitants, ceux-ci préférant laisser le champ libre à la folie sanglière qui dévastait tout. Même Ernestine obligea Ernest à abandonner leur nid pourtant bien à l'abri dans la roselière de l'étang. « Toute cette agitation dérange la formation des œufs, argumenta-elle, et beaucoup de canetons n'arrivent pas à éclore normalement. » Ils décidèrent de reconstruire un nid de l'autre côté de la rivière par laquelle était arrivé Ernest. Pour cela Ernestine dut encore une fois réapprendre à voler.

Les poules abandonnèrent le poulailler au grand désespoir de Jacquot qui voyait son harem se disperser aux quatre coins de la ferme. Caroline, la vache, refusa désormais de sortir de son étable, il fallut lui apporter un seau d'eau chaque jour pour sa boisson. Quant à Médor, il s'enferma dans sa niche, n'en sortant plus que pour manger la platée que Marie lui apportait chaque jour.

– Tout ceci ne peut plus durer, s'exclama un jour Restitue. Il faut qu'on se débarrasse de ce sanglier fou ! Le vétérinaire n'ose pas l'approcher, je vais faire intervenir un chasseur. Lui au moins il saura comment faire !

– Non, non, non, supplia encore Marie. Elle est mon amie, je ne veux pas la perdre. Je m'amuse trop avec elle, je lui dis tous mes secrets. Parfois je vais la retrouver au milieu de la nuit, à la lumière de la lune et nous rêvons ensemble de la beauté mystérieuse de la vie.

Ce genre de réponse avait pour effet de clore le débat. Restitue aimait trop sa fille pour perturber une telle amitié, même si elle pensait que celle-ci aurait pu être mieux dirigée. Après tout cette laie avait peut-être des qualités insoupçonnées. Et puis Restitue avait gardé de son enfance cette capacité merveilleuse de voir au-delà de la simple réalité du moment, elle savait profiter d'un événement pour découvrir derrière ce que sa fille appelait justement la beauté mystérieuse de la vie.

Pourtant il fallait faire quelque chose, cela ne pouvait plus durer, la vie devenait infernale dans la cour de la ferme. Chacun, enfermé dans son coin, regardait Ernestine en espérant une solution miracle. Alors un jour Ernestine se décida. Prenant son courage à deux ailes, elle confia sa progéniture à Ernest en lui recommandant d'en prendre le plus grand soin, surtout de ne pas laisser les canetons se balader n'importe comment dans la cour où régnait Suscrofie. Elle s'envola alors vers la forêt à la recherche de Corvusse, le vieux corbeau. Lui seul pouvait l'aider à trouver le sanglier Suscrofa.

Corvusse logeait au plus profond de la forêt, là où les chênes centenaires courbent leurs branches jusqu'à terre, abritant ainsi une faune étrange et mystérieuse. Corvusse savait naviguer entre les branchages, virant juste quand il fallait pour éviter de rentrer dans le feuillage. Ce n'était pas le cas de la pauvre Ernestine qui perdit beaucoup de plumes en cherchant à se dégager du fouillis inextricable qu'entretenaient les vieux chênes. Elle trouva finalement Corvusse perché sur la branche basse du plus vieux chêne de la forêt. Il était en train de discuter avec Smirle le renard.

La vision de son ennemi de toujours fit hésiter Ernestine, mais Corvusse la rassura.

– Viens donc te percher à côté de moi, tu ne risques rien ici.

Ernestine réussit à se percher maladroitement sur la branche. Ce n'était pas commode avec ses pattes palmées, adaptées pour nager dans l'étang, mais heureusement la branche du vieux chêne était large et on pouvait s'y tenir comme sur un balcon.

– Tu devrais savoir, répondit-elle alors, que ce ne sont pas des dents du renard dont il faut se méfier, mais de ses paroles. Rappelle-toi un certain fromage que tu croyais ta propriété et dont il réussit à te débarrasser pour son profit !

Corvusse, vexé, ne répondit pas. Ce souvenir lui était très désagréable.

En bas Smirle leva la tête et regarda le couple improbable du corbeau avec une cane. L'idée lui vint alors qu'en caressant encore une fois l'ego de ce stupide corbeau, il pourrait obtenir beaucoup mieux qu'un fromage. Ce qu'il désirait le plus au monde était là, à côté du corbeau, et il imaginait déjà cette cane bien grasse tombant du ciel juste dans sa gueule. La faim lui tordit l'estomac tout d'un coup et il montra ses dents dégoulinantes de salive.

– Calme-toi Smirle, intervint alors Ernestine. Calme-toi ! Tu prends tes désirs pour des réalités ! Tu ne m'as pas encore attrapée !

– Pourquoi viens-tu dans la forêt ? répliqua Smirle furieux de s'être laissé trahir par sa faim. Si ce n'est pas moi, ce sera le loup qui te dévorera !

– Je viens pour parler affaire, répondit Ernestine sans tenir compte de l'avertissement. Nous avons un intérêt commun : nous débarrasser de cette laie, Suscrofie, qui a envahi la ferme. Je sais que pour toi, c'est comme si on avait hermétiquement clos ton garde-manger. Pour nous aussi, cette laie est devenue insupportable, elle n'a de cesse de tout chahuter. Plus elle fait de dégâts, plus elle est contente !

Smirle oublia aussitôt sa rancœur contre Ernestine. Il imagina Suscrofie à sa disposition dans la forêt avec ses porcassins. « Certainement, se dit-il, ces petits, à la fois porc et sanglier, ne connaissent rien à la vie sauvage et les attraper sera trop facile. Et surtout le vieux sanglier, Suscrofa, ne trouvera rien à redire puisqu'il ne s'agit pas de vrais marcassins ! » Et Smirle se lécha les babines rien que d'imaginer le goût tendre d'un petit porcassin.

– Je veux bien t'aider, dit-il d'un ton délicieusement mielleux, je veux bien t'aider Ernestine, mais en échange je réclame deux ou trois porcassins.

Il aurait mieux fait de se taire. Le vieux sanglier arrivait justement et entendit ses dernières paroles. Il baissa la tête en avant et se prépara à charger.

– Attendez, attendez ! s'écria Corvusse du haut de sa branche. Smirle a la parole facile mais ce qu'il dit dépasse la réalité !

« Voilà que le vieux corbeau me défend maintenant, murmura Smirle. Peut-être cherche-t-il à obtenir une nouvelle flatterie ? » Et il préféra s'esquiver plutôt que d'affronter les redoutables cornes et le poids du sanglier lancé à toute vitesse.

L'appel de Corvusse fit lever la tête au vieux sanglier. C'est alors qu'il aperçut Ernestine toujours posée à côté.

– Que fait ce canard ici ? interrogea-t-il. Ce n'est pas un endroit pour des pattes palmées !

– Nous nous connaissons, répondit alors Ernestine. Rappelez-vous l'affaire du lac des Mille Couleurs.

– Ah oui ! Ce lac que nous avons contribué à sauver. Viens-tu donc pour une affaire semblable ?

– Aujourd'hui, c'est différent. Il s'agit de votre fille, Suscrofie. Elle s'est incrustée dans la ferme de Marie et elle y mène une vie comme si c'était dans la forêt. Ce n'est plus possible !

– Je sais cela. Cette laie est tombée amoureuse d'un cochon, le comble pour un sanglier. Nous l'avons laissé faire en souvenir de la fête, le concours de beauté, tu te souviens ? Mais une

laie est un sanglier sauvage, sa vie est dans la forêt et non pas dans une ferme comme un cochon domestique. Nous allons y mettre bon ordre.

– Mais il ne faut pas tout casser, intervint Ernestine inquiète.

– Il faut ce qu'il faut, se contenta de répondre Suscrofa. Corvusse va faire l'appel de tous les sangliers de la forêt et, une fois la troupe constituée, nous descendrons sur la ferme.

Bientôt la forêt retentit de croassements de corbeaux et de lourds galops. Les sangliers se rassemblèrent à la lisière de la forêt et leur troupe commença à dévaler à travers champs faisant trembler la terre et écrasant tout sur son passage.

– C'est incroyable, s'exclama un chasseur qui passait dans le coin. Nous avons fait battues sur battues et n'avons jamais réussi à rassembler plus d'un ou deux sangliers et en voilà une troupe de plusieurs dizaines ! Ils se moquent de nous qui cherchons à les tuer !

– Oui ! abonda son collègue. S'ils se rassemblent, c'est sur leur propre décision et pas en obéissant à nos efforts. Ils sont certainement plus intelligents que nous !

– Mais alors pourquoi ce rassemblement si ce n'est pas de notre fait ? Ils ont l'air de se diriger vers la ferme.

– Oui ! Et le fermier ne va pas être content, ses champs de blé vont être saccagés et il va encore protester en disant que nous ne savons pas chasser !

– Regarde, la troupe est menée par un vieux sanglier. Il est énorme ! Je n'en ai encore jamais vu un aussi gros.

– Essayons de nous rapprocher, peut-être pourrions-nous en tirer quelques-uns. J'aimerais particulièrement tirer le vieux.

Mais ce que les chasseurs n'avaient pas vu, c'était les corbeaux.

Il y avait déjà longtemps que le vieux Suscrofa avait passé une alliance avec les corbeaux. C'est grâce à eux que les battues des chasseurs ne débouchaient jamais sur rien ! Corvusse et ses congénères surveillaient les mouvements des chasseurs et ceux chargés de rabattre le gibier. Dès que le danger se précisait, les corbeaux commençaient à tracer des arabesques complexes dans le ciel. Suscrofa savait déchiffrer ces arabesques et il prenait immédiatement la décision qui convenait pour échapper aux chasseurs.

Curieusement les corbeaux ne gagnaient rien dans cette alliance. Suscrofa n'avait d'ailleurs rien à leur offrir. Simplement l'alliance avec les sangliers confortait l'amour propre de Corvusse. Dans son ego exacerbé, il s'imaginait être un phénix de la forêt ! Il dirigeait la troupe des sangliers comme il l'entendait, il en était le maître. Et ses collègues corbeaux le confortaient dans cette sensation, eux-même étant également emportés par cette ivresse du pouvoir. C'est pour cela qu'Ernestine avait tenu à rencontrer Corvusse. Elle connaissait cette alliance et elle savait que les corbeaux sauraient rassembler les sangliers et les diriger jusqu'à la ferme. Elle lui avait posé le challenge de les amener jusqu'au portail d'entrée et Corvusse était bien trop fier de montrer son pouvoir pour refuser.

Quand Restitue vit toute la bande sauvage arriver au galop dans un tourbillon de poussière, elle crut qu'il ne resterait plus rien de sa ferme. Elle voulut attraper Marie et se réfugier dans la maison, mais celle-ci résista.

– Laisse-moi aller, dit-elle, laisse-moi aller, je sais ce qu'ils veulent. Ils ne chargeront pas, j'en suis sûre. J'ai tout compris.

Et se libérant de sa mère elle courut au devant de la troupe furieuse. Ce que vit alors Restitue la laissa abasourdie : les sangliers s'étaient arrêtés juste devant la petite fille. Alignés en rang d'oignons, ils semblaient attendre.

Alors Marie se précipita dans la cour et ouvrit la porte de la soue. Suscrofie en sortit lentement, la tête haute, posant une patte devant l'autre sans se presser. Les porcassins la suivaient en file indienne, mais Marie s'interposa en les renvoyant dans la soue.

– Ces derniers sont suffisamment grands pour se passer de leur mère, décréta-t-elle en refermant la porte. Seule Suscrofie rejoindra la forêt.

Les chasseurs s'étaient rapprochés et se répartissaient déjà les sangliers à tirer et en particulier celui qui semblait le chef, l'énorme Suscrofa, quand la laie arriva au petit galop avec Marie sur son dos. Ils ne pouvaient plus tirer maintenant, le risque de blesser la petite fille était trop grand. Les sangliers se regroupèrent autour de Suscrofie et le groupe reprit le chemin de la forêt, emmenant avec eux Marie.

– Marie ! hurla Restitue. Marie, ne pars pas avec eux, reviens ici !

– Ne vous inquiétez pas, intervint le vétérinaire qui venait d'arriver pour une vache en train de vêler. Ils l'emmenent pour se protéger des chasseurs, mais ils vont la libérer dès qu'ils seront dans la forêt.

– Les sangliers ne sont pas aussi intelligents ! Ils vont simplement la renverser et l'écraser comme une crevette ! Il faut envoyer les chasseurs, je vais prendre mon fusil.

C'est alors qu'Ernestine qui surveillait les opérations, à l'abri au centre de l'étang avec sa marmaille, se décida à intervenir. Elle vint se poser juste devant Restitue, secoua la tête, leva la patte et ouvrit ses ailes dans un ample mouvement qui semblait vouloir dire « tout va bien ».

– Voyez, dit le vétérinaire, Ernestine a tout compris. Elle cherche à vous rassurer. D'ailleurs c'est sans doute elle qui a tout manigancé ! La cour devenait un chantier avec ce sanglier, elle a voulu s'en débarrasser. Et elle a bien fait, il n'est pas bon de mélanger les sangliers avec les cochons. Il faut préserver la pureté des deux races, l'une domestique, l'autre sauvage.

Mais ni les arguments du vétérinaire, ni ceux d'Ernestine ne suffirent pour calmer l'inquiétude de Restitue. Elle appela les chasseurs et les convainc de réaliser une battue dans la forêt à la recherche de sa fille. C'est alors qu'on vit celle-ci arriver à pied, seule. Aucun sanglier ne la suivait. Elle était griffée de partout, les vêtements déchirés et tachés de sang.

– Mais que t'ait-il donc arrivé, s'écria sa maman. Ernestine et le vétérinaire ont beau dire, j'avais raison : il ne faut pas s'aventurer avec des sangliers ! Tu aurais pu mourir écrasée au milieu de ces bêtes sauvages.

– Ce n'est rien, répondit Marie, seulement des griffures. Suscrofie ne faisait pas trop attention aux ronces qui encombrent le sous-bois. Je suis allé avec elle jusque dans le sanctuaire des sangliers, c'est là qu'ils se cachent des chasseurs. Personne n'a jamais réussi à les trouver ! Heureusement le vieux corbeau m'a montré le chemin pour revenir. Il connaît tous les chemins tracés par les sangliers.

En entendant cela, les chasseurs essayèrent en vain de se faire indiquer la direction qu'elle avait suivie dans la forêt jusqu'au lieu où les sangliers se dissimulent si bien, mais la petite fille refusa absolument de dire quoi que ce soit. Suscrofa savait qu'il pouvait lui faire confiance et qu'elle ne dévoilerait aucun de ses secrets.

Après ces événements, la vie reprit sa routine journalière à la ferme. Il fallut nettoyer à fond la soue avant que Gros Cochon Pigou accepte de remménager. Curieusement il ne sembla pas trop regretter son amoureux. Il sembla même retrouver avec plaisir ses habitudes, les longs discours d'Ernestine, les caresses de Marie, les moqueries de Jacquot.

Seul Smirle faisait la tête. D'abord Marie avait empêché les porcassins de partir avec Suscrofie et son espoir de festin s'était évanoui. Ensuite le tunnel de lapin qu'il utilisait pour accéder à son garde-manger, c'est à dire le poulailler, avait été détruit par la troupe de sangliers.

Peut-être ces derniers avaient-ils reçu une consigne secrète, peut-être avaient-ils simplement senti ces tubercules dont ils raffolaient juste à l'entrée du trou, en tout cas ils avaient tout bouleversé et le tunnel s'était retrouvé effondré, impraticable. Et Smirle avait une trop haute considération de lui-même pour s'abaisser à en creuser un nouveau, d'autant que cela pouvait salir sa belle queue.

Smirle entra alors dans une période de jeûne forcé. Dans ses rêves, il se voyait se glissant dans un long tunnel qui débouchait juste dans un coin du poulailler. L'odeur des poules le prenait alors à la gorge excitant sa faim et le rendant presque fou. Il s'imaginait refermant sa gueule sur un petit poussin encore tout tendre, il sentait le sang chaud dans sa gorge. Il se réveillait alors en claquant ses dents dans le vide, il n'avait alors qu'un bol d'air à avaler !

LE TUNNEL DE SMIRLE

Depuis la fermeture du tunnel lui permettant d'accéder à son garde-manger, c'est à dire le poulailler, Smirle ne pensait plus qu'à cela. Il ne rêvait que de croquer un poulet, tout autre viande le dégoûtait. Cette obsession était arrivée au point qu'il avait pris le lapin en horreur. Même lorsque l'un d'eux lui passait sous le nez, il ne faisait pas un geste pour l'attraper. D'ailleurs les lapins s'étaient donnés le mot et ils ne faisaient pas plus attention à lui qu'à une sauterelle !

– On m'a privé de mon bien, répétait-il sans cesse, c'est injuste. Et tout cela c'est la faute d'Ernestine, j'en suis sûr ! C'est elle qui a envoyé les sangliers boucher ce tunnel, c'est elle qui interdit aux lapins d'en creuser de nouveaux.

Bien sûr, Smirle ne pouvait pas envisager de creuser un nouveau tunnel lui-même, un renard ne s'abaisse pas à ce genre de travail et Smirle tenait beaucoup à son statut d'aristocrate. Il restait des heures derrière le mur protégeant le poulailler, respirant l'odeur des poules, écoutant le léger caquetage des poussins. Il se remémorait ces visites surprises quand il émergeait dans un coin de la cour, caché dans le fourré où aboutissait l'ancien tunnel et quand, avoir vérifié l'absence du chien, il sautait au milieu de la volaille.

– C'est le bruit des battements d'aile affolés qui me manque, pleurait-il souvent auprès de Corvusse, le vieux corbeau, son confident. Je tremblais alors d'excitation, la faim me rendait ivre au point que et plus rien ne pouvait plus m'arrêter, même pas le chien ! Et enfin la jouissance quand je me mettais sous les dents un petit poussin comme apéritif avant d'attraper le poulet que je préférais emmener avec moi par le tunnel sachant que le chien n'allait pas manquer d'arriver.

Aujourd'hui Médor ne faisait même plus attention à lui quand il s'approchait du mur, comme s'il ne comptait pas plus qu'une souris !

– En plus, répondait Corvusse qui écoutait avec délice les malheurs du renard, tu maigris. Regarde ta belle queue rousse qui se rabougrit. Bientôt ce ne sera plus qu'une vieille loque avec des poils qui partent en lambeaux !

Une telle réflexion avait le don d'exaspérer un peu plus Smirle. Il faut dire que le vieux corbeau se délectait de voir son rival dans l'orgueil de soi en si mauvaise posture !

– Tu n'as plus qu'une chose à faire, lui dit-il un jour, c'est de passer un accord avec Grimbert, le blaireau. C'est un super champion pour creuser des terriers et sûrement il pourra creuser ton tunnel, un tunnel bien plus profond dans la terre que l'ancien qui n'était qu'un simple terrier de lapin. Ainsi les sangliers ne pourront plus le détruire.

Cette suggestion eut le don de rendre Smirle encore plus furieux. Il fit un bond énorme, lançant sa patte en avant pour essayer d'attraper le corbeau, mais celui-ci se méfiait et deux coups d'aile l'avaient mis à l'abri.

– Allons, reprit-il après s'être reposé sur sa branche, ne t'énerve pas. Je connais votre dispute. Tu cherchais un logement et il t'a proposé de partager son château souterrain. Mais une fois installé, tu t'es vite débrouillé pour le virer de son château, une vraie expropriation ! Alors maintenant il n'a de cesse que de se venger de toi !

– J'avais besoin de place, marmonna Smirle comme s'il se sentait obligé de s'excuser. Et ces blaireaux se sont multipliés au point qu'il n'y avait plus de chambres de disponibles pour ma famille.

– C'est pourtant Grimbert qui a construit le château souterrain, c'est lui qui a accepté ta compagnie et t'a offert une chambre. On ne peut pas dire que tu lui as été très reconnaissant !

Avec sa belle queue rousse entre ses pattes, Smirle avait la mine de quelqu'un pris en faute. Il avait perdu son arrogance habituelle et se tenait tout contrit sous le regard moqueur de Corvusse.

– J'ai une idée, reprit ce dernier compatissant. A l'emplacement de l'ancien tunnel, propose à Grimbert de te construire un nouveau terrier. Ainsi tu auras toujours ton poulailler à portée de patte ! Fini la faim qui te ronge et ta queue retrouvera sa splendeur passée ! En échange, tu lui rends son château dans la forêt.

Smirle regarda Corvusse avec suspicion. Que manigançait-il derrière cette suggestion ?

– C'est une bonne idée, répondit-il finalement. Va donc lui dire que je lui rends son logement, je m'installe à l'entrée du nouveau tunnel avec ma famille, nous emménagerons au fur et à mesure de sa construction.

Grimbert était le meilleur terrassier de la forêt, les terriers qu'il confectionnait volontiers à la demande pour d'autres animaux moins experts étaient réputés pour leur solidité ainsi que par la sécurité apportée par les nombreuses sorties de secours qu'il ne manquait jamais de prévoir. Il avait déjà travaillé pour Smirle mais la façon dont celui-ci l'avait expulsé de son propre château où il l'avait invité à séjourner avec sa famille l'avait dégoûté de travailler pour des renards. Il faut dire que son « château » était une merveille d'architecture souterraine. C'était une demeure familiale dont la date de création remontait à plusieurs siècles ! Différentes générations de blaireaux s'étaient succédées pour créer un vrai labyrinthe sur plusieurs étages. Il y avait tellement d'espace que Grimbert avait loué quelques chambres à Smirle qui ne savait pas où se loger. Mais ce dernier avait la fâcheuse habitude de ne pas savoir partager. Il n'avait eu de cesse que de déloger le blaireau avec toute sa famille, utilisant pour cela toutes les ressources de son imagination.

Cependant malgré la rancœur qu'il gardait envers Smirle, Grimbert accepta l'offre transmise par Corvusse. Il adorait trop construire des terriers et en creuser un sous le poulailler lui convenait parfaitement. Dans un poulailler, il y a nécessairement des œufs et les œufs, ça il adorait ! Il savait que Smirle lui laisserait le passage, cela faisait partie de l'entente cordiale qui existe naturellement entre les renards et les blaireaux.

Ce fut Pica, la pie bavarde, qui avertit Ernestine du nouveau tunnel en cours de creusement. Cette pie était toujours au courant de ce qui se passait et comme elle ne savait pas tenir sa langue, les nouvelles se répandaient vite. Finalement Pica était la journaliste de service pour le petit monde de la ferme et celui, plus sauvage, de la forêt.

En général Ernestine n'écoutait pas les jacassements incessants de la pie, mais quand elle entendit parler d'un tunnel, son attention se réveilla aussitôt. Si Smirle arrivait à pénétrer dans le poulailler, c'en était fini des nuits tranquilles. Elle imaginait déjà les caquetages affolés des poules, les aboiements du chien qui ne voyait rien dans la nuit, le coup de fusil que tirerait en l'air la fermière. Ernestine n'avait pas peur du renard, la nuit elle emmenait sa famille dormir sur la petite île qui se trouvait au centre de la mare. Le renard détestait trop l'eau pour se risquer à nager et laissait les canards tranquilles. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait pourtant, mais mouiller sa belle queue lui paraissait trop insupportable !

Mais si elle n'avait pas peur du renard, Ernestine savait que l'on comptait sur elle pour trouver la solution afin de prévenir l'irruption d'un tel désordre dans le calme de la ferme. Elle s'en alla un jour trouver Hamilcar, le gros chat dont la principale activité consistait à ronronner allongé au soleil, dans le petit cagnard qu'il se réservait contre un coin de mur. Il s'était attribué cet endroit privilégié et personne n'avait le droit de venir le déranger sauf Marie, la petite fille. Pour elle, il acceptait tout, même qu'elle lui tire la queue ! C'est qu'elle savait y faire avec les chats et le plus grand plaisir d'Hamilcar était quand elle le prenait dans ses bras et se mettait à le

bercer comme un petit enfant. Alors là son ronronnement pouvait s'entendre dans toute la cour !

Hamilcar n'aimait pas plus les renards que les chiens et la perspective de voir celui-ci s'introduire dans la cour et venir déranger sa sieste dans son cagnard ne lui plaisait pas du tout. Aussi il proposa immédiatement à Ernestine une solution radicale :

– Je vais attirer la petite fille devant l'entrée du tunnel que le blaireau est en train de creuser. Celle-ci ira prévenir sa mère qui le dira au fermier. Ce dernier viendra aussitôt avec du gaz qu'il enverra dans le trou. Grimbert et Smirle n'y survivront pas !

– Mais c'est horrible, ce que tu proposes là ! s'exclama Ernestine. Même s'ils sont détestables, ce n'est pas une raison pour les gazer ! Non, décidément, ta solution ne me convient pas. C'est une solution de chat : tu préfères déléguer aux autres la sale besogne pendant que tu fais la sieste dans ton cagnard !

Vexé, Hamilcar la regarda longuement en se lissant les moustaches avec sa patte. Puis il se retourna et s'en alla dignement la queue bien droite comme font tous les chats.

Il fallait trouver une solution. Les travaux dans le tunnel avançaient vite. L'entrée se situait dans un coin du champ où Caroline, la vache, aimait paître le matin. Smirle s'était débrouillé pour rendre cette entrée invisible, cachée par des arbustes qui poussaient à cet endroit, mais Caroline avait observé un mouvement et avait vite repéré à cet endroit le grossissement d'un tas de terre. Il faut dire qu'elle n'avait pas grand chose à faire pendant qu'elle ruminait tranquillement à l'ombre d'un arbre, quand les trains ne passaient pas il fallait bien qu'elle s'occupe !

– Grimbert ne prend même pas le temps de s'arrêter pour manger, rapporta Caroline à Ernestine. Sans doute il espère bientôt se servir en œufs !

En entendant ces nouvelles, une peur insidieuse s'empara d'Ernestine. Elle se sentit toute nue devant une menace contre laquelle elle ne savait pas comment lutter. Ce n'était pas Jacquot, le coq, qui pouvait l'aider, la seule chose qui le préoccupait était son chant du matin. Ce n'était pas non plus la peine de demander à Gros Cochon Pigou, ce dernier ne se battrait que contre ce qui pouvait lui voler de la nourriture et l'irruption probable du renard dans la cour ne le préoccupait pas du tout. Quant à Caroline elle avait bien proposé de boucher l'entrée du tunnel en le piétinant de ses sabots, mais Grimbert aurait vite fait de rétablir la circulation.

Enfin Ernestine s'en alla trouver Jeannot le lapin. Après tout un lapin s'y connaît dans les creusements de tunnels et Jeannot pouvait être de bon conseil. Les lapins de la ferme vivaient dans des casiers et ne craignaient pas trop le renard. Ce n'était pas le cas de Jeannot qui avait acquis la liberté d'aller et venir comme il voulait, sans doute à la demande de Marie. Il faut dire qu'il était devenu le chouchou de la petite fille au grand désespoir d'Hamilcar qui se voyait remplacé dans son affection. Voir ce lapin vulgaire se faire bercer à sa place le rendait fou de rage ! Il lui aurait bien tranché la gorge, mais Marie par son amitié lui avait inculqué un zeste de conscience et il se retenait !

L'information que Grimbert creusait un tunnel pour le renard inquiéta fortement Jeannot. Il n'allait plus pouvoir courir en liberté dans la cour sans penser à rien. Il prit le temps de réfléchir puis il répondit de la façon suivante à Ernestine :

– Ecoute, il faut découvrir l'endroit où le tunnel va sortir dans la cour. On va demander à Talpa, mon amie la taupe, de sonder le sol. Elle a l'ouïe très fine et est capable d'entendre les vibrations causées par le travail de creusement.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, rétorqua Ernestine. Si cette taupe prend l'envie de s'établir dans la région, elle va ravager les cultures dans le jardin avec ses taupinières et la fermière sera furieuse.

Pourtant Jeannot se débrouilla pour faire venir Talpa. Tout le monde se rassembla dans la cour pour admirer la belle fourrure noire et le nez en pointe de la petite bête. Heureusement Talpa ne voyait pas bien sinon elle aurait peut-être pris peur devant tout ce monde qui la regardait et se serait enfuie. Il faut dire que l'on a peu l'occasion de voir une taupe puisque celle-ci passe le plus clair de son temps sous la terre. Il avait fallu beaucoup d'efforts de la part de Jeannot pour arriver à convaincre Talpa de sortir à l'air libre. Ce fut seulement quand il lui parla d'Ernestine qu'elle accepta. Qui ne connaissait pas Ernestine, sa sagesse, l'amitié qu'elle témoignait à chacun ?

Il fallut interrompre toute activité dans la cour afin de permettre à Talpa de procéder à son écoute du sol. Or demander aux poules de ne plus faire un pas tient de la gageure ! Ernestine résolut ce problème grâce à Marie qui avait dernièrement appris à endormir les poules et qui trouvait cela très drôle. Quoi de plus enivrant que ce pouvoir sur le libre arbitre d'un être, ne serait-ce que celui d'une poule ! L'opération était facile et vite exécutée : après avoir attrapé la poule, elle la berçait dans ses bras tout en lui maintenant la tête sous l'aile. En un rien de temps la poule dormait et elle pouvait la reposer sur le sol.

Quand toutes les poules furent endormies, le coq installé sur le toit du poulailler, le chat plongé dans sa sieste dans son cagnard habituel, les canetons envoyés jouer dans l'eau, Talpa put enfin se mettre à l'ouvrage. Elle commença par longer la barrière qui fermait la cour en creusant un petit sillon, s'arrêtant parfois pour mieux écouter. Pour entendre la moindre vibration transmise par le sol, elle devait elle-même s'enfouir dans la terre, aussi on ne devinait sa progression que par le petit remblai de terre qu'elle laissait derrière elle. Après un passage le long de la barrière où on lui avait dit que devait passer le tunnel, elle recommença mais en s'écartant un peu plus. Toute la basse-cour regardait le remblai progressait lentement, immobile, sauf les poules qui dormaient toujours. Le remblai se rapprochait du poulailler, mais aucun signe particulier montrait que Talpa avait entendu quelque chose.

Jeannot avait compté sans la pie, Pica, qui ne savait pas tenir sa langue et qui jacassait à longueur de journée tout ce qu'elle pouvait savoir sur les activités des uns et des autres. Smirle et Grimbert furent ainsi avertis et décidèrent d'interrompre le creusement pendant la durée de présence de la taupe dans la cour. Ce fut seulement quand Pica annonça le départ de Talpa que le creusement reprit avec encore plus d'ardeur. Smirle sentait que le but était proche où il pourrait jaillir en pleine nuit au milieu des poules endormies. Une vraie razzia, voilà ce qu'il ferait dans le poulailler, il égorgerait plus de poules qu'il ne pouvait en manger ! Son envie de vengeance croissait au fur et à mesure qu'il approchait du but. Peut-être pourrait-il même surprendre Ernestine !

Quand Talpa déclara le sol sain de tout creusement, on poussa un soupir de soulagement. Jacquot lança un cocorico retentissant, réveillant ainsi les poules et les appelant à faire la fête. Le plus dur, comme l'avait prévu Ernestine, fut de convaincre Talpa à quitter la ferme. Il faut dire que celle-ci avait découvert le jardin et imaginait déjà toutes les douceurs dont elle allait se régaler, en particulier des vers de terre gras à souhait. Il fallut faire appel à Gros Cochon Pigou qui la menaça d'écraser tous ses tunnels si elle persévérait.

Pendant quelque temps le calme régna dans la cour. Chacun vaquait à ses occupations favorites sans penser à rien, le principal souci étant de se prémunir contre la prochaine sottise Marie. Il faut dire que la petite fille n'aimait pas penser à rien et chaque jour elle essayait d'imaginer une nouvelle aventure qui animerait un peu l'ennui d'une vie trop bien réglée. Un jour par exemple elle imagina de couper l'oreille d'Hamilcar avec l'idée que comme cela il ne pleuvrait plus jamais ! Elle avait remarqué que si le chat passait sa patte sur son oreille, la pluie arrivait aussitôt. Il fallut tous les talents de négociation d'Ernestine pour arriver à la dissuader

d'une telle opération. Mais c'est une autre histoire. Les sottises de Marie n'empêchaient pas les deux compères, Grimbert et Smirle, de s'activer sans relâche dans leur tunnel.

Ce fut Caroline, la vache, qui prévint Ernestine. Le tas de terre à l'entrée du tunnel avait recommencé à grossir et, vu son importance, Grimbert et Smirle ne devaient plus être très loin du poulailler. Il fallait faire quelque chose, la peur recommença à envahir de nouveau le petit monde de la ferme, on ne parlait plus que de cela ! Bien sûr Caroline ne craignait pas grand chose mais malgré tout elle avait peur du tapage que pouvait provoquer la survenue du renard, dans l'émotion générale son lait pouvait tourner ce qui serait mauvais pour son petit veau.

– J'ai une idée, dit-elle un jour à Ernestine. Elle vient de ton aventure au lac de Cunégonde que tu m'as racontée il y a longtemps. Tu devrais faire pareil.

– Que veux-tu dire ? demanda Ernestine interloquée.

– Tu as réussi à sauver le lac de Cunégonde en dérivant le ruisseau qui l'alimente et ce sont les sangliers qui t'ont aidée. Peut-être pourrais-tu faire la même chose avec le tunnel de Smirle.

– Inonder le tunnel, murmura Ernestine qui comprenait vite, inonder le tunnel... Mais oui ! C'est une bonne idée !

Et elle regarda Caroline avec admiration. Comment cette vache dont le plus grand plaisir était de ruminer tranquillement à l'ombre d'un arbre en regardant les trains passer sur la voie ferrée proche avait-elle pu avoir une telle idée ? C'était presque vexant pour une cane qui se targuait de tout gérer dans la ferme ! Mais Ernestine n'avait pas l'habitude de perdre du temps en introspection. Il s'agissait d'agir et vite. Elle s'en alla directement trouver Gros Cochon Pigou.

– Gros Cochon Pigou, Caroline a trouvé la solution pour le tunnel. On va l'inonder avec un canal. Pour cela j'ai besoin de la troupe de sangliers que dirige Suscrofa.

Gros Cochon Pigou la regarda étonné. Toute la ferme s'était liguée contre lui pour chasser Suscrofie, son amoureux, parce qu'elle était sanglier et maintenant on lui demandait de ramener toute la troupe !

– Ecoute, toi seul sait retrouver Suscrofa dans la forêt. Ta copine t'a indiqué les chemins secrets, elle sera sûrement là pour t'aider. Tu diras à Suscrofa qu'Ernestine a besoin de lui, il faut qu'il vienne à la ferme pour creuser un canal. Il comprendra et il viendra avec toute la troupe.

Gros Cochon Pigou la regarda avec suspicion. Après son aventure avec la laie, il avait décidé de ne plus avoir aucun contact avec les sangliers et voilà qu'Ernestine le renvoyait dans la forêt. Il détestait la forêt même s'il avait réussi à y vivre quelque temps avec Suscrofie, la vie à la ferme était tellement plus confortable et la nourriture toujours assurée ! C'était vrai qu'il connaissait les chemins des sangliers, Ernestine avait raison, il saurait retrouver Suscrofa. Cette dernière réflexion ranima son courage ; souvent dans la cour de la ferme, il se sentait la risée de tout le monde, sauf peut-être de la petite Marie, mais maintenant il devenait un acteur important, essentiel même, dans le sauvetage du petit monde contre les méfaits de Smirle. Très fier d'être chargé de cette mission, il partit au petit trop sans plus se poser de questions. Marie se débrouilla pour lui ouvrir la porte et il prit la direction de la forêt sous le regard inquiet de la petite fille.

– Crois-tu qu'il va revenir ? demanda-t-elle à Ernestine. Suscrofie va le retenir et je vais me faire gronder s'il ne revient pas.

– Il reviendra sûrement ! Il est bien trop fier de contribuer à la bataille contre Smirle et son copain Grimbert ! En plus il n'aime pas la vie dans la forêt. Dès qu'il commencera à avoir un peu faim, il ne pensera plus qu'au grumeau qui l'attend dans son écuille à la ferme !

Cela prit pourtant plusieurs jours. Heureusement Marie se débrouilla pour cacher la fuite de Gros Cochon Pigou à sa maman. Restitue avait pris l'habitude de lui en confier le soin, aussi ce ne fut pas difficile de faire croire que Gros Cochon Pigou habitait toujours dans la soue. Le seul problème était de se débarrasser de la nourriture. Marie imaginait la colère du cochon en voyant son repas jeté dans la rivière, lui qui ne pouvait pas supporter que quelqu'un d'autre s'intéresse à sa nourriture. Elle se consola en voyant les saumons en route pour le lac des Mille Couleurs profiter de cette aubaine. Ainsi nourris, un plus grand nombre que d'habitude réussirent à atteindre le lac malgré tous les obstacles qu'ils leur fallait franchir, comme les cascades ou les barrages.

Le temps passait et toujours pas de Gros Cochon Pigou, ni des sangliers promis. Le menu peuple de la basse-cour imaginait la progression du tunnel sous la terre, chacun connaissait les talents du blaireau pour creuser et même la petite souris - elle s'appelait Trottemenu - ne se faisait pas d'illusion sur l'échéance inéluctable. Ce fut d'ailleurs Trottemenu qui vint prévenir Ernestine que le tunnel avait enfin percé le sol dans le poulailler. L'affolement devint alors général. On demanda à Médor de tenir une garde permanente devant le trou, mais ce dernier déclina. Il n'était pas question pour lui de passer la nuit dans le poulailler. « L'odeur est trop insupportable et les poules dorment juste au-dessus, je recevrai leurs fientes sur la tête ! » s'excusa-t-il.

La peur qui suintait par le trou commença à stresser les poules. La production d'œufs déclina brusquement. Le fermier sensibilisé décida de faire le guet avec son fusil. Je tuerai ce renard à peine sorti du trou » affirma-t-il un peu imprudemment. Grimbert, impatient de goûter aux œufs, s'y serait peut-être laissé prendre, mais Smirle était bien trop malin. Il retint son compère. « Attendons encore un peu, je les connais, ils vont se lasser de surveiller. La chouette qui voit tout ce qui se passe la nuit nous dira quand la sortie est libre. »

Mais avant que nos deux compères aient pu mettre à exécution leur projet, la troupe des sangliers conduite par Suscrofa envahit le champ de Caroline, à côté de la ferme. Heureusement cette arrivée tumultueuse se passa la nuit sinon le fermier y aurait mis bon ordre avec son fusil, d'autant qu'il aimait particulièrement la daube de sanglier. De son côté, Smirle, affolé, croyant que Suscrofa avait réuni sa troupe pour enfin se débarrasser de lui, se réfugia au fond du tunnel. Il faut dire que son dernier repas dans la forêt avait consisté en un bon petit marcassin. Grimbert n'avait pas autant de raison que Smirle de se méfier des sangliers. « Je n'ai rien à faire avec ce renard, prévint-il tout de suite Suscrofa, je passais là par hasard. »

Ernestine mit immédiatement les sangliers au travail. Il s'agissait de creuser un canal qui amènerait l'eau de la rivière proche jusque dans le tunnel. Les sangliers étaient nombreux et ce fut vite fait. L'eau commença à se déverser dans l'entrée du tunnel au moment même où Smirle sortait de l'autre côté du tunnel pour faire sa razzia dans le poulailler. A la sortie, il s'arrêta pour humer l'odeur plaisante des poules. « Par laquelle je commence ? » murmura-t-il. Mais son bond fut brusquement interrompu par Médor qu'Ernestine avait convaincu de faire la garde. Ernestine était une cane fine et maligne, elle se vantait même d'être plus maligne que le renard. Ainsi elle avait tout prévu, Smirle ne pourrait pas s'échapper ! Ce n'était bien sûr pas l'avis de ce dernier qui s'empessa de réintégrer son tunnel. « Je reviendrai plus tard, ce chien ne sera pas là éternellement » pensa-t-il sans s'affoler.

Mais quelle surprise quand il découvrit de l'eau dans le tunnel ! Impossible de revenir en arrière, le chien l'attendait. Dans le tunnel, l'eau montait inexorablement, bientôt les appartements souterrains qu'avait construits Grimbert seraient complètement inondés. Smirle était pris dans le piège d'Ernestine, il ne pouvait plus ni avancer, ni reculer. Mais Smirle n'était pas du genre à se soumettre, il avait toujours su trouver la solution pour s'en sortir. Deux choix

s'offraient à lui : soit affronter le chien, mais il avait peu de chance de s'en sortir dans l'espace restreint du poulailler, soit tenter de traverser le tunnel malgré l'eau qui l'envahissait peu à peu. La dernière solution lui paraissant offrir plus de chance de succès, il plongea dans l'eau boueuse.

Quand il sortit enfin du tunnel, il était trempé, dégoulinant de boue avec une queue qui ressemblait plus à la queue d'un rat qu'à la belle queue rousse d'un renard fier de lui ! Tout le petit peuple de la ferme s'était rassemblé pour l'attendre et ce fut un grand éclat de rire. En les voyant tous se gausser de sa mésaventure, une fureur indicible s'empara de lui. Il voulut se précipiter sur Ernestine qui était au premier rang mais il suffit à Suscrofa et ses compères de faire seulement mine de charger pour le faire changer d'avis !

Le lendemain au moment d'ouvrir le poulailler, le fermier s'étonna de la flaque d'eau qui l'envahissait. Il eut tôt fait de comprendre d'en comprendre la raison.

– Encore un méfait de ces sangliers, hurla-t-il furieux. Il faut que j'organise une battue pour s'en débarrasser définitivement.

– Mais non, intervint alors Marie qui le suivait, prévoyant ce genre de réaction. Mais non, on a maintenant un canal qui amène l'eau de la rivière jusque dans le poulailler. C'est formidable, les poules n'auront plus jamais soif, elles pourront boire quand elles veulent. On pourrait même faire un bassin où elles pourraient se laver. Le poulailler deviendra propre, il ne sentira plus mauvais et Médor pourra venir y passer la nuit.

– C'est vrai, répondit son père en se grattant la tête. C'est une bonne idée. Je vais arranger un bassin pas trop profond pour qu'elles ne se noient pas.

Et il se mit tout de suite au travail, oubliant la chasse aux sangliers.

Les canetons profitèrent aussitôt de ce bassin pour venir jouer avec les poussins. Plus tard le vétérinaire s'amusa de constater que certains poussins essayaient d'apprendre à nager !

Smirle, lui, avait tout perdu. Il se retrouvait sans accès à son garde manger favori et sans logement puisqu'il avait rétrocédé le sien à Grimbert conformément à leur pacte pour le creusement du tunnel.

LES SOTTISES DE MARIE

Pendant quelque temps le calme régna dans la basse-cour de la ferme. Chacun vaquait à ses occupations favorites sans penser à rien, le principal souci étant de se prémunir contre la prochaine sottise de Marie. Il faut dire que la petite fille n'aimait pas penser à rien et chaque jour elle essayait d'imaginer une nouvelle aventure qui animerait un peu l'ennui d'une vie trop bien réglée.

Le chat était une de ses victimes préférées. Hamilcar était de bonne composition avec Marie, jamais il ne s'énervait même aux pires moments quand elle le réveillait au milieu de sa sieste et l'emportait dans ses bras en lui racontant une histoire complexe dans laquelle elle lui avait trouvé un rôle important. Alors il devait jouer ce rôle, mais ses talents d'acteur étaient réduits, son seul objectif restant de disparaître en douce pour retrouver le calme de sa sieste. Souvent Marie le rattrapait par la queue et s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, cela aurait habituellement déclenché un retour de griffe violent. Mais Marie était Marie, la petite fille qui savait si bien le bercer quand elle le voulait bien, alors Hamilcar se laissait faire. « Ce n'est pas une éducation ! lui disait Ernestine. Elle va se croire tout permis ! Il faut réagir parfois... » Mais Hamilcar ne l'écoutait pas. Le vétérinaire qui observait parfois le comportement du chat avec la petite fille le qualifiait volontiers de sadomasochiste, mais à la vérité, Ernestine le savait bien, Hamilcar était simplement prêt à tout endurer pour vivre ces instants d'extase qu'elle lui procurait parfois. Cela arrivait quand Marie le prenait dans ses bras comme s'il était son bébé. Alors c'était le bonheur absolu ! Elle le promenait ainsi autour de la cour en lui racontant des histoires qui ne finissaient jamais, elle avait un don pour le bercer qui le portait au septième ciel.. Son ronronnement envahissait toute la ferme, générant des pointes de jalousie chez certains. Seules les poules connaissaient ce talent de Marie pour les bercer, mais elles ne savaient pas en profiter puisqu'elles s'endormaient aussitôt, la tête sous l'aile !

Mais il n'y avait pas que le chat pour servir les jeux de Marie. Tous les habitants de la ferme, depuis la plus petite souris qui habitait dans un trou de la cuisine jusqu'au taureau qui vivait seul dans un champ proche, avaient peu ou prou été victimes de ces jeux. « On pourrait écrire un livre sur les sottises de Marie ! » disait souvent le vétérinaire. Ami de la famille, il venait souvent à la ferme et son don pour l'observation de la vie lui permettait de voir des choses que personne autour de lui ne percevait. C'était sans doute ce don qui faisait de lui un excellent vétérinaire.

On pourrait raconter l'histoire de la poule préalablement endormie que Marie s'amusa un jour à reposer à la surface de la mare des canards plutôt qu'à terre. Marie était experte dans l'art d'endormir les poules. Le plus difficile était de l'attraper, peut-être la poule pressentait-elle ce qui allait lui arriver parce qu'elle se mettait à courir dans tous les sens et Marie était obligée de se jeter sur elle pour arriver à la saisir. Mais ensuite c'était l'affaire d'une minute : d'un geste elle lui mettait la tête sous l'aile puis il suffisait de la bercer un peu dans ses bras comme elle faisait avec Hamilcar. Au lieu de ronronner comme le chat, la poule s'endormait aussitôt ! Même reposée à terre, elle continuait à dormir quelque temps.

C'est sans doute parce que Marie ne comprenait pas cette horreur de l'eau qu'ont les poules qu'elle eut l'idée de poser la poule endormie sur la mare. Peut-être que la poule découvrirait en se réveillant les joies de l'eau, peut-être se joindrait-elle au jeu préféré des canards qui consistait à plonger jusqu'au fond de la mare pour rejaillir ensuite, comme un bouchon, à un endroit inattendu. Marie s'amusait d'ailleurs à donner des points à chacun des canards en fonction de la

durée de la plongée et de la surprise provoquée par le jaillissement à un endroit où on ne l'attendait pas. Ernest était souvent gagnant dans ce jeu.

Pour la pauvre poule, ce fut l'horreur ! Un réveil beaucoup trop brutal ! Elle se mit à se débattre dans l'eau sans du tout savoir ce qu'il fallait faire pour s'en sortir. Tout le harem accourut sur les bords de la mare pour assister au spectacle et même Jacquot quitta son poste favori sur le toit du poulailler pour voir ce qui se passait. Mais il en fallait plus pour l'inquiéter, une poule de moins ne ferait pas beaucoup de différence dans sa vie et ce d'autant plus qu'il ne s'agissait pas de sa préférée, Paulette. Paulette était une élégante petite poule tout en couleurs, « la plus jolie poule du harem ! » disait Marie. Elle avait conservé une finesse qui lui permettait de voler et on la voyait souvent perchée sur une branche du grand tilleul qui protégeait la cour ce qui provoquait la fureur de Jacquot qui aimait avoir les poules à sa disposition à tout instant ! Paulette n'aimait pas le jeu de l'endormissement et elle évitait autant que possible de se laisser prendre par la petite fille. D'ailleurs cette dernière l'avait bien repérée comme étant une poule différente de la grosse masse et avait appris à la traiter avec beaucoup plus de déférence.

Ce sont les canards qui assurèrent le sauvetage de la pauvre poule en train de se noyer en réussissant à la pousser vers le rivage. Quand elle eut rejoint le bord de la mare et prit pied sur la terre ferme, elle se secoua dans tous les sens pour se sécher, puis s'en alla se plaindre auprès de Jacquot. Une plainte qui fut peut-être écoutée parce qu'à partir de cette date Jacquot ne laissa plus Marie s'approcher du poulailler. Chaque fois qu'elle s'approchait, il se précipitait vers elle et lui donnait des coups de bec méchants sur ses jambes nues. Elle s'enfuyait alors en pleurant et courrait se réfugier dans le salon derrière la grande porte-fenêtre d'où elle pouvait faire tous les pieds de nez possibles à ce coq furieux. Il fallut l'intercession d'Ernestine pour calmer la fureur de Jacquot. « Tu comprends, lui dit-elle, la petite fille, malgré ses sottises, nous apporte des éclats de joie qui illuminent toute la ferme. Elle est trop adorable ! ». Et Jacquot fut bien obligé d'en convenir. Il conserva néanmoins une réserve prudente et jamais Marie ne réussit à l'attraper pour l'endormir comme elle le faisait avec les poules.

Une autre sottise mémorable de Marie fut quand elle se mit dans l'idée de couper un morceau de l'oreille d'Hamilcar. Il faut dire que cet été là il y avait deux faits majeurs qui attirèrent l'attention de la petite fille. D'abord il pleuvait presque sans arrêt et ça elle n'aimait pas, mais vraiment pas du tout. Dans l'impossibilité de sortir, elle restait derrière la porte-fenêtre du salon à regarder la pluie tomber. A côté d'elle, le chat cherchait un réconfort en se frottant contre ses jambes nues, mais surtout, et c'était l'autre fait majeur, il n'arrêtait pas de se passer la patte derrière son oreille. Après un certain nombre de jours pluvieux, Marie finit par établir une relation entre ce geste de Hamilcar et la pluie. Chaque fois que la pluie s'annonçait, elle voyait le chat passer sa patte derrière son oreille. Et c'était toujours la même oreille ! Elle se dit alors que si elle arrivait à débarrasser Hamilcar de son oreille, la pluie ne pourrait plus venir puisqu'il ne pourrait plus passer sa patte derrière son oreille !

Marie avait tout préparé pour l'opération. Les ciseaux avaient été désinfectés comme sa maman lui avait appris, elle avait la bouteille d'antiseptique à portée de main ainsi qu'un gros morceau de coton. Il n'y avait personne dans la maison, elle était seule et pouvait agir comme elle voulait. Il fallait seulement que le chat accepte de venir sur ses genoux. D'habitude, il venait sur elle à peine était-elle assise, mais cette fois-ci il rechignait ! Couché par terre sur le tapis, il semblait dormir mais elle sentait ses yeux entrouverts qui la surveillaient.

– Mais viens donc Hamilcar, lui disait-elle, tu seras mieux sur mes genoux que par terre.

Et la réponse d'Hamilcar qu'elle devinait dans son attitude était plus que méfiante.

– Que mijotes-tu donc encore ? demandait-t-il. Ton œil trahit quelque chose qui me concerne et qui semble tout nouveau. Je déteste la nouveauté ! Les choses doivent rester égales à elles-mêmes, alors seulement je peux ronronner.

– Mais c'est presque rien, répondait Marie, je voudrais juste te couper une oreille. Tu verras, cela ne te fera pas mal, enfin je ne crois pas. Et après la pluie s'arrêtera !

Hamilcar ne comprenait pas le sens de la phrase, il sentait seulement que quelque chose n'était pas comme d'habitude. Alors il hésitait ne sachant que faire. D'un côté il avait une envie folle de sauter sur les genoux de Marie, il rêvait déjà au confort douillet et au ronron qu'il sentait monter en lui. D'un autre côté sa méfiance naturelle le retenait.

Il ne résista pas longtemps, la tentation des genoux de Marie était trop forte. Il sauta avec la souplesse qui le caractérisait, s'installa sur les genoux en arrangeant une niche dans l'étoffe de la jupe, posa sa tête à l'endroit le plus doux et commença à ronronner.

C'était le moment qu'attendait Marie. Elle attrapa doucement les ciseaux qu'elle avait posés afin de ne pas effrayer Hamilcar et les positionna juste à l'endroit où elle pensait couper. C'était un coup d'essai et elle avait prévu de couper seulement un petit bout de l'oreille, juste la pointe. Si la pluie ne s'arrêtait pas après cela, elle essaierait d'en couper un peu plus. Elle ne voulait pas trop abîmer son chat, surtout qu'elle aimait particulièrement ses oreilles. Il faut dire que Hamilcar avait de très belles oreilles qui se terminaient avec une petite touffe de poils et l'imaginer sans oreilles était impossible ! Marie adorait les voir tourner indépendamment l'une de l'autre à droite ou à gauche en fonction des bruits.

Il ne restait plus qu'à refermer les ciseaux sur le petit bout d'oreille à couper quand il y eut un imprévu ! A peine les ciseaux avaient-ils touché l'oreille qu'instinctivement cette dernière s'agita violemment rendant impossible l'opération. Marie répéta l'opération mais à chaque fois l'oreille se secouait rendant impossible le découpage prévu. Hamilcar ne semblait même pas s'émouvoir de ce qu'il se passait du côté de son oreille. Il se contenta à un moment donné de lever la tête et de se passer la patte sur l'oreille. Puis il reprit ce ronronnement formidable qui reflétait un bien-être que l'on ne pouvait que lui envier ! Dehors la pluie redoubla venant frapper la porte-fenêtre, le tonnerre grondait, les nuages noirs assombrissaient le ciel comme si la nuit tombait précocement.

– Ecoute Hamilcar, reprit Marie, il faut faire cette opération. Regarde le temps qu'il fait dehors, bientôt les champignons vont pousser dans la maison avec cette humidité ! C'est ton oreille qui fait venir la pluie, après qu'on en aura coupé un morceau le soleil reviendra, j'en suis sûre !

Hamilcar ne sembla pas entendre cette supplication, il continua à ronronner tranquillement. Mais son oreille ne l'entendait pas de cette oreille là ! Elle refusait toujours que les ciseaux la touche, réagissant au moindre contact et les envoyant promener chaque fois qu'ils essayaient de se positionner sur elle.

– Mais tu ne sais pas contrôler ton oreille ! s'exclama Marie. On dirait qu'elle mène sa vie propre, elle est à toi quand même, tu pourrais lui dire de se calmer !

Dehors les canards barbotaient sous la pluie, ils semblaient heureux comme des rois ce qui avait le don d'énerver profondément Marie. Rester bloquée dans le salon avec ce chat qui ne pensait qu'à ronronner commençait à devenir insupportable. Plus que jamais décidée à réussir son opération, elle saisit l'oreille du chat entre deux doigts.

– Cette fois-ci, dit-elle en pinçant l'oreille aussi fort qu'elle pouvait, tu ne pourras pas échapper aux ciseaux !

Ce fut la petite souris qui habitait dans un trou de la cuisine qui sauva l'oreille d'Hamilcar. Elle s'appelait Trottemenu. Toujours curieuse, elle s'était risquée jusqu'à la porte du salon pour

observer ce que faisait Marie avec son chat. Quand elle comprit que Hamilcar risquait de perdre un morceau d'oreille, elle poussa un petit cri comme le font les souris. Aussitôt le chat leva la tête dégageant son oreille des mains de Marie. Il connaissait bien cette souris avec laquelle il avait passé un accord. Comme la nourriture de la maison lui convenait parfaitement, il n'avait pas besoin d'attraper des souris, même pour améliorer son ordinaire. Malheureusement on lui avait fait comprendre que, étant un chat, il devait malgré tout attraper les souris. Il y avait même eu des menaces pour le remplacer par un chat plus féroce. Aussi Hamilcar avait convenu avec les souris de la maison que celles-ci ne se montreraient jamais devant les humains, en échange de quoi Hamilcar les protégerait du mieux qu'il pouvait. Un tel accord satisfaisait pleinement Hamilcar : il détestait la chasse et l'effort violent que cela nécessite, préférant de beaucoup la sieste. Et si la souris ne se montrait pas devant les fermiers, on ne pourrait pas l'accuser de ne pas chasser les souris !

Une exception avait quand même été admise dans cette règle : Trottemenu pouvait se faire voir par Marie. Une relation spéciale s'était même établie entre la petite fille et la souris. Lorsque cette dernière manifestait sa présence sur le sol de la cuisine, ce qu'elle faisait uniquement après s'être assurée qu'il n'y avait pas de grandes personnes dans les environs, Marie s'empressait de s'agenouiller plutôt que de sauter sur la table en criant. Doucement elle approchait sa main de la petite souris et tentait une petite caresse. Trottemenu se laissait faire, elle ne comprenait pas grand chose à ce que Marie lui racontait sauf c'était une expression d'amitié.

Alors quand Marie entendit le cri de Trottemenu, elle arrêta son geste. Une goutte de sang perlait à l'endroit où les ciseaux avaient commencé à entamer la chair fine de l'oreille, mais Hamilcar ne semblait pas s'en inquiéter. Il avait lui aussi entendu Trottemenu et compris l'avertissement. Quelque chose d'anormal se préparait et il fallait bouger. Il sauta à terre et s'étira en faisant le gros dos. Marie s'attendait à ce qu'il passe sa patte sur son oreille comme d'habitude depuis plusieurs jours mais il n'en fit rien. Il dirigea tranquillement vers la chatière, la queue bien droite.

– Il va sortir, s'exclama alors Marie, et il n'a pas passé sa patte sur son oreille. Cela veut dire que la pluie va s'arrêter !

Dehors un bel arc-en-ciel jaillissait de la forêt et venait s'incliner jusque sur la maison.

Le lendemain, le vétérinaire, venu pour une vache qui avait des difficultés à vèler, remarqua la petite déchirure sur l'oreille du chat.

– Tiens, il y a eu une bataille de chat et Hamilcar s'est fait un peu déchirer son oreille, dit-il à Restitue. Vous voyez, votre chat sait encore se battre ! Vous dites qu'il est de plus en plus paresseux et que les souris n'en font qu'à leur tête, mais à mon avis ce n'est pas vrai. S'il a assez d'énergie pour se défendre pour l'amour d'une chatte, il ne peut être qu'un bon chasseur de souris !

Marie profita de cette remarque pour poser la question qui lui tenait à cœur et au sujet de laquelle elle avait failli découper l'oreille de son chat. Elle aimait bien ce vétérinaire qui semblait la comprendre quand elle lui parlait de la vie des animaux.

– J'ai une question s'il vous plaît. Est-il vrai que quand le chat passe sa patte derrière son oreille, il va pleuvoir ?

Le vétérinaire sourit amusé.

– C'est une croyance. On dit que le chat aurait un sixième sens qui lui permettrait de sentir l'arrivée de la pluie et il exprimerait cette sensation en passant sa patte derrière son oreille. Mais je ne crois pas que cette croyance ait un quelconque fondement scientifique.

– C'est dommage, répondit Marie. J'aime bien ces signes qui nous permettent de communiquer avec la nature, de l'appivoiser en quelque sorte.

Cette fois le vétérinaire fut surpris. Comment une simple petite fille pouvait-elle exprimer de telles choses ? « Elle sait voir des signes dans la nature que je ne vois pas ! » murmura-t-il.

Quant à Hamilcar, il prit l'habitude, quand la pluie venait, d'aller se cacher pour passer sa patte derrière son oreille, ce qui faisait à chaque fois rire la petite fille.

Il y a des sottises simplement stupides ou même méchantes, d'autres basées sur des croyances, il y en a aussi causées par l'imprudance. La plus connue arriva un hiver particulièrement rigoureux. L'eau du petit lac qui servait de mare aux canards gela complètement. Restitue avait interdit à sa fille d'essayer de marcher sur la glace. « Celle-ci risque de se rompre sous ton poids, tu tomberas dans l'eau et tu ne pourras plus en sortir. » la prévint-elle.

Pourtant Marie adorait jouer avec la glace et elle passait son temps au bord du lac dès que le temps le permettait, c'est à dire qu'il y avait un peu de soleil. Un de ses jeux préférés était de lancer des pierres plates sur la surface du lac. Celui-ci se mettait alors à chanter comme si la pierre en glissant sur la glace faisait vibrer les cordes d'un violon. Marie croyait que le lac lui parlait, c'était là un nouveau signe que la nature lui transmettait, un signe de bonheur.

– C'est la glace qui vibre, lui dit un jour le vétérinaire à qui elle avait confié son émerveillement devant ce phénomène. Et le son émis dépend du poids de la pierre, de sa vitesse, de sa forme.

– Je n'aime pas les explications scientifiques, répondit Marie sur un ton boudeur.

Elle se vengea en inventant d'autres sottises. On lui avait interdit de marcher sur la glace, alors elle tenta l'expérience avec une poule. Après l'avoir endormie, elle la posa sur la glace. Celle-ci en se réveillant commença par glisser et se retrouver à plat les ailes ouvertes pour se retenir de basculer sur elle-même. Finalement elle réussit tant bien que mal à se remettre sur ses pattes et à regagner la rive.

– Les poules sont mieux armées que les canards pour marcher sur la glace, leurs pattes ont des griffes et jouent le rôle de crampons, dit le vétérinaire qui aimait bien surveiller les inventions de Marie.

– Et le canard ? demanda Marie.

– Ah ! Le canard est malheureux. Il ne peut pas nager et donc accéder à sa nourriture favorite au fond du lac. En plus quand il veut atterrir sur la glace, c'est une catastrophe ! Il glisse sans pouvoir s'arrêter.

Ceci donna à Marie l'idée lumineuse d'une nouvelle sottise. Elle choisit un jour où la ferme était vide de toute grande personne. On l'avait laissée en charge de tout surveiller pour l'après-midi. « Surtout ne fais pas de sottises ! » lui avait recommandé Restitue.

En fait la ferme s'était assoupie dans le froid hivernal. Caroline, au chaud dans l'étable, passait son temps à évoquer des souvenirs de l'été avec ses collègues, Hamilcar s'était carrément installé sur le radiateur du salon et n'en bougeait plus, les poules s'agglutinaient ensemble pour se tenir chaud et même Jacquot le coq avait abandonné son poste favori sur le toit du poulailler. Gros Cochon Pigou ne mettait le nez hors de la soue que pour dévorer sa pitance. Seuls les canards erraient comme des âmes en peine, rêvant de nager et de plonger.

– On aurait dû migrer, se plaignait parfois Ernest. Un bon coup d'aile vers le sud et on aurait découvert de merveilleux lacs dont l'eau transparente serait signe de nourriture abondante.

– Ah ! Tu rêves encore à l'ancien temps, répondait Ernestine. Nous n'avons plus besoin de migrer, Restitue nous donne tout ce qu'il nous faut. Plus de famine, plus de souci !

– C'est vrai. N'empêche que j'aimerais bien pouvoir plonger au fond du lac. A quoi servent mes pattes palmées si je ne peux pas nager ?

La conversation dut être comprise par Marie qui arrivait juste à ce moment là pour apporter à manger aux canards.

– Je sais à quoi elles pourraient servir ! s'écria-t-elle. A faire du patin à glace !

Et sans hésiter, Marie attrapa Ernest. Il n'était pas question d'essayer de l'endormir comme une poule, le truc ne marchait pas pour les canards. Mais elle avait une autre idée. Elle le lança en l'air vers le lac gelé. Ernest prit son vol sans problème, il était habitué avec Marie, cela faisait partie d'un jeu qu'ils avaient élaboré ensemble. Mais il avait faim et décida de revenir pour manger la pâtée préparée par Restitue. Il adorait cette pâtée et il ouvrait déjà le bec en anticipation. Il se préparait à atterrir à côté de Marie lorsque celle-ci envoya l'assiette avec la pâtée glisser juste qu'au centre du lac. Aussitôt Ernest dévia sa trajectoire pour se rapprocher de la pâtée qui l'attendait. Il n'entendit sans doute pas l'avertissement d'Ernestine parce qu'il se positionna pour amerrir, les pattes bien en avant afin de glisser sur l'eau à la façon d'un hydravion.

La glissade qu'il fit alors en essayant de se poser sur la glace, croyant que c'était de l'eau, fut spectaculaire ! Elle se termina à bonne vitesse sur le bord enneigé dans lequel il plongea tête première. Il fallut que Marie l'aide à sortir tellement il s'était enfoncé dans la neige !

Les deux canards étaient furieux, ils se mirent à cancaner aussi fort qu'ils pouvaient tout en cherchant à tirer Marie par le bas de sa robe. Mais celle-ci riait comme jamais elle n'avait ri. Elle finit pourtant par s'étonner de cette mauvaise humeur, d'habitude leurs jeux se terminaient par une bonne entente. La glissade aurait dû leur donner envie de recommencer. N'était-ce pas une excellente idée qu'elle avait eue, une idée pour animer un peu la vie en ce jour d'hiver froid et triste ? Pourquoi donc n'étaient-ils pas contents ? Ce n'était qu'un jeu finalement !

Mais les canards ne se calmaient pas. Même Ernestine, pourtant d'habitude si réservée, battait des ailes comme elle le faisait parfois quand un caneton lui faisait des farces. Finalement ce fut quand les deux canards montrèrent la direction avec leurs ailes que Marie comprit ce qui les inquiétait : l'assiette de nourriture était toujours abandonnée au milieu du lac ! Et visiblement la glissade d'Ernest avait laissé un mauvais souvenir : ni Ernest, ni Ernestine ne voulait s'aventurer sur le lac gelé malgré l'attrait représenté par l'assiette de nourriture.

– Bon, j'ai compris. C'est de ma faute. Je vais aller la récupérer. Je vais vous montrer comme c'est amusant de glisser sur la glace !

Marie avait bien oublié l'interdiction qui lui avait été faite, elle ne rêvait plus que d'une chose : faire une glissade comme l'avait fait Ernest.

Quand Ernestine comprit l'intention de la petite fille, elle se mit devant elle et ouvrit grand ses ailes pour l'empêcher de passer. Mais il aurait fallu plus pour l'arrêter, elle avait décidé de glisser sur le lac gelé et elle ne pensait plus qu'à cela.

– Laisse moi passer Ernestine. Tu vas voir, je vais faire une glissade encore plus belle que celle d'Ernest.

– Non, non, non ! cancana la cane. C'est dangereux pour une petite fille, il y a des endroits où la glace est trop fine, elle peut casser.

– Je me demande pourquoi on dit que la glace peut casser ? remarqua Marie en posant un pied précautionneux, elle semble bien épaisse, il n'y a aucun problème. Regarde Ernestine, je peux glisser !

Et Marie se lança dans une longue glissade un peu balbutiante au début mais vite maîtrisée.

– Il me faudrait des patins à glace ! Je pourrais alors danser sur la glace ! s'écria-t-elle au comble du plaisir.

Et tout d'un coup ce qui devait arriver arriva. Marie tomba lourdement et la glace, trop fine à cet endroit, céda sous le choc. La petite fille se retrouva plongée dans l'eau glacée. Elle essaya de s'accrocher à la glace pour remonter mais celle-ci fuyait sous ses mains, ses vêtements d'hiver se remplissaient d'eau et devenaient lourds rendant la nage de plus en plus difficile. Elle comprit petit à petit que jamais elle n'arriverait à remonter sur la glace, il lui semblait que celle-ci faisait exprès de s'incliner au moment où elle croyait y arriver et la renvoyait dans l'eau malgré tous ses efforts. Elle commença à s'affoler et se mit à appeler au secours. Mais il n'y avait personne à la ferme, personne pour l'aider à sortir, elle était seule, perdue. Les canards avaient disparu, même Ernestine s'en était allée. Cela la désespéra.

– Ernestine, s'il te plaît, aide-moi... murmura-t-elle dans un souffle.

Mais elle savait bien que ce n'était pas un canard qui pourrait la sortir de là. Alors, accrochée à un bloc de glace, elle se mit à pleurer. Elle ne voulait pas mourir, pas si tôt quand elle ne connaissait encore rien du monde.

Soudain elle entendit un meuglement ! Elle leva la tête : c'était Caroline qui arrivait au galop. Un espoir fou la saisit alors, elle n'était plus seule. « Mais comment diable Caroline a-t-elle pu sortir de l'étable ? » se demanda-t-elle dans un reste de lucidité. « Et maintenant comment va-t-elle venir sur la glace pour me sauver sans que la glace ne casse ? » Elle savait que Caroline détestait l'eau et encore plus marcher sur la glace ! Tant pis, il faudra bien que la vache trouve une solution sinon pourquoi serait-elle venue ? Il fallait résister et elle s'accrocha désespérément à son glaçon. Mais le froid la paralysait petit à petit, elle sentit le moment venir où elle lâcherait tout et se laisserait aller. Cela devenait presque un rêve : enfin s'abandonner, ne plus lutter et se laisser prendre par l'eau froide.

Elle faillit ainsi se laisser glisser doucement dans l'eau malgré les meuglements d'encouragements de Caroline. C'est alors qu'elle vit un canard, c'était Ernest, arriver dans un long vol plané directement sur elle. Dans son bec il tenait un bout de corde qui se déroulait derrière lui. Il réussit à amerrir juste à côté de Marie, s'arrachant presque une patte en cognant la glace qui flottait autour. Marie avait compris qu'on essayait de la sauver, elle attrapa la corde que lui tendait Ernest dans son bec. Là bas sur la berge, Caroline avait saisi l'autre bout de la corde et se mit à tirer de toute sa force. En un rien de temps Marie se retrouva sur la glace et vite tirée jusqu'à la berge. Elle tremblait de froid, ses vêtements durcissaient avec le gel, elle n'arrivait pas à bouger.

Heureusement Ernestine avait aussi rameuté Gros Cochon Pigou. Ce dernier se coucha à côté de la petite fille et celle-ci n'eut qu'à ramper pour grimper sur son dos. Elle avait l'habitude de ces galops avec Gros Cochon Pigou quand elle s'asseyait sur son dos et que, ensemble, ils courraient à travers la cour faisant peur aux poules. Gros Cochon Pigou l'amena dans la soue bien chaude. Caroline s'était débrouillée pour ouvrir une botte de paille qui attendait à côté. Tout le monde se mit à la tâche de déshabiller la petite fille, les canards, les poules, Gros Cochon Pigou et même Caroline qui arrivait à passer la tête dans la soue. Bientôt elle se retrouva nue dans la paille, couchée contre Gros Cochon Pigou. Caroline lui soufflait dessus un air chaud, presque brûlant et même Hamilcar vint s'installer sur son ventre. Mais pour ce dernier, c'était plutôt par intérêt personnel parce qu'il se mit à ronronner bruyamment.

Sur ces entrefaites, on entendit une voiture, les parents revenaient enfin. Restitue ne trouvant pas sa fille dans la maison se précipita dans la cour pour l'appeler. C'est alors qu'elle vit ce rassemblement autour de la soue.

– Mais que diable fais-tu dans la soue, s'écria-t-elle en voyant Marie allongée contre le cochon, le chat sur son ventre et la vache qui lui soufflait dessus. Et toute nue en plus !

– Ils m’ont sauvée, murmura doucement Marie qui commençait à émerger du vide dans lequel elle avait sombré. Ils m’ont sauvée de la noyade, ils m’ont séchée dans la paille, ils m’ont réchauffée.

Longtemps après Marie se rappellera cette aventure et comment toute la ferme s’était mobilisée pour la sauver.

Il restait un mystère qui préoccupait Restitue : comment Caroline avait-elle pu détacher la longe qui la retenait à son box dans l’étable ? C’était une belle corde assez longue et c’était cette corde qu’avait utilisée Ernest pour sauver Marie. Elle était restée autour du cou de Caroline et celle-ci n’avait eu qu’à reculer pour tirer la petite fille hors de l’eau. Mais comment diable cette corde avait-elle pu être détachée de son anneau dans l’étable ? C’est Marie qui finalement avoua la faute : elle avait détaché la longe en espérant que Caroline sortirait dans la cour pour jouer avec elle. Un des jeux qu’elle aimait bien était de grimper sur la tête de la vache, cette dernière faisait tout pour l’aider tenant sa tête baissée et pointant ses cornes en avant. Marie se retrouvait alors à cheval sur le cou, les mains solidement accrochées aux cornes, et le jeu commençait. Ils pouvaient partir à travers champs, Marie guidant la vache en tournant les cornes dans la direction où elle voulait qu’ils aillent. Restitue n’aimait pas beaucoup ces familiarités et en général Marie recevait l’ordre impératif de rentrer la vache et bien accrocher la longe.

De ce jour Caroline eut toute liberté. Jamais plus on n’accrocha la longe et désormais la vache put sortir comme bon lui semblait ! Cela créa beaucoup de jalousie dans le troupeau : pourquoi donc Caroline aurait de tels droits et pas les autres ? Tout ça pour faire plaisir à une petite fille insupportable ! Le vétérinaire, lui, s’en amusait beaucoup, il parlait souvent du pouvoir de Marie pour communier avec la nature.

LES DÉSESPOIRS DE LA PETITE TROTTEMENUE

Trottemenu, c'était la petite souris qui logeait dans un trou qu'elle avait aménagé dans un mur de la cuisine. C'était un trou bien placé, on ne pouvait pas le voir parce qu'il était caché juste derrière la vieille cuisinière et comme le feu était entretenu toute la journée, Trottemenu profitait d'un chauffage gratuit. En plus les plats qui cuisaient lui faisaient parvenir plein d'odeurs délicieuses qui excitait son appétit. Quand le moment était venu de se mettre à table, c'était facile : il lui suffisait de grimper dans le grand placard et là on trouvait tout, fromage, saucisson, pain, enfin tout ce qu'elle aimait. Bien sûr elle entendait parfois des cris de colère quand elle avait un peu trop exagéré sur un fromage, mais elle avait appris à mesurer sa consommation et à effacer ses traces après le déjeuner. Un *modus vivendi* s'était ainsi établi avec les propriétaires, elle vivait à leurs crochets, c'est sûr, mais elle faisait en sorte de passer relativement inaperçue. Elle arrivait ainsi à se faire oublier.

Trottemenu avait même passé un accord avec Hamilcar, le chat. Pourtant ce dernier avait commencé à montrer ses griffes lors de leurs premières rencontres, mais Trottemenu avait vite compris que le chat cherchait essentiellement la quiétude indispensable à sa sieste. Chasser une souris représentait un effort auquel il n'était plus habitué et il préférait de loin son coussin auprès du feu dans la cheminée du salon. Mais Hamilcar était intelligent et il savait bien que s'il laissait des souris courir partout, c'en était fini de sa vie de patachon ! D'abord on lui imposerait un régime en espérant que la faim le pousserait à chasser les souris et puis le pire pouvait arriver comme la venue d'un chat étranger, un cauchemar pour Hamilcar qui aimait plus que tout son indépendance. Aussi quand il se rendit compte que Trottemenu s'efforçait d'être aussi transparente que possible, que personne ne se rendait compte de sa présence, il comprit qu'on ne viendrait pas lui reprocher de ne pas chasser les souris et il cessa tout effort pour en débarrasser la maison.

Ayant résolu le problème du chat, la vie de Trottemenu pouvait s'écouler comme un long ruban tranquille qu'on déroule. Mais l'ennui la guettait, l'ennui de n'avoir rien à faire sauf bien faire attention de ne pas laisser de traces sur le fromage dont elle avait grignoté un morceau. Afin d'agrandir son espace de vie, elle trouva moyen de prolonger le trou de la cuisine vers l'extérieur de la maison. Le tunnel qu'elle avait ainsi creusé débouchait sur une grosse pierre posée au pied du mur, ce qui avait l'avantage de lui offrir une petite terrasse à l'abri des poules. En effet elle avait horreur des poules qui lui donnaient de méchants coups de bec dès qu'elle osait se balader dans la cour. La terrasse, bien orientée au sud, était pour Trottemenu un vrai petit cagnard où elle aimait venir prendre le soleil après le déjeuner.

Hamilcar avait lui aussi ses habitudes sur cette grosse pierre, il faut dire qu'il possédait l'art de trouver les meilleurs endroits pour faire la sieste ! On aurait pu penser qu'il délogerait Trottemenu dès qu'il la trouverait confortablement allongée à sa place, mais non ! Il ne s'en offusqua pas outre mesure, il s'installa même à côté de la petite souris, posant sur elle sa patte, griffes rentrées, comme pour la protéger.

Ce fut Marie qui, la première, s'exclama en apercevant le couple improbable en train de faire la sieste au soleil à moins peut-être que les deux amis discutassent tranquillement sur ce qui faisait la vie.

– Tu vois, dit le vétérinaire qu'elle avait amené pour voir ce phénomène incongru, tu vois, tout peut arriver dans la nature, même le plus invraisemblable ! Ce chat a découvert le plaisir de protéger un plus petit que lui, bien qu'à l'ordinaire il en fasse plutôt son repas. Ce ne serait peut-être pas le cas pour une autre souris qu'il pourrait croquer d'un coup de dent.

– C'est vrai, répondit Marie, j'adore Jeannot, mon lapin préféré. Pourtant nous mangeons souvent du lapin. Mais pourquoi plutôt cette souris et pas une autre ?

– Il n'y a pas de réponse à cela. Sans doute une communication mystérieuse s'est établie entre ces deux êtres et génère des ondes d'amitié. Cette souris a acquis aux yeux du chat un statut spécial, ce qui n'est pas vrai pour toute autre souris.

– Oui ! Pour moi aussi elle a acquis un statut spécial ! C'est d'ailleurs à cause de cela que je lui ai donné un nom : Trottemenu. Il y a plein de souris dans les champs, mais celles-là je ne les connais pas, elles n'ont pas besoin de noms !

Pourtant Trottemenu était souvent triste. Même l'amitié du chat n'arrivait pas à sortir de sa mélancolie. Cela finit par attirer l'attention de Marie qui interrogea le vétérinaire à ce sujet.

– J'ai l'impression que Trottemenu est triste, remarqua-t-elle un jour qu'ils admiraient encore une fois la bonne entente entre le chat et la souris. Il lui manque quelque chose, peut-être que l'amitié de Hamilcar ne lui suffit pas ?

– Ah ! C'est une bonne remarque que tu fais là, répondit le vétérinaire. En général une souris ne vit pas seule, elle préfère de beaucoup la vie en société. Les souris sont très sophistiquées dans ce domaine. Elles ont besoin du contact avec leurs congénères et pratiquent socialement les soins du corps en se léchant mutuellement le poil dans les endroits difficiles d'accès. Hamilcar ne peut en aucun cas remplir un rôle de partenaire satisfaisant même s'il supporte sa compagnie sur la grosse pierre.

– Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Il faudrait que je fasse venir quelques souris des champs qui aimeraient s'embourgeoiser, mais je ne sais pas où les trouver. Sans compter la punition si maman découvre que je fais entrer des souris !

– Oui ! Laisse les donc se débrouiller. Trottemenu a choisi de vivre solitaire avec comme seul compagnon un chat tout aussi solitaire. C'est une situation hautement improbable et pourtant nous l'observons. Il ne faut pas déranger la nature.

Heureusement pour Trottemenu, Ernestine venait d'arriver. Très curieuse, elle aimait participer aux discussions entre Marie et le vétérinaire.

– Crois-tu qu'elle comprend ce qu'on dit ? demanda le vétérinaire toujours surpris par la participation de la cane aux discussions qu'il avait avec Marie.

– Ernestine comprend tout ce qu'on dit, d'ailleurs regardez la ! Voici qu'elle exprime son point de vue avec des gestes de sa tête, des battements d'aile et en cancanant comme un canard.

– Et toi, comprends-tu ce qu'elle dit ?

– Il faut que je sois seule. En votre présence ou celle de tout autre humain, la magie s'éteint, c'est comme si la nature se refermait sur elle-même.

Il y eut un temps de réflexion puis Marie reprit :

– Pourtant cette fois-ci, je crois que je comprends ce qu'elle veut dire. Elle ne veut pas que je sois triste à cause de la petite souris, alors elle va s'en occuper.

« Cette petite fille a décidément un art pour faire vivre le monde autour d'elle ! » murmura le vétérinaire en s'en allant.

Un jour donc Ernestine profita que Trottemenu était seule sur sa terrasse. Hamilcar avait disparu, peut-être en visite auprès de sa chatte qui habitait dans la ferme voisine, et Marie était à l'école.

– Tu dois trouver un compagnon, dit-elle à la souris. Il ne faut rester seule comme cela, c'est trop triste. Même Hamilcar, pourtant si individualiste, connaît une chatte dans une ferme voisine. Oh ! Bien sûr il ne l'amène pas ici, ce n'est pas son genre de vivre en couple, non, en

général il préfère la retrouver la nuit, de préférence une nuit chaude éclairée par la pleine lune. Mais rappelle-toi : mon plus grand bonheur dans la vie a été quand j'ai empêché Gros Cochon Pigou de rejeter dans la rivière ce canard blessé à l'aile. C'est ainsi qu'Ernest est entré dans ma vie !

– J'ai peur de fonder une famille, répondit Trottemenu. Que deviendront les petits souriceaux ? Je ne peux pas les laisser se répandre dans la cuisine, cela romprait le contrat que j'ai passé avec le chat. Il se croira obligé de les chasser sous peine de perdre sa place dans la maison !

– Je me charge d'Hamilcar. On trouvera un moyen pour lui faire accepter une famille souris dans la maison. Je suis sûr que la petite fille sera enchantée, elle nous aidera.

– Mais je ne connais personne, pleurnicha encore Trottemenu. Aucune souris ne vient me visiter, je suis toujours seule.

– J'ai peut-être une idée, murmura alors Ernestine.

Elle s'en alla voir Pica, la pie. Celle-ci habitait tout en haut du grand peuplier qui marquait l'entrée de la grande allée conduisant à la ferme. Pica avait construit là haut un nid solide, formé de branchages glanés dans la forêt. Souvent Marie regardait ce nid se balançait au gré des rafales de vent et elle se demandait comment cette pie faisait pour ne pas attraper mal au cœur. « Déjà dans une voiture je suis toujours malade, alors balancée comme cela en haut de cet arbre, je ne résisterais pas longtemps ! » se disait-elle.

– C'est l'habitude des pies, lui dit un jour le vétérinaire, de construire des nids le plus haut possible. Peut-être aiment-elles voir la vie d'en haut !

En fait Pica passait le plus clair de son temps à courir sur le sol pour chercher de quoi manger. Aussi Ernestine n'eut aucune difficulté à la rencontrer.

– Pica, tu es la plus belle des pies, les longues plumes bleues de ta queue que tu aimes balancer comme pour mieux les faire admirer te confère une grâce que l'on envie quand on est canard, la blancheur immaculée le long de ton corps fait ressortir le noir de ta tête et quand tu voles, on voit chatoyer le bleu et blanc de tes ailes.

Cette entrée en matière commença par inquiéter la pie. En général on se méfiait d'elle parce qu'elle ne savait pas garder un secret. Aussi elle menait sa vie indépendamment des autres et n'écoutait aucun conseil. Mais Ernestine connaissait son point faible. Elle avait apporté un petit bijou, sans doute une pacotille que Marie avait égarée dans la cour au cours de l'un de ses jeux avec Gros Cochon Pigou. Ce bijou brillait de mille facettes et quand Pica le vit, elle devint soudain attentive.

– Ecoute Pica, si tu m'aides pour la petite Trottemenu, tu pourras emporter ce bijou dans ton nid en haut du peuplier.

– Que veut donc cette souris ? Elle a déjà un chat pour la dorloter ! s'exclama Pica qui avait le don d'être toujours au courant de tout.

– Il faut lui trouver un compagnon, une souris ne peut pas vivre heureuse dans la solitude et le chat ne lui suffit pas pour la combler.

– Mais où veux-tu que je trouve une souris ? Et même si j'en trouve une dans la campagne, comment l'apporter ici ? jacassa Pica en se roulant par terre de rire.

– Tu vas aller voir la chouette hulotte...

– Quelle chouette ? interrompit Pica, celle que Marie appelle Strigidor ?

Cette chouette habitait dans le vieux mûrier qui faisait le coin de la cour. L'énorme tronc usé par l'âge et les intempéries offraient de multiples creux et trous où habitait toute une faune. On pouvait voir des écureuils, mais aussi de ces oiseaux qui préfèrent un bon trou déjà tout prêt au travail pénible de construire un nid.

Marie avait nommé la chouette hulotte qui était venue s'installer là Strigidor. Certains noms lui venaient naturellement comme Hamilcar pour le chat, Ernestine et Ernest pour le couple de canard ou Gros Cochon Pigou, mais quand le nom n'arrivait pas sur ses lèvres Marie se plongeait dans son livre de classification des animaux. Le nom de famille à laquelle appartient l'espèce ou son ordre lui suggérait souvent le nom qu'elle donnerait. Ainsi la chouette hulotte du mûrier s'était vue nommée Strigidor. « Un nom bizarre qui, disait Marie, fait penser à l'être chimérique que peut suggérer la chouette quand elle chuinte la nuit au clair de lune. » Sans doute s'était-elle renseignée sur l'origine du mot.

– Oui, répondit Ernestine, celle qui s'appelle Strigidor. Tu lui diras de nous apporter une souris des champs. Elle connaît toutes les colonies de souris puisque ces colonies constituent son garde manger favori. Elle choisira une belle souris male et, plutôt que de la manger comme d'habitude, elle l'apportera sur la terrasse de Trottemenu. Elle fera bien attention de ne pas la blesser avec les griffes de ses pattes.

Ernestine savait bien que jamais Pica ne ferait pas la course demandée, même avec l'attrait du bijou. De toute façon les chouettes dorment pendant le jour dans leurs trous d'arbre et la nuit, Pica se réfugie dans son nid tout en haut du peuplier et il n'est pas question d'en descendre avant le lever du soleil. Mais ce qu'Ernestine avait prévu arriva : Pica se mit à jacasser partout qu'Ernestine cherchait un compagnon pour Trottemenu et que seul une chouette pouvait le trouver. L'information arriva ainsi dans les oreilles de Strigidor qui dormait seulement d'un œil.

Or Strigidor avait une dette envers Ernestine. Cette dernière l'avait sauvé quand il était tout petit en lui apportant à manger dans son creux d'arbre. Ses parents avaient disparu, sans doute tués par un chasseur et il serait mort sans l'aide d'Ernestine. Aussi quand il entendit le jacassement de Pica, il s'empressa de s'exécuter, il n'avait pas souvent l'occasion de manifester sa gratitude. Ce n'était pas un problème pour lui de trouver une souris, dès la nuit venue il se mit en chasse. Il fut obligé de s'y reprendre à deux fois pour arriver à garder la souris vivante dans ses serres mais enfin le lendemain matin une petite souris à moitié évanouie par la peur et peut-être aussi un peu blessée par les griffes acérées des serres se trouvait sur la terrasse de Trottemenu.

Vous imaginez la surprise de cette dernière quand, sortant sur sa terrasse après un petit-déjeuner confortable dans la grande armoire de la cuisine, elle découvrit ce confrère. Elle se précipita pour le réconforter et lécher ses blessures, si bien qu'il crut avoir échoué dans le paradis des souris !

Mais quelle surprise quand Marie arriva !

– C'est sûrement Ernestine ! s'exclama-t-elle. Je le savais. Je me demande comment elle a fait ?

La nouvelle souris fut d'abord un peu effrayée par la présence de Marie mais Trottemenu s'empressa de la rassurer. « C'est la petite fille, elle fait partie de notre monde, lui dit-elle. Fais-lui un petit signe pour lui dire bonjour. »

Les présentations étant faites, il restait donner un nom à cette nouvelle souris et comme sa queue était particulièrement longue, Marie la nomma Longuequeue.

Il y eut un mécontent, ce fut Hamilcar. Quand il vit sa place prise par une autre souris sur la terrasse de Trottemenu, il commença à sortir ses griffes, un miaulement sauvage sortit de sa gorge. Quoi ! Sa place à côté de Trottemenu se trouvait prise par une autre souris ! « C'est insupportable ! » s'écria-t-il. Mais Trottemenu le regarda et dans son regard, il lut un bonheur si fort qu'il s'adoucit. Il sauta sur la terrasse et s'allongea avec délice à côté des deux souris enlacées.

– Oui Trottemenue, tu as droit à avoir un compagnon, lui dit-il. Mais attention ! Deux souris dans la cuisine, cela fait déjà beaucoup ! Je ne veux pas avoir d'ennuis, alors il faudra vous débrouiller pour faire émigrer votre descendance. Sinon je ferais venir ma chatte qui habite dans la maison voisine, c'est une chatte féroce qui adore croquer des souris ! Moi-même j'ai peur d'elle, je dois l'approcher avec des pattes de velours en faisant très attention ! Elle n'a pas peur de chasser, elle fera le travail que je suis bien trop paresseux pour faire moi-même !

Hamilcar avait raison de s'inquiéter : les souriceaux ne tardèrent pas à tout envahir. La terrasse devint trop petite pour la famille, il fallut se serrer et Hamilcar dut renoncer à sa place au soleil. Il s'en alla voir Ernestine qui s'occupait d'apprendre à nager à ses canetons.

– Ecoute Ernestine, tu as fait venir cette souris, Longuequeue, pour tenir compagnie à Trottemenue. Maintenant il y a des souriceaux partout et déjà j'entends Restitue me menacer de me remplacer par un chat chasseur ! Bien que je me demande si cela existe encore, un chat chasseur, cette avalanche de souris est insupportable, il faut faire quelque chose.

Ernestine n'écoutait pas. Elle était en train d'apprendre la plongée à ses canetons et sous l'eau on n'entend rien de ce qui se dit hors de l'eau. Hamilcar s'en alla alors voir du côté de Marie, mais celle-ci était tombée en adoration devant la famille souris. Elle s'occupait même d'apprendre le goût du fromage aux souriceaux qui jouaient sur la terrasse au soleil. Cela mit Hamilcar dans une rage folle, il voulut sauter sur les souriceaux, toutes griffes dehors. Il poussa un miaulement terrible, fit un énorme bond et atterrit en plein milieu de la terrasse. Mais il n'eut pas le temps de saisir un souriceau, une violente tape sur le museau le renvoya au sol. Marie défendait ses protégés ! Furieux, Hamilcar s'en alla rejoindre sa chatte dans la ferme voisine, une chatte féroce disait-il.

Cela ne pouvait pas durer, Trottemenue le savait bien. Elle avait pourtant prévenu Ernestine quand celle-ci lui avait proposé un compagnon, mais celle-ci n'en avait fait qu'à sa tête et maintenant la situation devenait de plus en plus intenable au fur et à mesure de l'arrivée de nouveaux souriceaux. Il fallait faire quelque chose sinon Hamilcar finirait par amener sa chatte et à deux ils auront vite fait de débarrasser la maison de toutes les souris qui y vivaient. Personne ne semblait capable de l'aider, même Ernestine ne répondait pas à son angoisse. Et les souriceaux étaient de plus en plus affamés ! Trottemenue essayait de limiter la consommation des produits dans le grand placard pour éviter une réaction trop brutale des humains qui l'approvisionnaient, mais les souriceaux n'étaient jamais rassasiés, ils en demandaient toujours plus !

Le pire arriva un jour quand les humains prirent des mesures drastiques. Ils installèrent dans le grand placard une sorte de cage grillagée dans laquelle ils cachèrent tous les produits que Trottemenue aimait, même les graines de riz ou les pâtes. Il n'y avait plus rien à manger sauf des petites miettes qu'on pouvait trouver sous la table après les repas au cours desquels ces humains faisaient tant de bruit. Cela ne suffisait certainement pas pour tous les souriceaux et la famine se déclara dans la colonie.

Alors Trottemenue prit la décision qui hantait depuis quelque temps ses cauchemars. Avec Longuequeue elle rassembla toute la troupe de souriceaux et les fit sortir par un trou dans le mur qu'elle connaissait et qui donnait sur la cour. Pour entamer cette migration, elle avait choisi l'aube, quand le premier chant de Jacquot secoue les dormeurs et annonce la nouvelle journée. C'était l'heure la plus calme, les poules dormaient encore et ne les gênaient pas dans leur fuite. L'idée de Trottemenue était de gagner la forêt et tout simplement de perdre ses souriceaux.

Mais cette idée tragique fut heureusement contrariée par Marie. La petite fille se levait toujours tôt le matin suivant en cela le rythme de ses parents. Le soin des vaches n'attend pas et le signal était toujours le premier chant du coq ! De toute façon elle aimait se lever tôt, elle avait

l'impression que chaque fois c'était une nouvelle vie qui commençait, un sentiment de plénitude l'envahissait alors dont elle n'aurait voulu manquer le plaisir à aucun prix ; elle détestait une grasse matinée inutile dans son lit quand il y a tellement de choses qui se passent le matin, quand l'esprit reposé, tout neuf, est disponible pour habiller la nouvelle journée !

Donc ce matin là Marie voulut, comme d'habitude, dire bonjour à la colonie de souris du grand placard. En général Trottemenuie l'attendait avec quelques souriceaux, elle savait que la petite fille lui donnerait un peu de fromage dérobé dans la cage de fer. Mais ce matin là, le grand placard était vide de souris, Marie eut beau les appeler, aucune ne vint pour la saluer et prendre le morceau de fromage qu'elle avait préparé.

Le premier réflexe de Marie fut de chercher son chat.

– Hamilcar, lui dit-elle avec un peu de violence, qu'as-tu fait des souris ?

Hamilcar prit un air innocent comme il savait bien le faire. Marie le savait capable de mentir comme un arracheur de dents avec ses airs innocents, mais cette fois elle sentit qu'il n'était pour rien dans la disparition des souris. Visiblement il n'était pas coupable bien qu'elle l'eut d'abord soupçonné. Pourtant il savait quelque chose parce qu'il lui fit signe avec sa queue de le suivre. Il la conduisit jusqu'au portail d'où partait le chemin vers la forêt. Trottemenuie était là avec sa ribambelle de souriceaux. Longuequeue avait disparu, peut-être affolé de se retrouver dans la cour loin de tout logis et sans doute aussi enchanté de sentir l'odeur des champs d'où il venait. Il était parti en avant laissant Trottemenuie se débrouiller avec la progéniture.

– Non, non ! s'écria Marie, il ne faut pas partir. Venez, je vais vous trouver un local où personne ne viendra vous ennuyer. Chaque jour je vous apporterai du fromage, mais je suis sûre que vous trouverez plein d'autres choses à manger.

Son idée était de les amener dans la grange et elle essaya de décrire combien elles allaient être bien.

– Je vous ferai un nid dans le foin et vous serez tellement bien au chaud que vous oublierez que c'est l'hiver. En plus je sais qu'il y a des sacs de blé et je suis sûre que vous aimez le blé !

Mais les souris ne voulaient rien savoir et continuaient à se diriger vers la sortie.

– J'ai dit que ce serait la campagne et la campagne ce sera ! déclara Trottemenuie butée sur son idée et peu encline à imaginer le paradis dans la grange. Dans la grange il y a sûrement des rats et la vie avec des rats est impossible pour les souris !

Mais Marie ne voulut rien savoir.

– J'ai dit que ce serait la grange et la grange ce sera ! déclara-t-elle à son tour.

« Mais comment faire pour transporter toutes ces souris dans le grenier à foin, surtout si elles y mettent de la mauvaise volonté ? Jamais je n'arriverai à les attraper toute seule » pensa-t-elle, il me faut de l'aide.

De son côté le chat avait entrepris de s'éclipser en douce, le nez en l'air et la queue bien droite. « Il vaut mieux que je m'en aille, marmonna-il, je suis sûr qu'elle va me demander quelque chose ! » Mais il n'eut pas le temps de disparaître.

– Hamilcar, j'ai besoin de toi, le rappela vivement Marie. Tu vas prendre les souris une à une par la peur du cou comme fait ta chatte avec les chatons et tu vas les emmener dans la grange, là où il y a du foin.

Ces mots eurent un effet étonnant sur Hamilcar, il sauta en l'air, se roula dans le sable de la cour, les pattes en l'air. Il s'étranglait de rire : « Quelle demande extravagante, comment peut-on imaginer un chat transportant des souris comme des chatons ! » Mais il cessa vite son rire devant la mine désolée de la petite fille. Pour Marie, n'était-il pas prêt à tout faire, même s'occuper de souris ? Evidemment il lui faudrait courir ! Tous ces souriceaux, à la seule vue du chat, allaient se mettre à s'enfuir dans tous les sens. Mais ce n'était pas un problème pour

Hamilcar dont l'instinct de chasse se réveilla brusquement. Il fit un bond et attrapa le premier souriceau qui lui tomba sous les pattes. Ce fut plus dur pour éviter de le croquer mais Marie était là qui surveillait...

Ainsi toutes les souris, une à une, furent transportées dans le grenier à foin de la grange sous les yeux étonnés des premières poules sorties du poulailler. Il y avait parmi elles Paulette qui s'inquiéta d'un tel déménagement.

– Mais que fais-tu avec ces souris ? demanda Paulette. J'espère que tu ne les emmènes pas dans la grange, les rats ne les voudront pas. Il y en a plein et j'ai même renoncé à y pondre mes œufs, ces sales rats les dévorent à peine pondus !

– Je m'occuperai des rats s'il y en a, répondit crânement Hamilcar qui avait peur de se rendre ridicule devant les poules du harem. Je suis encore capable de me battre !

– Je ferai venir ma chatte pour m'aider, compléta-t-il en voyant l'air dubitatif de Paulette.

C'était vrai que les rats occupaient la grange. Ils trouvaient à manger dans les sacs de blé entreposés dans le grenier et profitaient des œufs que des poules venaient inconsidérément pondre dans le foin. C'était leur domaine et ils l'avaient fait savoir. Même Smirle, pourtant amateur d'œufs lui aussi, ne se risquait pas dans la grange. Ce n'était pas que l'accès fut difficile, la grange se trouvait au bout de la cour et s'ouvrait à l'extérieur par une grande porte qui donnait sur une butte, ce qui permettait l'entrée facile des chars à foin. Smirle avait vite repéré un trou dans la porte qu'il lui avait suffi d'agrandir un peu. Mais la première fois qu'il pénétra dans la grange, ce fut terrible. Il se préparait à sauter sur une poule en train de pondre quand tous les rats de la grange se liguèrent contre lui et l'attaquèrent. Il ne dut la vie sauve qu'à une retraite rapide par son trou qu'il prit d'ailleurs soin de boucher et encore garda-t-il longtemps la trace des morsures sur ses pattes. Quant à Hamilcar, il y avait longtemps qu'il ne mettait plus les pattes dans la grange !

Marie ne connaissait pas l'existence des rats dans la grange pour la bonne raison qu'on avait toujours évité de lui en parler, peut-être par peur de l'effrayer, mais sans doute aussi parce que l'horreur ancestrale de cet animal fait qu'on n'aime pas en parler, surtout à une petite fille. Aussi Marie continua l'installation de ses souris sans tenir compte des bavardages de Paulette. Dans un coin de la grange, elle avait repéré un petit trou dans la paroi en bois. « C'est le meilleur endroit, réfléchit-elle. Les souris aiment établir leurs logements dans des trous suffisamment petits pour qu'elles seules puissent y accéder. Celui-ci fera l'affaire et Trottemenu sera enchantée ! » Elle apporta une botte de foin qu'elle plaça à l'entrée pour permettre aux souris de construire leur nid dans la chambre qu'elle imaginait au fond du trou. Enfin elle fit entrer les souris une à une au fur et à mesure que Hamilcar les apportait dans sa gueule comme des chatons. Longuequeue arriva en dernier. Hamilcar l'avait retrouvé errant dans la cour à la recherche de sa compagne. Attiré par l'odeur des champs il avait commencé à s'enfuir, espérant ainsi retrouver son ancienne vie quand le souvenir de Trottemenu le fit revenir sur ses pas. Mais toute la famille avait disparu de la cour, seul Hamilcar courrait partout en le cherchant dans tous les coins. Longuequeue eut alors la peur de sa vie, il était sûr que le chat n'avait qu'une envie, c'était de le croquer et il n'avait aucun trou proche pour se réfugier. Il fallut qu'Ernestine lui explique que ce n'était pas le cas, qu'il devait se laisser prendre par la peau du cou et que le chat l'emmènerait dans son nouveau logis.

Il trouva celui déjà bien aménagée avec une literie de foin qui sentait bon. Pour compléter l'installation, Marie déposa à l'entrée du logis un gros morceau de fromage qu'elle avait dérobé dans la grande armoire.

– Voilà ! Vous êtes bien maintenant, dit-elle satisfaite. Il y a toute la place que vous voulez dans la grange et personne pour vous en chasser, les petits vont pouvoir s'amuser sans

contrainte. Je vous laisse un beau morceau de fromage, je reviendrai souvent pour en remettre, vous ne mourrez pas de faim. Pour agrémenter le menu, vous trouverez des grains qui traînent dans le grenier. Mais attention : il ne faut pas abîmer les sacs, seulement prendre les grains tombés ! Sinon je serai punie et on fera venir des chats féroces.

Trottemenu la regarda gravement. Marie avait sauvé ses souriceaux de la forêt où elle voulait les perdre, toute la famille se retrouvait réunie, même Longuequeue avait préféré la rejoindre plutôt de s'enfuir dans la campagne ! En plus le logement proposé convenait parfaitement. La grange était bien chaude avec les vaches en dessous, cela sentait bon le foin, mais surtout elle avait déjà perçu l'odeur du blé entreposé, un régal pour une souris. Et puis le fromage était là devant le trou. Que rêver de plus ?!

– Nous allons avoir encore plus de souriceaux, dit-elle à Longuequeue en l'embrassant.

Le tableau était si touchant que Marie versa une larme. Les souris étaient heureuses et c'était grâce à elle !

LA GUERRE DES RATS

Le bonheur de Trottemenu et son compagnon Longuequeue dans la grange à foin fut de courte durée. Dès le lendemain, Trottemenu remarqua la disparition d'un souriceau. Avec Longuequeue, elle se mit à le chercher partout, mais elle ne retrouva aucune trace. Elle réunit alors toute la famille et lança un avertissement sévère : interdiction de s'éloigner, rester toujours ensemble, bien surveiller les alentours. Mais les souriceaux n'en faisaient qu'à leur tête, la grange représentait un terrain de jeu idéal, il n'y avait pas d'humain pour les déranger, ils pouvaient courir partout sans avoir toujours peur de se faire écraser par un pied énorme et surtout les jeux dans le foin procuraient des joies mémorables tout à fait incompatibles avec la surveillance demandée. Aussi un deuxième souriceau ne tarda pas à disparaître.

– Ils grandissent, fit remarquer Longuequeue, peut-être cherchent-ils simplement à s'émanciper. Dans quelque temps nous les verrons revenir avec une nouvelle famille !

– Non, non ! répondit Trottemenu. Ce n'est pas possible qu'ils partent comme cela sans même dire au revoir. Ils ont été kidnappés ou peut-être même plus grave.

Petit à petit la peur envahit la colonie des souris. Finis les jeux fous des souriceaux dans le foin et les cavalcades à travers la grange, on restait à côté du trou découvert par Marie, seul refuge contre ce danger inconnu. Même les sacs de blé furent oubliés, pourtant ces sacs étaient souvent percés de petits trous qui laissaient du bon blé s'échapper. Heureusement le fromage que Marie apportait chaque jour devant la porte du logis suffisait pour calmer la faim de la colonie. Mais c'était juste suffisant, la colonie se repliait sur elle-même, on n'osait plus jouer et des plaintes commencèrent à s'élever auxquelles Trottemenu ne savait pas comment répondre. « Nous aurions dû partir dans la campagne comme je le voulais ! » disait-elle parfois à son compagnon, lequel ne pouvait qu'approuver, gardant toujours une nostalgie de son enfance dans un vieux tronc d'arbre abattu de la forêt.

Un jour Trottemenu entendit les récriminations du fermier qui chargeait des sacs pour les apporter au moulin : « Encore ces maudits animaux, disait-il, la plupart des sacs sont troués ! J'ai beau mettre tous les pièges possibles, je n'arrive pas à m'en débarrasser ! »

– Parle-t-il de nous ? se demanda-t-elle. Pourtant nous avons suivi la recommandation de Marie et nous n'avons pas déchiré de sac. Je commence à comprendre : il y a d'autres animaux dans cette grange, des animaux qui aiment le blé ! Ceux-là sont peut-être la cause de nos malheurs. Ce sont sûrement des rats ! Qu'allons-nous devenir ? La vie est impossible à côté d'une bande de rats, Paulette avait raison quand elle disait que la grange était déjà colonisée.

– Nous devons émigrer dans la campagne, tenta Longuequeue. Je connais un vieux tronc...

– Il n'en est pas question, avec quoi nourririons-nous toute la marmaille ?

– Mais ici tu ne peux même pas accéder aux grains à cause des rats ! Et c'est tant mieux d'ailleurs parce le fermier répand sûrement des grains empoisonnés qu'on ne sait pas distinguer des autres.

– Je dois parler à Ernestine, décida finalement Trottemenu. Marie ne fera rien, elle a bien trop peur des rats.

Avant l'aller plus loin dans l'histoire de Trottemenu et de sa colonie de souris assiégée par les rats, il est nécessaire d'introduire l'expérience vécue par Paulette, la poule préférée de Jacquot. Cette dernière était montée dans la grange poussée par l'envie de couvrir. Chaque fois qu'elle pondait des œufs dans le poulailler où Restitue avait installé un bon tapis de paille à cet effet, les œufs disparaissaient dès le lendemain. Or Paulette rêvait de couvrir et d'élever des

poussins bien à elle. Aussi elle conçut l'idée de pondre ses œufs dans un coin bien caché de la grange. Personne ne pourrait les retrouver et quand il y en aurait une dizaine, elle se mettrait à couver. Jacquot serait certainement furieux de ne plus l'avoir à disposition, mais tant pis, il faudrait bien qu'il s'habitue ! Elle s'imaginait déjà descendre de la grange avec une marmaille de poussins ! Quelle gloire !

Donc un jour elle se décida et s'en vint explorer la grange pour construire son nid. Elle connaissait l'existence d'une colonie de rats, mais elle ne s'en inquiétait pas. « Les rats n'ont jamais fait de mal à personne » dit-elle un jour à Jacquot pour qui cette tentative était vouée à l'échec. « Tu verras, je redescendrai bientôt de la grange avec une marmaille de poussins et tout le monde sera surpris ! » Jacquot, que ces histoires de poussins n'intéressaient absolument pas, se contenta de la calmer avec un coup de bec. Mais il en fallait plus pour empêcher Paulette de mener à bien son projet.

Oui, pour Paulette c'était le début d'une aventure passionnante : couver tranquillement à l'écart des disputes du harem, ne plus recevoir des coups de bec après chaque tentative pour se libérer de la tutelle du coq et enfin voir les petits poussins éclore les uns après les autres sous son aile. Paulette n'en pouvait plus d'impatience, elle aurait voulu tous ses œufs pondus d'un coup, malheureusement ce n'était pas aussi simple ! Il lui fallait quelques jours pour qu'un œuf soit prêt à pondre, en plus le coq devait l'aider pour le féconder mais heureusement cela ne posait pas de problème, elle était son chouchou ! Après chaque ponte elle compterait les œufs, elle savait compter jusqu'à dix et ce serait bien suffisant !. Quand il y en aurait au moins sept ou huit, c'était décidé, elle s'arrêterait de pondre et se mettrait à couver.

La ponte du premier œuf fut l'occasion d'une petite fête à laquelle elle convia toutes ses amies. Quelle fierté de leur faire connaître son projet de couvaision et admirer le confort de son nid dans la paille ! Peut-être espérait-elle faire des émules. « La solitude de la couvaision me permettra de méditer, mais ce serait aussi sympa de pouvoir couver à plusieurs. Que d'histoires nous pourrions alors nous raconter ! » pensait-elle sans doute. Les poules invitées durent se hisser à grands renforts de battements d'ailes jusqu'à la grange, ce qui fut difficile. Il faut dire que Paulette était restée mince et adorait exercer ses ailes dans le vol, ce qui n'était pas le cas des autres poules qui étaient bien grasses et avaient oublié jusqu'à l'utilité de leurs ailes ! Quand tout le monde fut enfin rassemblé à l'étage, Paulette les conduisit jusqu'au nid qu'elle avait aménagé avec tant d'amour. Elle avait prévu un petit festin en ramassant toutes les graines de blé qu'elle avait trouvées aux pieds des sacs entreposés dans la grange et ce fut une jolie fête. Même Jacquot, attiré par le caquetage qui sortait de la grange, se décida à venir voir ce qui se passait là-haut. Paulette fut un peu inquiète de le voir arriver avec sa belle queue dressée comme pour combattre, mais il se contenta de se précipiter sur les graines de blé sans faire aucun autre commentaire. Chaque poule put alors essayer le nid et ce fut un concert d'admiration mêlé peut-être d'un peu de jalousie ! Puis tout le monde s'en alla sauf Paulette qui resta sur son nid pour pondre le premier œuf.

C'est alors que le malheur commença. Jamais Paulette ne réussit à avoir plus d'un œuf dans son nid. Chaque fois qu'elle en pondait un deuxième, celui-ci disparaissait dès qu'elle descendait de la grange pour se dégourdir les ailes. Le pire était qu'elle n'osait pas en parler à ses copines qui avaient tellement admiré son nid. Comment leur expliquer qu'elle n'était pas capable de pondre plus d'un œuf ? D'ailleurs des bruits commençaient à courir dans la basse-cour, le temps avait passé depuis la ponte du premier œuf et pourtant Paulette ne couvait toujours pas ! Peut-être était-elle anormale ? Jacquot à qui elle se confia se contenta de hausser les épaules : « Abandonne donc ce projet absurde et reviens vivre avec les autres poules, lui dit-il. »

Après plusieurs essais infructueux, Paulette s'apprêta à suivre le conseil du coq. Elle fit un dernier tour dans la grange, espérant par quelque hasard miraculeux trouver l'œuf du jour caché quelque part. Dans un coin à l'écart un vieux rat moustachu l'attendait.

– Tu cherches ton dernier œuf ? lui demanda-t-il. Tu ne le trouveras pas ! Nous l'avons mangé depuis longtemps.

– Des rats ! s'exclama Paulette. Voilà ce qui explique la disparition de mes œufs tous frais, à peine pondus, sauf un, le premier et qui est tout vieux maintenant.

– Oui ! Nous les aimons coques ! sourit le vieux rat.

– Mais enfin, se récria Paulette, comment se fait-il que le fermier accepte des rats dans sa grange ? Il doit n'avoir de cesse que d'arriver à s'en débarrasser ! Comment avez-vous réussi à survivre ?

– Je m'appelle Sammy le moustachu, répondit le vieux rat qui avait de l'éducation. J'ai suffisamment vécu dans cette grange pour connaître toutes les ruses des hommes et je fais profiter la jeunesse de mon expérience.

– Mais pourquoi les rats laissent-ils toujours un œuf dans le nid ? s'inquiéta Paulette.

– Cette fois c'est une ruse de rat, répondit Sammy le moustachu. J'ai pensé que si l'on mangeait tous les œufs, la poule ne reviendrait plus. Pour lui donner envie de revenir, il faut toujours en laisser un. Quand elle voit que le nid n'est pas vide, qu'il y a un œuf qui semble attendre les suivants, elle revient pour en pondre un deuxième !

– Et c'est bien ce que j'ai fait, murmura Paulette à la fois vexée de s'être laissée bernée et furieuse d'apprendre qu'elle avait contribué à nourrir des rats. J'en ai sûrement pondu plusieurs avant de m'apercevoir qu'ils disparaissaient les uns après les autres !

– Ecoute, reprit Sammy le moustachu, nous aimons trop tes œufs, leur goût est parfait, leur saveur incomparable. Dans la grange, il n'y a que des araignées, parfois des hirondelles qui viennent nicher sous une poutre, mais leur nid est inaccessible. Alors ton arrivée a été une bénédiction pour nous ! Nous aimons tellement tes œufs que nous sommes d'accord pour passer un accord amiable : nous pourrions subtiliser un œuf sur deux seulement. Ainsi tu pourras remplir ton nid et enfin couvrir. Ce sera simplement un peu plus long.

La proposition était tentante et Paulette était prête à se laisser fléchir. A cause de ces rats, tout son beau plan risquait de voler en éclats, elle ne vivrait pas la fameuse descente de la grange avec une ribambelle de poussins qui voletteraient dans tous les sens ! Quelle gloire perdue à tout jamais ! « On te l'avait bien dit ! lui diraient les commères. A la ferme notre travail est de pondre des œufs, c'est cela qu'ils veulent les fermiers quand ils nous distribuent les graines, il n'est pas question pour nous d'élever des poussins ! »

– C'est une décision difficile, répondit-elle enfin à Sammy le moustachu. Je vais d'abord en discuter avec Jacquot. S'il est d'accord, il chantera trois fois et cela voudra dire que l'accord que tu proposes est accepté, sinon il ne chantera qu'une fois et ce sera la guerre.

– Quelle guerre ? répliqua le vieux rat en se bidonnant tranquillement. Je vois mal les poules me déclarer la guerre !

Sammy le moustachu était un vieux rat dont la sagesse et l'intelligence étaient proverbiales. Il avait pris possession du territoire de la grange depuis aussi longtemps qu'Ernestine pouvait se rappeler et faisait régner la terreur sur tout ce qui bougeait. Grand chef des rats, il les menait d'une main féroce, n'acceptant aucune discussion dans ses décisions. Mais comme l'approvisionnement en grains ne se tarissait pas, personne n'osait s'élever contre cette dictature et petit à petit Sammy le moustachu était devenu le père unique et indissoluble du peuple des rats. Et ce d'autant plus qu'il savait conseiller ses administrés pour éviter les pièges que le fermier tentait sans cesse de poser. La plupart du temps il s'agissait de petits tas de grains

empoisonnés faciles à distinguer parce que jamais proches des gros sacs de blé, le fermier voulant éviter tout mélange intempestif. Sammy le moustachu avait même imaginé une stratégie qui permettait de rassurer le fermier le dissuadant ainsi de chercher d'autres moyens de lutte : il faisait systématiquement enlever par sa troupe tout nouveau tas empoisonné, les grains étant transportés dans un coin secret de la grange. Ainsi le fermier pensait que les rats avaient tout mangé et seraient bientôt à l'agonie, ce qui le rassurait grandement ! Une autre conséquence, mais involontaire celle-là, de cette précaution était qu'il avait ainsi empêché les souris et les poules de s'empoisonner.

Le vieux rat sut donner confiance à Paulette. Elle s'empressa de rejoindre le tas de fumier sur lequel trônait le coq.

Pourtant ce n'était pas très approprié de demander son avis à Jacquot, elle aurait dû savoir que le coq ne supportait pas les poules couveuses, surtout lorsqu'il s'agissait de Paulette, sa préférée. Sans doute avait-il l'impression que cette envie d'aller couvrir représentait simplement un moyen pour échapper à sa domination ! Jacquot voulait toutes les poules du harem à sa disposition à tout moment, le seul but dans leur vie devait être de contribuer à sa splendeur, de l'aider à briller de tous ses feux !

Ernestine le plaisantait parfois, le qualifiant de « petit chef qui ne cherche qu'à cultiver son ego », mais Jacquot ne s'en offusquait pas et répondait sans vergogne : « C'est moi qui assure la cohésion du harem, c'est moi qui apporte la joie, la vivacité à ces poules qui, sans moi, mèneraient une vie tellement terne qu'elles en oublieraient même de pondre des œufs ! Et n'oublie pas, c'est encore moi qui ouvre les yeux de Marie le matin en chantant au soleil levant. Oui ! C'est aussi moi qui apporte à la ferme la touche de beauté qui fait la vie, comme les belles plumes de ma queue, le rouge vif de ma crête, les couleurs chatoyantes du bout de mes ailes ! » Devant un tel orgueil, une montagne démesurée d'orgueil, Ernestine n'avait plus qu'à s'incliner !

Ainsi, écrasées par ce coq qui pensait être le soleil, les poules menaient profil bas et évitaient le plus possible le contact comme si le soleil pouvait les brûler ! Jacquot s'était habitué à cette solitude, conséquence habituelle d'un orgueil trop démesuré, aussi quand il vit une poule escalader le tas de fumier avec la claire intention de le rejoindre, il fut très surpris. Son contentement ne connut plus de bornes quand il s'aperçut qu'il s'agissait de sa préférée, Paulette. Il s'empressa de lui faire une petite place sur le tas de fumier, il se débrouilla même pour extirper un vers bien gras dont il suivait depuis quelque temps la trace et il l'offrit à sa poule favorite avec une gentillesse dont il était si peu coutumier qu'il en devenait presque ridicule.

– Ma petite Paulette, commença-t-il, as-tu abandonné tes rêves de couvaision ? Je croyais te voir arriver avec une ribambelle de poussins !

– Les rats ! Ce sont les rats qui mangent les œufs, s'écria Paulette entre deux sanglots.

– Les rats ? Quels rats ? Je n'ai jamais entendu parler de rats.

– Ils sont là-haut dans la grange. Leur chef s'appelle Sammy le moustachu. Il me propose un arrangement pour me laisser couvrir : je lui donnerais un œuf sur deux que je ponds.

Jacquot se rapprocha d'elle pour la caresser un peu. S'il avait vraiment envie de ne pas se mêler de quelque chose, c'était bien de cette histoire de rat. Surtout pour un problème de couvaision qui ne l'intéressait absolument pas. D'abord quelle idée d'aller se cacher dans la grange, hors de sa vue ? N'était-il pas suffisamment beau pour que toutes les poules soient à ses pieds, implorant chacune une faveur de sa part. Rien que cette idée de couvrir lui faisait horreur, clairement il y avait des choses qu'il ne comprendrait jamais ! D'ailleurs il détestait les poussins.

– Les poules ne déclarent pas la guerre aux rats, répondit-il finalement. A chacun son domaine et tant que les rats ne nuisent pas à la prospérité du harem, il y a lieu de s'en accommoder. Accepte donc l'arrangement que propose Sammy le moustachu, même s'il est probable que les rats finissent par manger les poussins à peine éclos des œufs qu'ils t'auront laissés...

La tête que faisait Paulette l'arrêta dans son discours.

. « C'est sûr, pensa-t-il, je ne suis pas à la hauteur. Elle attend sûrement autre chose de ma part ! » Le dernier outrage pour le coq étant de se sentir méprisé par les poules, tout d'un coup il sentit cette image orgueilleuse sur laquelle il réglait sa conduite vacillait dangereusement. Un sursaut d'orgueil l'emporta sur la raison.

– D'accord, reprit-il. C'est insupportable ! Nous ne pouvons pas admettre que les rats mangent nos œufs et encore moins nos poussins ! Il n'y a plus qu'une solution : c'est la guerre !

Et Jacquot se dressa fièrement sur ses ergots, battit ses ailes et lança un cocorico de victoire, un seul cocorico ! Paulette n'avait plus qu'à se soumettre à sa volonté, lui seul dirigeait tout !

– Va rejoindre les rangs, lui dit-il. Les autres poules t'attendent. Moi je vais voir ce que je peux faire.

Mais Paulette ne se faisait pas beaucoup d'illusion sur la volonté guerrière du coq. La vie allait reprendre comme avant, les œufs qu'elle pondrait (c'était une bonne pondreuse très appréciée par Restitue) seraient quotidiennement ramassés par Marie, toute fière de remplir chaque matin sa corbeille. L'accueil que lui ferait la petite fille la réconforterait un peu, elle imaginait déjà une petite caresse le long de son cou. Pourtant Paulette n'arrivait pas à accepter sa défaite, elle qui avait tout bien préparé et qui se faisait un plaisir de couvrir tranquillement dans la grange

Il y avait quand même un dernier espoir, c'était de se confier à Ernestine. Elle savait que la vieille cane méprisait un peu les poules pour mener cette vie égoïste, toute axée sur la production d'œufs. Jamais Ernestine n'était plus fière que quand elle pouvait traverser la cour suivie par ses canetons en fil indienne et Ernest qui fermait la marche. « Oui ! s'écria Paulette, elle seule peut comprendre, elle seule peut trouver une solution ! »

Néanmoins Paulette n'arrivait à se décider à tout raconter à Ernestine. Ce qui la faisait hésiter c'était les moqueries probables du harem, sans parler de Jacquot. Les poules n'en finiraient pas de lui dire : « On te l'avait bien dit ! A la ferme, on pond des œufs, c'est cela qu'ils veulent les fermiers qui nous distribuent les graines, mais il n'est pas question d'élever des poussins ! »

Pour finir Paulette se contenta de continuer à visiter et à entretenir son nid dans la grange. Elle venait s'y reposer de temps en temps, à l'abri de tous les commérages qui couraient dans le harem. Peut-être était-ce aussi un reste de nostalgie d'être un jour une vraie poule avec une ribambelle de poussins !.

Voilà donc comment l'histoire de Paulette rejoint l'histoire de Trottemenu. Chacune rêvait de déclarer la guerre aux rats, mais sans aucun espoir de réaliser un jour ce rêve absurde. Il fallait vivre avec, les rats avaient colonisé la grange, ils en réclamaient la pleine propriété et ni une souris, ni une poule ne pouvait imaginer combattre un rat, surtout Sammy le moustachu ! Pourtant le rêve était tenace, Paulette ne pouvait pas oublier le nid qu'elle entretenait toujours dans la grange et Trottemenu aurait tellement voulu que sa colonie se développe, elle disait souvent à Longuequeue : « Une souris a besoin de relations sociales pour vivre, il nous faut une colonie forte et nombreuse ! »

Enfin ce fut Pica, la pie qui déclencha la guerre des rats. Pica était en quelque sorte la journaliste de service ; toujours au courant de tout elle jacassait les dernières nouvelles jusque dans le moindre recoin. Son plus gros problème était de trouver la nouvelle du jour qui puisse attirer l'attention des auditeurs ; parfois, quand il ne se passait rien, elle était obligée d'inventer des nouvelles ou alors d'en provoquer artificiellement ! Elle passait son temps à écouter tout ce qui se disait autour d'elle ; de ce magma, elle récupérait des bribes d'information et tout son art consistait à fusionner toutes ces informations parcellaires pour en faire une nouvelle attrayante.

Lorsqu'elle connut les mésaventures de Trottemenu et de Paulette avec les rats ainsi que l'engagement irréfléchi de Jacquot, elle sut alors qu'elle tenait là une affaire en or. Il suffisait simplement de raconter de façon la plus dramatique possible et si cela entraînait des conséquences désastreuses, ce n'était pas son problème.

Et effectivement le jactance de la pie provoqua un grand remue-ménage dans la ferme.

Tout le monde connaissait plus ou moins la présence des rats dans la grange, mais un *modus vivendi* avait été trouvé et on s'en accommodait. Les rats restaient dans leur grange et ne perturbaient pas la vie de tous les jours. Ils avaient bien essayé de voler un peu de nourriture à Gros Cochon Pigou mais ils avaient vite compris que ce n'était pas très opportun, ce dernier veillant sur son écuelle comme la prune de ses yeux.

La nouvelle, que Pica jacassait partout, racontait comment Jacquot avait déclaré la guerre aux rats pour permettre à sa poule favorite de couver dans la grange. En entendant cette information se répandre dans toute la ferme et même à l'extérieur, le coq n'eut alors de cesse de convoquer une réunion de la basse-cour pour régler ce problème de rats. Il avait bien trop peur de perdre la face devant ses poules !

La réunion commença par un cocorico ébouriffant du coq qui signifiait vraisemblablement : « Moi, Jacquot, chef des armées de la basse-cour, provoque cette réunion pour préparer la guerre contre les rats ! » Cette affirmation s'adressait clairement au harem des poules et avait pour but d'accroître, si cela était encore possible, l'orgueil déjà démesuré du coq.

– Pas si vite ! le retint Ernestine qui venait d'arriver. Nous ne parlons pas encore de guerre.

Heureusement pour Jacquot, les poules n'entendirent pas cette réserve et il put conserver sa stature de roi soleil !

La réunion commença avec Paulette, Jacquot, Trottemenu qu'Ernest fit descendre de la grange en la portant sur son dos et bien sûr Ernestine.

Gros Cochon Pigou insista pour participer lui aussi. Les histoires de rats l'intéressaient plus que tout, ces derniers ayant conservé une propension à dévorer sa nourriture quand il en laissait un peu pour un en-cas au milieu de la nuit.

La première réaction d'Ernestine devant les pleurs de Trottemenu et de Paulette fut de leur conseiller de déménager. Elle ne pouvait pas imaginer un nouvel accord qui remplacerait le *modus vivendi* existant. Après tout, les rats ne la gênaient personnellement pas trop, ils ne s'aventuraient pas jusqu'à son nid difficile d'accès sur l'île de la mare. Et puis on ne pouvait pas empêcher les rats d'aimer trop les œufs et même les petits poussins à peine éclos, tout comme des souriceaux à l'occasion !

– Hamilcar ! Il faut demander à Hamilcar ! s'écria alors Trottemenu. C'est lui qui débarrassera la grange de ces rats. Il me l'a promis quand nous avons déménagé.

– Hamilcar ? s'interrogea Ernestine surprise. Cela m'étonnerait, je ne l'ai jamais vu chasser un rat, ni même un souris. Seul compte pour lui la sieste bien au chaud, en été à l'ombre du tilleul, en hiver couché sur un radiateur !

– Il a promis te dis-je, il a promis de déclarer une guerre totale aux rats jusqu'à ce que ces derniers disparaissent de la grange si ceux-ci s'attaquaient aux souriceaux. Il a promis de le faire

avec sa chatte qui, paraît-il, est particulièrement féroce ! Ernestine, tu dois le trouver et lui rappeler cette promesse. Il s'est engagé devant tout le monde quand il nous a transportées dans la grange à la demande de Marie.

– Voilà une promesse dont je suis curieuse de savoir ce qu'il va en dire ! s'exclama Ernestine. Mais je ne suis pas sûre qu'on le voit de sitôt, il a sûrement entendu ce qu'on disait, il entend le moindre bruit, la moindre parole dans la cour et il est certainement en train de s'éclipser. On ne le verra pas avant quelques jours !

Ernestine avait raison : le chat faisait la sieste tranquille à l'ombre du tilleul mais son oreille suivait tous les bruits de la cour. Les derniers mots de Trottemenu suffirent à le faire se lever, il commença par faire le gros dos, étira tous ses muscles puis il mit du velours sous ses pattes et s'apprêta à quitter les lieux sans un bruit. « Surtout ne pas me faire repérer, marmonna-t-il dans ses moustaches, l'affaire est délicate. C'est de ma faute, j'aurais dû croquer cette souris depuis longtemps ! »

Ce fut Médor qui l'empêcha finalement de s'esquiver en douce pour ne pas avoir à répondre à l'affirmation de Trottemenu. Il faut dire que Médor n'avait pas une haute opinion du chat : « Il ne sert à rien, disait-il souvent, il n'est même pas capable d'attraper une souris ! Il est tout juste bon à se faire dorloter par Marie à ma place ! » Médor s'était joint à la réunion comme tout le monde et quand il entendit que Hamilcar aurait déclaré une guerre totale aux rats, il se roula par terre de rire. Il décida aussitôt qu'il fallait pousser l'idée jusqu'au bout : quel régal de voir ce chat honni renier l'engagement qu'il avait pris, il serait définitivement déconsidéré dans la ferme et même au plus profond de la forêt on parlerait de lui avec commisération ! Médor s'imagina même prendre sa place dans les bras de Marie qui ne voudrait plus avoir de relations avec ce chat sans gloire.

– Il va être pris en flagrant délit dans son art de savoir cultiver une image glorieuse de lui-même en accumulant mensonges sur mensonges, aboya rageusement Médor. Cette image donne envie de le choyer, de le récompenser avec des caresses, mais tout le monde sait que c'est une image complètement creuse !

Médor savait comment trouver le chat, il connaissait ses chemins, ses coins de sieste, ses caches secrètes. Ce fut vite fait et Hamilcar rejoignit bientôt à la réunion avec Médor sur ses talons. C'était devenu une grande réunion, tous les membres de la ferme étaient maintenant présents, les poules bien sûr avec Jacquot, les canards, Gros Cochon Pigou, Caroline la vache, Trottemenu, mais aussi d'autres plus inhabituels comme Strigidor la chouette hulotte du vieux mûrier et bien sûr Pica la pie toujours à l'affût de la moindre information. C'est d'ailleurs en reconnaissant Pica que Hamilcar comprit qu'il était dans une mauvaise posture : tout ce qu'il dirait ou ferait serait aussitôt colporté partout par cette maudite pie. « Même la journaliste de service est présente ! grommela-t-il dans sa moustache. J'aurais bien dû m'en débarrasser quand elle n'était encore qu'un oisillon. » Mais c'est quand il vit Marie arriver, il sut qu'il était fait.

– Si tu nous débarrasses de ces rats, tu auras droit de dormir dans mon lit, déclara d'emblée la petite fille qui avait compris de quoi on parlait.

Hamilcar la regarda avec un air indécis. Sans doute aurait-il toujours l'accès à la cheminée pour se réchauffer ?

– Mais si tu ne le fais pas, insista-t-elle, je te jetterai dehors chaque soir et tu n'auras plus droit à venir ronronner au coin du feu !

Elle avait l'air sérieuse. Hamilcar s'était toujours débrouillé pour donner l'impression que grâce à lui, souris et rats n'envahissaient pas la ferme, qu'il était un chat efficace et que, en plus, il savait distinguer les souris chéries de Marie, ces souris qu'il fallait dorloter plutôt que croquer. D'ailleurs afin de montrer sa bonne volonté, il rapportait de temps en temps une petite souris

qu'il avait attrapée dans les champs, il faisait bien attention de ne pas trop la blesser sachant que le premier geste de la petite fille serait de lui rendre la liberté et qu'elle lui en serait reconnaissante. Mais maintenant que tout le monde savait la grange infestée de rats, sa position devenait intenable. S'il ne faisait pas quelque chose, ils étaient bien capables de changer de chat !

– Très bien, déclara enfin Hamilcar. Pica tu feras savoir à Sammy le moustachu qu'il a sept jours pour déguerpir de la grange. Passé ce délai, la guerre sera ouverte et aucun rat ne s'en sortira vivant.

Pica s'empressa de colporter l'information et bientôt tout le petit monde de la ferme attendit avec impatience la fin de l'ultimatum de Hamilcar.

De son côté Hamicar vécut cette période de l'ultimatum comme un rêve. Il triomphait comme s'il avait déjà gagné la guerre, on le voyait souvent en train de se pavaner dans la cour afin de se faire admirer.

– Je suis le chat le plus courageux qui ait jamais existé, racontait-il sans cesse, même Médor baisse la tête pour me saluer avec déférence quand je passe devant sa niche !

Tout le monde était aux petits soins pour lui, Marie ne lui refusait rien, elle l'avait même autorisé à dormir sur son lit, ce qui était sans contexte la preuve qu'elle le tenait en haute considération. C'est sûr, Hamilcar découvrait cette ivresse qui vous prend quand on devient un personnage au centre de toutes les attentions.

La période de l'ultimatum passa ainsi comme un rêve. Bien sûr aucun rat ne sortit de la grange. Le couple d'hirondelles qui avaient leur nid accroché à la grosse poutre faîtière rapportèrent que Sammy le moustachu riait encore de cet ultimatum imposé par le chat de la ferme.

Hamilcar se retrouva alors au pied du mur : le délai imposé aux rats étant consommé, il se devait d'entamer la guerre. « Un carnage, ce sera un carnage, » s'était-il aventureusement vanté devant les autres ! Pourtant cela faisait des années qu'il ne s'était pas mesuré à un rat et rien que l'idée de sortir ses griffes lui faisait tourner la tête et lui donnait mal au cœur. Il s'en alla voir Ernestine. C'était toujours comme cela qu'on faisait quand on ne trouvait pas de solution à un problème : on venait confier sa misère à Ernestine.

Celle-ci était dans la mare en train d'apprendre à plonger à ses canetons. Hamilcar s'approcha silencieusement du bord de la mare, il faisait tout ce qu'il pouvait pour passer inaperçu, il aurait presque voulu se fondre dans son ombre dans l'espoir fou de ne pas être vu. Il faut dire qu'il imaginait déjà les rires et les moqueries que ne manquerait pas d'attirer sa visite auprès d'Ernestine. Pica serait la première à colporter la nouvelle jusque dans la forêt ; c'était facile d'imaginer ce qu'elle dirait : « Dernière info sur la guerre des rats, Hamilcar a tellement peur de se battre qu'il vient pleurer auprès d'Ernestine, espérant que celle-ci trouvera la solution miracle pour lui éviter d'avoir à sortir ses griffes ! »

Il fit ainsi bien attention que Pica ne soit pas dans les environs, mais il avait oublié que c'était l'heure où Gros Cochon Pigou prenait son bain de vase dans un coin de la mare. En voyant Hamilcar arriver, il s'esclaffa :

– Tiens, voilà notre héros qui mène un profil bas, aux ras des pâquerettes même ! C'est fini le temps où il pouvait se pavaner, laissant croire à tout le monde qu'il ne ferait qu'une bouchée de ces rats ! Maintenant que l'ultimatum est terminé, le voilà bien avancé. Alors il vient pleurer auprès d'Ernestine !

– Tais-toi, répondit Hamilcar furieux. Je ne t'ai rien demandé, alors prend ton bain et laisse moi tranquille sinon je vais couper d'un coup de dent ta belle queue en tire-bouchon !

– Allons, allons, calmons-nous, intervint Ernestine qui faisait force rame après avoir laissé sa progéniture aux bons soins d'Ernest. Bien sûr Hamilcar s'est engagé un peu à la légère en posant cet ultimatum. Même s'il décide sa chatte à venir l'aider, ce qui n'est pas gagné, jamais ils n'arriveront à battre Sammy le moustachu et ses sbires. Je connais ces rats, ils sont énormes !

– Mais alors que puis-je faire ? miaula désespérément Hamilcar. Mon seul titre de gloire, c'est la chattemite que je sais si bien faire, une chattemite que Marie adore.

– Les chats sont faits pour attraper des rats, s'exclama Gros Cochon Pigou. Tout le monde sait cela sauf toi !

– Sammy le moustachu est installé dans la grange depuis bien avant que je sois née, reprit Ernestine. Jamais il ne voudra partir. Pour le décider, il faudrait une menace très forte. Clairement ce n'est pas un travail pour toi, mon pauvre chat ! Tu aimes trop la sieste !

– Alors je suis définitivement déconsidéré. Marie refusera ma chattemite et son père apportera un nouveau chat pour me remplacer. Je sais qu'il cherche depuis longtemps à se débarrasser de ces rats et il n'y arrive pas malgré tous les pièges qu'il invente.

Un long moment passa. Visiblement Ernestine n'avait pas de solution à proposer, surtout elle n'avait aucune envie de rencontrer Sammy le moustachu pour négocier. Un peu plus loin Gros Cochon Pigou se prélassait dans son bain de boue. Ce fut pourtant lui qui reprit la conversation à la grande surprise des autres.

– J'ai connu, dit-il, quand j'étais dans la forêt avec Suscrofie, mon amoureuse de laie, une fouine...

– J'ai compris, coupa Ernestine. Bravo Gros Cochon Pigou, tu as là une idée géniale !

De plaisir, le gros cochon se roula sur le dos, envoyant des éclats de boue sur le plumage immaculé de la cane et sur la fourrure de Hamilcar. Ce dernier, furieux, voulut lui sauter dessus mais Ernestine le retint tout en exécutant un petit plongeon pour se laver.

– Une fouine sera certainement plus féroce que notre chat qui a oublié l'usage de ses griffes, reprit Gros Cochon Pigou, et les rats en auront une peur telle qu'ils ne la supporteront pas. Mais c'est dangereux d'introduire une fouine dans la ferme, aussi dangereux qu'un renard. Elle est capable de détruire tout le poulailler en une nuit !

– Il faut établir un contrat clair, intervint Hamilcar enchanté de l'idée et qui se voyait déjà récompensé pour avoir éliminé tous les rats. La fouine viendra s'installer chaque nuit dans la grange, en échange de quoi on lui offrira un œuf frais par jour. Les fouines adorent les œufs, elle ne pourra pas refuser !

Mal lui en prit parce que Paulette venait d'arriver, sans doute attirée par la discussion. Ouvrant ses ailes, elle se précipita sur le chat et lui donna quelques bons coups de bec.

– Ecoute, se défendit Hamilcar, vous, les poules, vous pouvez bien contribuer avec un œuf par jour. En échange, j'élimine les rats.

– Ce chat est incorrigible, murmura Ernestine en aparté. Il se croit déjà le vainqueur de la guerre des rats.

Finalement un accord fut obtenu avec les poules. Un œuf serait déposé chaque jour à la sortie d'un tunnel creusé sous le mur par Jeannot lapin. Il faut rappeler que ce lapin était un petit chéri de Marie et avait ainsi acquis le droit de se promener comme il voulait dans la ferme alors que ses collègues restaient enfermés dans des casiers. Il en avait profité pour creuser un accès avec l'extérieur et s'offrait ainsi des escapades dans la forêt. Sans doute connaissait-il là-bas une lapine qu'il aimait bien.

Le tunnel était juste assez large pour permettre le passage de la fouine, de là elle pourrait facilement accéder à la grange en passant par le toit du poulailler.

Il restait à trouver la fouine. Ce fut Gros Cochon Pigou qui s'en chargea. D'abord c'était son idée, n'avait-il pas dit qu'il l'avait connue lors de son escapade avec Suscrofie, son amoureuse de laie ?

Afin de prévenir tout carnage au cas où la fouine estimerait qu'un seul œuf ne lui suffisait pas, Ernestine prit ses précautions. Elle demanda à Médor de s'installer provisoirement devant la porte du poulailler, le temps que la fouine pousse les rats à émigrer. Ensuite on la mettrait dehors et on boucherait le tunnel. Médor détestait l'odeur du poulailler et le caquetage incessant des poules mais il accepta espérant que cela ne durerait pas trop longtemps.

La fouine avait aussi reçu comme instruction de ne pas s'attaquer aux souris, néanmoins on prévint Trottemenu et sa bande de ne pas sortir de leurs logements pendant la nuit. « Pour quelques jours seulement, se récria Trottemenu, nous aimons trop vivre la nuit ! »

Finalement l'arrangement fonctionna parfaitement. Chaque jour une poule venait pondre un œuf à la sortie du tunnel. Le lendemain, l'œuf avait disparu bien que personne ne vît jamais la fouine.

Mais l'opération allait durer des semaines avant que Sammy le moustachu se s'avoue vaincu. Il fallut toute la force de conviction d'Ernestine pour que Médor maintienne la garde devant le poulailler.

Pourtant au bout que quelques semaines, Ernestine commença à s'inquiéter, le système marchait trop bien. « Sans doute la fouine se régale toutes les nuits avec son œuf frais mais elle ne fait aucun effort dans la guerre contre les rats, marmonna-t-elle. Elle est aussi paresseuse que ce pauvre chat ! » Aussi fut-elle excessivement surprise un matin quand elle vit Sammy le moustachu descendre de la grange.

C'était l'aube, le coq venait à peine de chanter son hymne au soleil levant ; les poules commençaient à sauter de leur perchoir ; Ernestine s'ébrouait sur son nid, secouant les petits canetons qui se tenaient au chaud sous son aile ; Gros Cochon Pigou poussait ses premiers grognements de faim, attendant avec impatience sa pitance matinale ; on entendait le meuglement de Caroline dont le pis réclamait d'être trait ; seul Hamilcar ne voulait rien savoir, il avait couvert son oreille avec sa patte et était décidé à faire la plus belle grasse matinée de sa vie.

L'arrivée de Sammy le moustachu interrompit toute cette activité matinale. Même Hamilcar dont l'ouïe était ainsi faite qu'il pouvait être sensible au moindre bruit anormal, oublia ses rêves de sieste, il fit un bond en l'air et sortit ses griffes. Mais quand il vit le vieux rat au milieu de la cour, un rat énorme avec des moustaches blanches et dont on devinait les dents acérées, il recula doucement : « Ce n'est pas le moment de me mettre en avant ! » chuchota-t-il pour lui-même.

Mais le rat n'avait visiblement aucun désir de violence. Il attendit calmement qu'Ernestine arrive. « Il sait que c'est avec Ernestine qu'il doit négocier ! » grogna Gros Cochon Pigou qui résistait difficilement à l'envie de le piétiner, de l'écraser comme un insecte malfaisant.

Après les salutations d'usage, Sammy le moustachu entra dans le vif de la négociation.

– La vie devient impossible avec cette fouine qui prend possession de la grange chaque nuit. Nous n'osons plus sortir de nos trous or c'est la nuit que nous aimons vivre. Les jeunes deviennent fous à force de rester enfermés, eux qui adorent les longues galopades sur le plancher de la grange. Alors ils dépérissent et ne mangent plus. C'est au point que le fermier croit avoir gagné la guerre, ses sacs ne sont plus troués !

– Ce n'est pas lui qui fait la guerre, c'est nous, répondit Ernestine qui aimait que les choses soient claires. Que veux-tu donc ?

– C'est simple : nous reconnaissons notre défaite et sommes prêts à accepter vos conditions.

– Il y en a deux essentielles, répondit Ernestine. D'abord vous ne dérangez plus les poules qui veulent couvrir dans la grange, vous ne mangez aucun œuf et bien sûr aucun poussin après leur éclosion. Vous laisserez également tranquille le clan des souris qui ont les mêmes droits que vous sur les grains de blé tombés des sacs. Enfin il faudra limiter les naissances, la grange ne doit pas pulluler de rats !

– Vous voulez nous interdire de vivre ! s'écria Sammy le moustachu. Dans ces conditions nous préférons quitter les lieux. Nous irons dans la grange de la ferme voisine. C'est tranquille, il n'y a qu'une chatte.

C'était l'idéal mais Ernestine était trop honnête pour ne pas avertir Sammy le moustachu.

– C'est dangereux, dit-elle. C'est la chatte de Hamilcar qui habite dans cette ferme et elle est, paraît-il, féroce. Hamilcar en est même très fier, il n'arrête pas de raconter comment chaque jour elle dépose un rat devant la porte de la maison en échange d'un bol de lait. Elle vous décimera comme la fouine peut vous décimer ici.

Sammy le moustachu se mit alors à rire comme il n'avait jamais ri.

– Les chats sont tous pareils, ils ne rêvent que de faire la sieste ! réussit-il à dire entre deux hoquets. Je connais la chatte de Hamilcar et elle ne déroge pas à la règle. Elle est bien trop occupée à jouer le doudou pour le petit garçon de la ferme tout comme Hamilcar avec Marie. Elle ne s'intéresse absolument pas aux rats !

– Est-ce vrai Hamilcar ? demanda Ernestine.

Plutôt que de répondre, Hamilcar, un peu honteux, préféra se défilier en douce. Il alla se cacher derrière le tronc du tilleul. « Voilà que j'ai encore l'air ridicule ! grogna-t-il dans ses moustaches. Ces rats me font perdre toute crédibilité, si ça continue Marie ne voudra plus de moi ! »

Ainsi se réalisa la grande migration des rats expulsés de leur grange historique grâce à l'artifice imaginé par Gros Cochon Pigou. Sammy le moustachu emmena son peuple envahir la grange voisine où habitait la chatte de Hamilcar et le petit garçon nommé Lucas.

– Les granges sont toutes pareilles, les chats également, argumenta Sammy pour faire lever toute hésitation chez les rats trop casaniers, nous aurons le blé à volonté et surtout il n'y aura pas une Ernestine pour introduire une fouine !

L'accord prévoyait que les gens de la ferme laisseraient passer la colonie de rats sans intervenir. Ce fut un long défilé dans la cour, Sammy le moustachu en tête, auquel tout le monde assista en silence.

– Jamais je n'aurais cru qu'il y avait tant de rats dans la grange, s'exclama Gros Cochon Pigou qui résista difficilement à l'envie d'en écraser un certain nombre.

Même Médor se retint d'aboyer, ce qui n'aurait pas manqué de provoquer un affolement général parmi les rats.

Quand le dernier rat passa la porte de la cour, on entendit un grand soupir de soulagement, Jacquot en profita pour pousser un cocorico vainqueur : après tout n'avait-il pas gagné la guerre qu'il avait déclarée aux rats ! Les poules se remirent à leur tâche principale qui consiste à gratter le sol pour trouver un asticot ou quelques grains sauf Paulette qui s'empressa de regagner son nid dans la grange. Elle allait enfin pouvoir réaliser son rêve !

Bien sûr les poules interrompirent la corvée quotidienne de l'œuf à l'entrée du tunnel de la fouine. Cette dernière ne trouvant plus son œuf quotidien ni même de rats dans la grange abandonna d'elle-même ses incursions. Gros Cochon Pigou fut chargé de boucher définitivement le tunnel, ce qu'il fit sans tenir compte des récriminations de Jeannot, le lapin de Marie.

La conséquence la plus étonnante de cette histoire fut la reconnaissance émue des parents de Marie envers Hamilcar.

– Rendez-vous compte, raconta un jour le fermier au vétérinaire, notre chat a finalement réussi à débarrasser la grange de ces rats ! J'ai tout essayé, même du blé empoisonné. J'ai cru y arriver, cela marchait bien puisque, chaque fois que je remontais dans la grange, les tas avaient été mangés, pourtant il me semblait qu'il y en avait toujours autant de rats !

– Les rats sont intelligents, remarqua le vétérinaire. Ils sont capables de vous faire croire qu'ils mangent le blé empoisonné juste pour calmer votre fureur ! Mais pourquoi le chat s'est-il occupé des rats soudainement ? Ce n'est pas dans son style !

– Je ne sais pas. Marie m'a raconté une histoire compliquée à laquelle je n'ai rien compris. De toute façon qui d'autre pourrait avoir été la cause de la disparition des rats ? Sûrement pas les poules, ni le coq, encore moins les canards et ne parlons pas de Gros Cochon Pigou ! Oui ! Vraiment je suis très fier de ce chat, on va bien le soigner, il le mérite !

Le vétérinaire le regarda avec un air sceptique. Visiblement il ne croyait absolument pas en l'exploit de Hamilcar.

– Vous n'avez trouvé aucun rat mort ?

– Non ! Le chat les a mangés ou alors il a caché les cadavres pour les consommer plus tard.

– A moins que simplement tous les rats aient migré dans une autre grange. Quelque chose a pu les effrayer.

– En tout cas il n'y a plus maintenant que des souris inoffensives. Les souris, ce n'est pas grave, elles sont bien trop petites pour s'attaquer à un sac de blé.

Hamilcar, lui, était transformé. Il se pavanait dans la cour en se frottant contre les jambes de chacun. En général ce geste provoquait un mouvement d'humeur de la personne impliquée et il fallait à Hamilcar toute son adresse pour éviter la claque ou le coup de pied, mais depuis l'affaire des rats ce n'était que caresses et louanges. Il avait même droit, à l'heure du repas, à un délicieux morceau de la nourriture des hommes ! D'ailleurs la nourriture qui lui était réservée avait bien changé, on le servait maintenant comme un prince, on faisait même tiédir son bol de lait le matin ! « Ce n'est pas juste, grognait Gros Cochon Pigou toujours très sensible à tout ce qui concerne la nourriture. C'est moi qui ai eu l'idée de la fouine et on ne me donne rien en échange ! »

Du coup, pour soigner son image de chasseur, Hamilcar se sentit obligé de secouer un peu sa paresse naturelle. Il prit l'habitude d'attraper des mulots dans les champs autour de la ferme pour les rapporter à Restitue. Cela ne lui coûtait pas beaucoup et avait l'avantage de conforter sa réputation de meilleur chat du monde ! De toute façon il se débrouillait pour ne pas trop les abîmer et Marie se chargeait de les relâcher dans les champs.

– Il soigne une réputation fictive, dit un jour Ernestine à Gros Cochon Pigou, mais tu vas voir le coup de bâton qu'il va recevoir en retour !

Et effectivement cela ne tarda pas. Un jour Lucas, le petit garçon de la ferme voisine, vint demander à Marie de lui prêter son chat, son père n'arrivait pas à se débarrasser des rats qui avaient envahi sa grange ! Leur chatte refusait d'y pénétrer, elle avait bien trop peur des rats !

– De toute façon elle ne sait que faire la sieste et des chattemites ! précisa Lucas.

– Comment ! se récria Marie. Hamilcar nous a dit qu'elle était une grande chasserresse et que les rats étaient sa spécialité ! Il a menti alors ?

Ce Lucas était un peu comme Marie, il adorait observer la vie dans la nature. Tous les deux se rencontraient souvent, leur plus grand plaisir était de se raconter des histoires sans début ni fin.

– Mais c'est l'inverse ! répondit Lucas. Notre chatte aime bien trop la sieste ! Elle dit qu'elle ne peut gagner la guerre contre les rats qu'avec l'aide de ton Hamilcar. Il paraît que c'est le plus féroce de tous les chats, aucun rat ne lui fait peur ! Il faut que tu l'amènes chez nous. On l'enfermera dans la grange et il ne fera qu'une bouchée de tous ces rats ! Comme cela mon père sera content et nous pourrons jouer de nouveau dans le foin !

En entendant ces paroles, Hamilcar eut la peur de sa vie.

– Je ne vais pas me laisser enfermer dans cette grange, marmonna-t-il, les rats me dévoreront ! Il faut disparaître jusqu'à ce que les choses se calment, tant pis pour mon image de super chat !

Et il s'enfuit en douce dans la cachette secrète qu'il avait préparée depuis longtemps juste à cet effet. Marie eut beau le chercher partout en l'appelant par les noms les plus gentils qu'elle put trouver, Hamilcar ne reparut pas et Lucas dû s'en retourner seul.

Pica s'empressa de jacasser l'information et bientôt tout le monde connut la fuite honteuse du chat. Un rire énorme envahit le petit monde de la ferme et se propagea jusque dans la forêt. Pendant longtemps on continua à se gausser du héros qui se vantait d'avoir gagné la guerre des rats, mais qui n'osait pas aller combattre ces derniers dans la ferme de Lucas !

Il fallut à Hamilcar tout son génie de félin pour concevoir une chattemite qui fasse oublier à Marie cette mauvaise image qu'il avait donnée de lui-même. Mais comme chacun sait, le propre du chat est de savoir soigner son image à coups de mensonges. Il réussit ainsi à reconquérir les bras de la petite fille dans lesquels il adorait tellement être bercé.

– N'est-ce pas l'essentiel ? dit-il un jour à Ernestine. Je m'en fiche d'être un super chat, ce qui compte pour moi c'est l'amitié de Marie ! Maintenant que nous sommes débarrassés des rats, la vie reprend comme avant, on ne va plus me demander de faire des choses impossibles !

Ainsi se termina la guerre des rats pour la possession de la grange de Restitue, une guerre étrange où chacun se déclara héros, d'abord Jacquot le coq qui avait refusé l'arrangement proposé par Sammy le moustachu, ensuite Gros Cochon Pigou qui avait eu l'idée de la fouine, puis Ernestine qui avait négocié la migration des rats. Quant à Hamilcar, personne ne put lui trouver une quelconque action héroïque !

« Pourtant il est toujours choyé par la petite fille comme s'il était un prince ! » aboyait furieusement Médor quand on lui parlait de Hamilcar.

Décidément ces deux là n'étaient pas prêts de s'entendre... !

Du même auteur

- La Colonie de la cabane*, 2005
- Camille bergère*, 2006
- Eclats de vie*, 2006
- La déchirure*, 2008
- L'éveil d'Odin*, 2009
- La danse de la nuit enlunée*, 2009
- La confusion d'être*, 2010